

VALERY ALEFF

LA PHOTOGRAPHIE

PREMIERE PARTIE

1

Il y a une photo sur ma commode. Elle s'y tient et s'y maintient ; elle a une sorte de vie qui m'échappe. Je me penche sur cette vie parce qu'elle me regarde. Je ne sais pas quelle vie me regarde vraiment, mais la vie de cette photo me concerne – pour le moment, en tous cas. Cette photo me regarde, comme s'il y avait un être humain sur cette photo. Les gens vous regardent toujours, même s'ils sont morts, même s'ils ne sont qu'une photo sur votre commode.

Les gens sont curieux ; ils regardent ce qui ne les regarde pas – *surtout* ce qui ne les regarde pas. Si quelque chose les regarde, ils détournent leur regard, soit par peur, soit par indifférence. Alors je me demande pourquoi je continue à m'occuper de cette photo : ma vie n'en dépend pas. Seules les choses vitales doivent nous intéresser car nous n'avons pas le temps pour d'autres choses, pour les choses mortes qui n'ont pas de lien direct avec notre corps et notre esprit. Si le sang – notre sang, en quelque sorte – ne coule pas dans les veines d'une chose qui nous regarde, nous pouvons détourner notre regard sans avoir peur des conséquences : notre sang et par conséquent notre vie n'en souffriront pas.

C'est mon chat qui me regarde et il n'est pas loin de cette photo, de mon bureau. Dans la vie, en ce moment, il ne me regarde pas, mais sa photo me scrute, comme si je pouvais lui être utile. Je peux la ranger dans un album et je suis même sûr que la photo veut être rangée – comme tout le monde. Mon chat, lui, ne se soucie pas des albums ; il pense surtout aux croquettes qu'il aime par-dessus tout à l'exception de la crème fraîche et du foie gras. Ce n'est pas moi qu'il regarde car je n'ai pas d'appareil photo et par conséquent cette photo ne fait pas partie de mes œuvres d'art. Il se peut d'ailleurs que mon chat regarde l'appareil photo et non celui qui se tient derrière cet appareil. C'est une femme qui a pris cette photo et mon chat n'arrive pas à détourner les yeux de son visage. Il ne pense pas à l'au-delà ; il ne pense à rien. Il est couché sur ma moquette, les pattes en l'air. Ces pattes ne pensent pas non plus : elles n'ont pas besoin de réflexion pour rester en l'air l'espace de quelques minutes.

Il regarde par-delà l'appareil et voit un visage de femme. Il ne sait pas si c'est une femme ou un homme ; il ne sait même pas si c'est un être humain sur qui il peut compter en cas de besoin. Pour le moment, il n'a besoin de rien et son regard ne s'adresse ni à notre pitié ni à notre sens de devoir envers les animaux. Il ne prie pas non plus : il n'est pas à genoux. Sa position est tout le contraire d'une prière ; on blasphème si l'on prie comme cela, les pattes en l'air. Mon chat n'arriverait pas à blasphémer, même s'il le voulait ; il ne le veut pas. Pour le moment, il ne veut ni blasphèmes ni croquettes. Il ne veut rien du tout et c'est ce que je vois dans son regard. Seuls les mourants – je parle des humains – arrivent à ce stade de non-vouloir. La doctrine bouddhiste est plus accessible aux chats qui n'ont à faire aucun effort pour devenir de petits bouddhas en pluche.

Mon petit ours en pluche – c'est ainsi que j'appelle mon chat ; il ne proteste pas, comme s'il voulait accepter toutes mes paroles sans exception. Il les accepte et nous continuons à vivre ensemble. J'accepte même ses griffes et ses griffures : quand il est excité, rien ne l'arrête, même pas notre amitié et mon amour. Je ne sais pas s'il m'aime ou s'il me considère comme son ami. Sans doute ne me considère-t-il pas et cela n'a aucune importance. Je n'ai pas besoin de sa considération ; c'est sa présence qui compte, son ronronnement, ses frottements contre mes jambes et mon visage. Nous échangeons des baisers de temps en temps, aux moments de tendresse. Je suis toujours tendre ; lui, il ne me remarque pas toujours. Je ne lui en tiens pas rigueur et c'est pour cela que nous vivons ensemble depuis trois ans.

Récemment, nous avons fêté son quatrième anniversaire. Il est né à Moscou où il a passé la première année de sa vie – sans moi. Au début, il ne me manquait pas beaucoup car je ne le connaissais pas. Je n'ignorais pas son existence, étant donné qu'il habitait chez un ami. J'avais vu quelques photos de lui, mais une photo n'est pas un corps qui se prélassait devant vous dans l'attente d'une caresse. Vous pouvez caresser une photo si vous le voulez. Pourquoi la caresser ? Elle ne ronronne pas ; elle ne se vautre pas dans un fauteuil. Vous caressez cette photo en pure perte. À quoi bon ?

On caresse tant de choses ; elles ne répondent pas, comme si elles ne sentaient rien du tout. Elles ne s'enfuient pas non plus, ce qui veut dire que notre caresse ne leur est pas désagréable. Peut-être ne peuvent-elles pas s'enfuir, car elles sont ancrées dans notre cerveau ou dans le présent. Vous caressez une pensée – c'est ce qu'on appelle parfois l'espoir. Elle ne s'enfuit pas ; elle ne répond pas non plus. Votre espoir ne se donne même pas la peine de dire : « Je ferai mon possible pour que cela se matérialise. » Votre rêve ne se matérialise donc pas et vos caresses disparaissent dans la nuit des temps. Je me demande pourquoi il n'y a pas de jour des temps. On y verrait plus clair.

Je ne caresse pas la photo sur ma commode, d'autant que le chat n'est pas loin et je peux le caresser en me penchant légèrement. Visiblement il attend ma caresse, même si ses pattes ne sont pas encore en l'air. Il ne me regarde pas, ce qui est aussi un mauvais signe. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas besoin de mes caresses, mais il peut s'en passer pour le moment : ce n'est pas encore l'heure du dîner. À l'heure du dîner, il me regarde fixement tout en se dirigeant vers la cuisine où son écuelle l'attend ; elle est encore vide. Je la remplis et il ne me regarde plus. Il n'attend pas mes caresses ; c'est les croquettes qui le caressent à ce moment – de l'extérieur, de l'intérieur.

Je le regarde et je sais que ce n'est pas une photo que je regarde ; et pourtant il y a plusieurs photos où il mange ses croquettes et même son Sheba. Quelle est la différence ? Je n'ai pas envie de caresser une photo et je ne caresse pas mon chat quand il mange : il n'aime pas ça. Il doit se dire que chaque bonheur arrive à son temps et qu'il ne faut pas mélanger les temps, sinon les temps commencent à vous mélanger et vous ne vous en sortez plus. Je m'en sors encore, à en juger par ma respiration, par le travail de mon cœur. Je ne mélange ni les temps ni les espaces ; même dans mes pensées j'essaie de ne pas dépasser les limites d'un seul temps, d'un seul espace. Il est difficile de savoir où se termine un temps et commence un autre temps. Les espaces s'approprient mieux, plus vite ; le temps est récalcitrant. Même un seul temps est récalcitrant.

Une photo nous aide à limiter les ambitions du temps et des espaces. Même s'il y a plusieurs personnes sur une photo, il s'agit d'un même espace car on ne sépare pas ceux qui se font photographier ensemble. Ils veulent qu'on immortalise leur groupe et nous devons respecter leur souhait. Le temps que nous prenons à regarder la photo sur toutes les coutures demeure le même malgré une intrusion éventuelle des souvenirs. Qu'ils interviennent s'ils veulent ; qu'ils se promènent dans notre tête ! L'espace de notre tête leur appartient, et même notre corps est à leur disposition, à condition qu'ils aient besoin de notre corps – de nos parties génitales, par exemple. Nous jugeons tout cela en bloc – dans le même espace, à l'intérieur du même temps. Peut-être avons-nous tort.

Parfois nous savons que les gens qui nous regardent sur une photo se détestent. Ils se font photographier ensemble parce qu'ils travaillent dans la même société ou font partie de la même famille. Ils ne veulent pas se quereller en public, en présence de gens qui pensent qu'ils s'aiment. Ils sourient et leurs sourires ne trahissent pas leurs intentions, leur haine. Mais si on leur disait qu'on les juge en bloc, ils seraient mécontents. Ils peuvent

vivre dans des temps différents ; le même espace les rendrait odieux. Ils ne vivent donc pas dans le même espace, dans la même maison, même s'ils travaillent dans le même bureau. Ils tolèrent la présence de leurs ennemis parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Quant à notre jugement qui les réunit malgré eux, ils ne l'aiment pas du tout ; et ils protestent contre cette promiscuité surprise.

En Union Soviétique, on manipulait les photos avec une aisance déconcertante. Grâce à un montage habile, on mettait les gens sur le même banc, dans le même parc. L'absence totale de Lénine risquait de compromettre l'avenir de Staline : dans les années vingt, en Union Soviétique il y avait encore plusieurs avénirs disponibles. Staline avait, lui aussi, plusieurs avénirs à sa disposition. Il a choisi le meilleur avenir pour lui et le pire pour le pays ; l'affaire était réglée. On n'avait plus besoin de Lénine sur la photo ; on l'a laissé pour améliorer la biographie de Staline, pour élargir son espace.

D'autre part, on avait l'habitude de raccourcir des photos en enlevant des gens tombés en disgrâce ; on les envoyait dans un goulag imaginaire ou réel. S'ils étaient encore à portée de la main, on les envoyait dans un vrai goulag ; sinon on les maudissait, on les effaçait. Ils n'étaient plus nulle part, comme s'ils n'avaient jamais eu une mère. Leur mère disparaissaient aussi ; il n'y avait plus ni mères ni fils ni filles ni pères. L'affaire était réglée une fois de plus.

Alors il ne faut rien juger ; il faut regarder, se contenter d'un regard. Qu'il se promène où il veut ! Il voit quelque chose, mais il n'intervient pas dans la marche des événements. Si on signe un pacte de non-agression, on demeure dans le même temps, et même l'espace ne change pas malgré les déplacements du corps et du regard. On est indifférent à ce que l'on voit et on ne voit pour ainsi dire rien – à cause ou grâce à cette indifférence. On voit quelque chose et on sait que cela pourrait être autre chose ou rien du tout – pourvu qu'il s'agisse de la vie et pas de la mort. Si l'on pouvait ne rien voir sans tomber sans arrêt sur la mort, on serait peut-être heureux. On ne l'est pas parce qu'on regarde quelque chose ou quelqu'un, au lieu de voir tout simplement, au lieu de promener son regard un peu partout. Un peu par ici, un peu par là. C'est tout. À quoi bon désirer plus ?

Je regarde une photo de mon chat et je sais que j'aime cette photo. La même photo resplendit sur l'écran de mon ordinateur dès que je l'allume. Et je l'allume assez souvent, de sorte que je me demande si je ne vois pas cette photo plus que mon chat : après tout, je voyage de temps en temps. Dans le même temps, dans les temps différents. À présent, je suis au Japon – comme d'habitude, allais-je écrire. Je l'ai écrit ; pas dans le même temps. Dans le même espace – sur l'écran de mon ordinateur. Je voyage au Japon assez souvent et j'écris à propos de mes voyages. La plupart du temps, je dis que je suis pianiste – quand j'écris quelque chose. Que peut-on écrire d'impersonnel ? Même le mot « impersonnel » est personnel, si c'est moi qui l'écris. Ou quelqu'un d'autre, allais-je écrire. Ce n'est pas vrai : il y a des gens qui sont impersonnels à tel point qu'ils ne peuvent écrire rien de personnel, même s'ils décrivent leur histoire d'amour. Leur amour ressemble à tous les autres amours. À quoi bon lire leur amour ?

Je donne des concerts au Japon, comme d'habitude ; je ne viens pas ici pour m'amuser. Je m'amuse dans les restaurants, dans les jardins et ailleurs, mais ce n'est pas le but de mon voyage qui se situe dans un autre espace mental. Hier, à Nagoya, j'ai vu un malade qui pouvait à peine bouger sa tête et le reste de son corps. Il était comme une photo, mais il bougeait quand même car il voulait vivre, probablement. Ou c'est son corps qui voulait vivre, qui veut toujours vivre. Je l'ai quitté hier soir, mais j'imagine qu'il est toujours en vie car son corps le pousse à vivre. Il le pousse de temps en temps, si bien qu'il tourne la tête et se met à regarder un match de baseball.

Je suis dans l'*executive lounge* de l'hôtel Hilton de Nagoya ; il y est aussi. L'espace où je me trouve n'est plus le même : je ne suis même plus à Nagoya. Il en va de même pour le temps. Et pourtant, nous sommes ensemble dans mes souvenirs ou sur une photo mentale, physique, psychique, chimique. Peu importe : nous sommes ensemble et c'est cela qui compte. Ou cela ne compte pas du tout. Je le compare à une photo qui crie lorsque quelqu'un réussit à attraper la balle ou à la lancer. (Je ne comprends pas ce jeu.) Il ne peut applaudir, mais il crie ou gémit. Je ne connais pas la différence entre ses cris et ses gémissements. En regardant la télévision, il peut gémir ou crier : cela dépend de ses préférences en matière de baseball. Quelle équipe préfère-t-il ? Peut-être crie-t-il parce que les autres crient. Il y a beaucoup d'Américains dans cette *lounge* et ils crient en regardant la télé ; ils applaudissent aussi. L'invalidé ne peut applaudir, mais il n'en pense pas moins, j'imagine. Je me demande s'il a de l'imagination.

2

Il y a trop de photos de par le monde ; il n'y a pas assez de vie. Je ne sais pas s'il faut se plaindre. Les photos sont peut-être mieux que la vie : au moins vous ne bougez pas. Vous pouvez rester où vous êtes. On vous met sur une commode ; d'accord, vous y restez tant qu'une main ne vous déplace pas. Vous restez dans le même espace et sans doute dans le même temps car les photos ne connaissent pas le temps. Elles connaissent le moment où elles ont été prises. Ensuite, s'est le silence qui tombe, le silence du temps. L'espace est aussi silencieux, au moins qu'on ne vous mette dans un album ; au moins qu'on ne montre cet album à tout le monde. Je n'ai rien à craindre : on ne me montrera à personne. Je ne serai peut-être jamais dans un album, sauf si je me marie et si j'ai des enfants quelques années plus tard. Mes enfants auront sans doute envie de montrer leur père à quelqu'un. Qu'ils me déplacent, s'ils le veulent ; cela me sera égal.

Je ne crois pas d'ailleurs que les photos demeurent toujours dans le même temps. Elles jaunissent avec l'âge ; en tous cas, les vieilles photos jaunissaient autrefois. À présent, il y a peut-être un procédé qui empêche les photos de jaunir. Elles rajeunissent plutôt, grâce au progrès technologique. Moi, je ne serai pas rajeuni, même si toutes mes photos profitent de ce progrès. Je n'ai pas de regrets ; j'aime la couleur marron des vieilles photos. J'aime la patine du temps, de la vieillesse.

Je n'aime pas la patine du temps sur mon visage, sur mon corps. Mais les photos sont différentes et, en les regardant, on éprouve les sentiments que l'on n'éprouve pas dans la vie courante. Certes, les photos font partie de la vie courante ; c'est une autre partie, une partie immobile. Cette partie ne court pas, ne poursuit pas un but. Elle reste où elle est ; c'est une partie tranquille. Est-ce notre but suprême, bouddhiste ? Faut-il imiter les photos pour oublier les souffrances ? Les photos ne souffrent pas, même si on les coupe en mille morceaux. Ce sont les gens qui souffrent en regardant ces coupures, ces morceaux, ce massacre. « Pourquoi avez-vous détruit cette photo ? disent-ils. C'est l'unique photo de ma mère. Je n'en possède pas d'autres. » La mère ne souffre pas ; le papier non plus.

Mon chat continue à me regarder, même si ce n'est pas moi qu'il regardait au moment où la photo était prise. À présent, c'est moi qu'il regarde et je sais qu'il ne veut rien. Son regard est neutre, comme aurait dit Roland Barthes. Pourquoi n'a-t-il pas parlé du regard de mon chat, de n'importe quel chat rassasié ? Mon chat ne voulait pas de caresses non plus car il n'aime pas quand n'importe qui le caresse. Il aime mes caresses et celles des gens qu'il connaît. Je ne crois pas qu'il connaissait vraiment la personne qui l'a photographié ce jour-là. Je ne sais même pas quand cette photo a été prise.

Peu importe : il me regarde et j'aime son regard. C'est plutôt la photo qui me regarde, pas lui. Il détourne ses yeux assez vite, même s'il me regarde avec attention et intention. Soit il a faim, soit il veut se promener dans le jardin. Quand nous séjournons en Touraine, dans la maison de campagne de mon amie, il se promène dans le jardin tous les jours, sauf s'il pleut les cordes. Il se met sur les pattes arrière, sort ses griffes et me touche le bras gauche pour me faire comprendre qu'il a envie de se promener. Je le comprends, même si je ne lui dis pas : « Je t'ai compris, mon cher petit. » Je dis : « Musil, ça suffit », mais il continue son manège. Il ne me comprend pas ou ne veut pas me comprendre. Tantôt, il comprend tout ce que je dis ; tantôt, il devient sourd.

Je me rappelle un film que j'ai vu dans mon enfance. On voyait une famille, un petit garçon qui grandissait aux côtés de son papa et de sa maman. Il grandissait sans prononcer un mot. Les parents craignaient qu'il ne soit muet. Un jour, son père comprend qu'il est sourd. Il en parle à sa femme qui n'était pas d'accord avec lui. « On va faire un test », dit son mari. Il laisse tomber une cuvette derrière le dos de son fils. Le son réveille les morts ; son fils ne bouge pas. Musil aurait entendu cette cuvette ; il aurait sauté par la fenêtre pour se réfugier dans le jardin, sous un arbre ou un arbuste.

Je suis pianiste et je ne saurais vivre sans musique, même si je le voulais. Même si je devenais sourd, j'entendrais la musique à l'intérieur et même à l'extérieur : je devinerais la musique du monde. Il n'est pas difficile de la deviner, si on la connaît depuis son enfance. On ne jetait pas des cuvettes derrière mon dos, mais j'entendais presque tout ce qui se faisait derrière moi, devant moi et même dans le ciel. Cela suffit pour vous enseigner la musique et le silence, ce qui revient au même, comme les initiés le savent. Je suis las des initiés et de leurs quolibets ; je supporte toujours la musique et le silence.

Il y a trop de choses autour de moi. À l'aéroport de Paris, j'ai acheté plusieurs magazines – *Le Point*, entre autres. Si j'étais une photo gisant sur une commode, je n'achèterais pas *Le Point* à l'aéroport de Paris – à Charles de Gaulle, pour être précis. Si j'étais une photo, je ne me soucierais pas de la précision. Ma propre précision m'aurait suffi. Si on disait : « Cette photo est floue », je serais triste. J'espère que mon photographe personnel et attiré fera son boulot avec brio. J'espère toujours que l'on me mettra sur une commode. Mes photos existent – surtout au Japon ; j'ai peur qu'elles ne bougent trop, qu'elles ne regardent trop de choses. Je ne suis pas sûr qu'une des mes photos se trouve sur une quelconque commode. Il ne faut pas nécessairement que ce soit une commode Louis XV. Je n'aurais rien contre une commode du XIX^{ème}, à condition qu'on m'y laisse en paix.

Dans *Le Point* on parle des grandes erreurs de l'histoire. Y a-t-il eu autre chose dans l'histoire ? Peut-être, mais cela n'a abouti à rien car tout se perd en route et il ne peut y avoir d'accomplissements, sauf s'il s'agit d'une tragédie. On parle du traité de Versailles contre l'Allemagne. J'habite Versailles et je dîne souvent au Trianon Palace sans penser aux traités et aux injustices qui débouchent sur des génocides et autres horreurs. Les plats que l'on me sert ne sont pas horribles, sinon je n'irais plus au Trianon Palace. J'irais dans les bois ou je resterais peut-être sur mon divan qui ne cède en rien à n'importe quelle commode, à condition que l'on s'y prélassasse assez longtemps.

« La der des ders », écrit-on en nous montrant une foule qui se presse devant le château de Versailles où l'on signe le fameux traité. On signe quelque chose et les lettres commencent à détruire le monde. Selon la Cabbale, les lettres construisent le monde ; elles sont capables de le détruire aussi. George Clemenceau a fait signer ce traité aux Britanniques et aux Américains. Plusieurs signatures, beaucoup de lettres. On commence par Clemenceau, par la lettre « C ». Ou faut-il commencer par son prénom ? Peu importe : cela se termine par « la

deuxième guerre mondiale », par vingt-quatre lettres. Et les morts ? On ne les compte pas ; il est plus facile de compter les lettres (ou les chiffres) que les morts.

Sur une chaîne russe, j'ai vu une émission consacrée à la chute de l'Union Soviétique. Entre autres, on parlait de la guerre en Afghanistan. Au début, on a dit que treize mille soldats russes avaient péri dans cette guerre. Dix minutes plus tard, on parlait déjà de quinze milles morts. Ensuite, on a dit que personne ne savait exactement combien de soldats avaient trouvé la mort sur le sol afghan. C'est ainsi qu'on compte les morts. Et les lettres ? Une, deux, trois, quatre.

« Révocation de l'édit de Nantes. En éradiquant le protestantisme, Louis XIV saigne le royaume. » Le roi voulait unifier son pays. Ses sujets ne devaient donc pas prier Dieu autrement que lui. Ils devaient prononcer les mêmes lettres et leurs lèvres former les mêmes mots, les mêmes supplications. Si elles ne le faisaient pas, il s'agissait de lèvres étrangères, et Louis XIV ne voulait pas voir d'autres lèvres – celles qui ne ressemblaient pas aux siennes. 'Le pays est un chœur qui exécute mon oratorio.' » Révocation de l'édit de Nantes. L'émigration clandestine qui en résulte : au moins 200 000 personnes quittent la France. La fuite des cerveaux et des mains. La Prusse, les Provinces-Unies et l'Angleterre en profitent. Moi, je n'en ai pas profité.

J'ai profité peut-être de ce magazine, des erreurs, des tragédies. On profite rarement des tragédies, mais j'ai saisi cette occasion pour écrire quelques paragraphes, pour sortir d'une dépression qui me terrasse depuis mon retour du Japon. Une fois plus, je ai perdu le Japon et je ne le retrouve nulle part, même si j'achète des sushis au Centre commercial de Parly 2. Ce magazine était avec moi au Japon ; il me rappelle les nuits que je passais en le lisant. Il me rappelle aussi mes propres erreurs. Je me sépare des amis pour des vétilles. Ils partent, ils émigrent ; d'autres en profitent. Une version personnelle de la révocation de l'édit de Nantes. Quant au traité de Versailles, je suis trop exigeant et péremptoire : j'accable les femmes que je côtoie de mes insultes et mes colères. Je vois des erreurs partout et pourtant je ne pense pas que la vie entière soit une erreur. Il y a des erreurs par ci par là ; elles débouchent sur d'autres erreurs. Mais il y a une clairière dans cette forêt d'erreurs. Je suis en train de la chercher.

Je prends un autre numéro du *Point* ; je regarde mon chat, son regard qui ne me voit pas toujours. Il voit peut-être cette clairière que je ne trouve ni dans les magazines ni dans les livres que je lis assidument. Je ne la vois même pas dans les bois où je me promène. Peut-être faut-il disséquer le mot « clairière » pour comprendre ce qu'il cache et ne cache pas. Qu'y-a-t-il à l'intérieur de ce mot ? Ou n'y-a-t-il rien à l'intérieur ? Neuf lettres, rien d'autre. Mais chaque lettre cache quelque chose.

Je regarde la télévision. Pendant une dépression, c'est une sorte de clairière – non seulement à cause de l'écran lumineux. Une clairière dans une forêt des pensées noires. Comme d'habitude, je regarde la chaîne russe où il y a tant de héros dignes de Dostoïevski, de son inspiration. Il y a une émission consacrée aux meurtres. Les protagonistes tuent leurs femmes, leurs maris, leurs enfants. On invite leurs amis qui racontent la vie de ceux qu'ils connaissaient plus ou moins. Leurs histoires ne concordent pas. Certains disent que le tueur était le père qui aimait ses enfants par-dessus tout. D'autres disent qu'il battait ses enfants, ce qui explique le meurtre. « Ceux qui battent leurs enfants sont capables de les tuer.

- Non, il y a une grande différence entre une fessée et un meurtre, disent les autres.
- C'est une question de degré, pas de nature. »

Avec ses amis, le tueur était aimable. Il y avait une idole, un chanteur pop. Il parlait de lui avec un sourire. Mais il parlait surtout de ses enfants. Comment croire qu'il pouvait les battre ? « Je l'ai entendu crier un peu trop fort quand son fils voulait traverser la rue au feu rouge, dit un ami.

- Rien d'étonnant – il voulait le sauver, dit l'autre ami.
- Un jour, je l'ai vu donner une fessée à sa fille, dit une femme.
- Une petite tape, rien de plus », dit un homme.

Et puis, c'est le tour d'une femme qui tue son mari. Pas dans le studio, s'entend. On la montre à l'écran ; on l'emmène en prison. On ne montre pas le meurtre. Elle a endormi son mari et ses enfants avec des somnifères ; ensuite, elle les a étouffés avec des sacs en plastique. Comment a-t-elle pu le faire ? Apparemment, il la battait à mort ; c'est lui qui est mort. « On peut admettre qu'elle était en colère, dit un homme. Mais les enfants n'y sont pour rien. Je ne veux pas dire qu'il fallait le tuer, lui... » Les Russes se reprennent très vite, s'ils ne sont pas ivres.

Une femme se met à pleurer ; une autre crie. Un homme dit que l'homme avait le droit de tuer ses enfants. « Qu'est-ce que vous dites ? crie une autre femme. Comment pouvez-vous dire ça ? Vous perdez la boule.

- Je veux dire qu'il pensait qu'il avait le droit de tuer ses enfants.
- Qu'est-ce que vous dites ?
- C'était sa pensée, pas la mienne. Sa pensée, ses sensations.
- Personne n'a le droit de tuer les enfants.
- Même s'ils tuent quelqu'un ? Il y a beaucoup de tueurs parmi les enfants.
- Qu'est-ce que vous dites ? »

C'est dégradant, mais en ce moment je n'ai pas envie de lire Heidegger : je ne suis pas encore sorti de ma dépression, de mon auberge noire. Je pense à son livre dont le titre allemand ne correspond pas au titre français. En allemand, il s'appelle *Holzwege* ; en français *Les chemins qui ne mènent nulle part*. C'est peut-être une clairière, un lieu dégarni d'arbres au milieu de la forêt. Ce n'est pas le moment d'en parler. Je continue donc à regarder la télévision.

3

Je suis dans la nuit des temps ; j'en sors peu à peu. Il n'est pas facile de sortir de la nuit et du temps ; pourtant je le fais souvent depuis quelque temps. Il est facile de tomber dans le puits de la nuit qui n'est jamais loin. Alors le jour s'assombrit et la lumière ne s'allume plus. Dehors le soleil brille comme il peut ; ma chambre ne brille pas. Les rideaux sont tirés, les volets fermés. Je n'allume pas de bougies parce que je ne dîne avec personne. Les dîners aux chandelles sont à jamais révolus. Il reste très peu de choses : une lampe halogène, un téléviseur. J'allume les deux, mais ils ne créent pas la lumière – peut-être parce que je ne dis pas : « Que la lumière soit. » Qu'elle ne soit pas ; elle n'est pas. Même une petite déprime suffit pour que la lumière devienne silencieuse.

Il est vrai que le téléviseur engendre de la lumière ; dans ma chambre la lumière parle surtout le russe. Depuis quelque temps, mon téléviseur connaît ma langue maternelle. Je m'en souviens encore ; tant mieux pour nous deux. Nous vivons ensemble, mon téléviseur et moi – surtout pendant les déprimés. Quand j'en sors, c'est son tour ; il broie du noir. Moi, j'ouvre mes rideaux et je me promène dans les bois. Mais il n'y a pas de clairières dans ces bois – rien que les arbres. Et les arbres seuls ne me suffisent pas, même s'il y a des arbustes

tout autour. Il y a aussi de l'herbe, comme toujours. Elle ne suffit pas non plus. Pour certains, tout est clairière : l'herbe, les fleurs, les trous noirs. Ce sont plutôt les Champs Élysées où ils se promènent en souriant. Je cherche obstinément ma clairière et je ne la trouve pas.

Pendant les déprimés, je perds le nord. Ou plutôt, je ne le perds qu'en partie. Je n'avance plus vers le nord ; j'avance dans toutes les directions que je continue à perdre. Je tourne en rond, même si je ne tourne pas vraiment. J'avance, mais je marche en zigzag. « Ce bonhomme marchait en zigzag comme s'il était ivre », dit Victor Hugo. Je ne suis pas ivre, quoique je boive du vin rouge, du vin blanc. J'aime le vin malgré tous les avertissements que je vois un peu partout lorsque je me promène en dehors des bois. Je ne me promène pas en dehors des bois, mais de temps en temps je dois aller dans les magasins. Sur les paquets de cigarettes les lettres vous disent que le tabac vous tue. Heureusement que je ne fume pas, ce qui ne veut pas dire que j'aie peur de la mort. En ce moment, je parle du mot « heureusement » que j'ai employé dans la phrase précédente. Il aurait suffi de dire que je ne fume pas. Il faut constater les faits au lieu de les décrire.

Donc, je marche en zigzag au lieu d'aller tout droit vers un but quelconque. Cela veut dire que je n'ai pas de buts lors de mes déprimés. Même la mort n'est pas un but car je n'ai pas envie de me suicider. On peut même dire que je suis allergique au suicide. La mort viendra quand elle voudra : c'est à elle de décider quand je dois mourir pour découvrir le « grand peut-être ». Il faut être poli avec la mort ; il ne faut pas lui souffler ce qu'elle doit faire. Elle le sait mieux que quiconque et je la laisse faire. Qu'elle fasse ce qu'elle veut ! D'ailleurs, elle n'a pas besoin de mes conseils.

J'ai vu deux ou trois documentaires sur Heidegger. On le montre en train de marcher dans les bois, le long des clairières. Il marche dans les champs ; il y a de la lumière tout autour. Il marche tout droit parce qu'il n'est pas ivre ; il n'est pas déprimé non plus. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait jamais été déprimé, mais il ne l'est pas pendant ces promenades filmées. Je me souviens d'un film de Buñuel dont j'ai oublié le titre. Ce film raconte l'histoire d'un homme extrêmement jaloux qui harcèle sa femme. Elle lui reste fidèle, mais il la soupçonne tout le temps. Il finit par comprendre qu'il faut la laisser tranquille. Il faut aussi abandonner le monde et se retirer dans un monastère. C'est fait, il est dans un monastère. Un ami lui rend une visite au cours de laquelle il lui dit que sa femme vient de se remarier. « Tant mieux pour elle, répond l'ex-mari. Je suis content pour elle. La jalousie est loin de moi. Le monde est loin, lui aussi. » Son ami part et on voit l'ex-mari marcher en zigzag dans le jardin.

Je ne suis pas jaloux par nature. Même si une femme me quitte, je n'éprouve rien. Je lui veux du bien et je ne marche pas en zigzag. J'ai d'autres raisons de m'inquiéter, de sombrer dans la démence : une déprime est une petite démence qui vous rend visite. Parfois je l'invite, mais la plupart du temps elle vient à l'improviste et je n'aime pas ses improvisations. En russe, il y a un dicton : « Que tu aimes ça ou non, peu importe. Dors, ma belle. » Je ne sais toujours pas ce que cela veut dire. La belle est-elle censée s'endormir pendant l'acte sexuel ? Mais je suis le conseil de ce dicton : je m'endors souvent pendant mes déprimés. Et je ne crois pas que je m'endors sous l'effet de l'alcool : la consommation de mes vins préférés ne dépasse pas la mesure. Tout simplement, je veux dormir pour ne pas voir la lumière. Il est vrai que les volets et les rideaux m'en protègent, mais il faut s'assurer que tout va bien, que la lumière est loin. Donc je ferme les yeux et pendant que je dors je n'ai pas envie de les ouvrir. Pourquoi détruire mes rêves ?

Dans mes rêves, je ne marche pas en zigzag. D'ailleurs, je marche rarement à l'intérieur de mes rêves : soit je cours, soit je vole dans les airs à la recherche d'une clairière. Dans mes rêves, j'en trouve une, parfois deux. Mais je les perds au réveil. Et dans mes rêves je n'en profite pas vraiment.

Je me réveille et je recommence à marcher en zigzag. Je ne marche pas ; c'est mon cerveau qui marche en laissant mon corps en paix. Mais mon cerveau ne me laisse pas en paix. Il regarde à droite et à gauche tout en marchant en zigzag. Son regard ne s'arrête sur rien ; c'est une vadrouille que je n'arrive pas à interrompre. Je suis chez moi, et pourtant je suis en vadrouille. Ce n'est pas la peine de fermer les volets si votre cerveau vagabonde de par le monde et même au-dessus des étoiles.

Parfois ce mouvement s'arrête et mon cerveau contemple une étoile ou une flaque d'eau. C'est un point fixe d'où je n'arrive pas à décoller. Soudain mon cerveau se met à zigzaguer à son tour, mais je ne décolle toujours pas. C'est mon cerveau qui zigzague toujours – même en dehors des déprimés. Ce sont des zigzags différents, pourtant. Pendant les déprimés, je ne cherche pas les clairières car je crois qu'elles n'existent pas. Je ne recherche rien, sauf une sorte de paix que je n'obtiens pas.

Trêve de zigzags ; j'en ai ras le bol. Pourquoi ne pas prendre un autre numéro spécial du *Point* ? J'en ai beaucoup. Même si je vis jusqu'à cent ans, j'en aurais toujours un sous la main. J'en prends un au hasard. « Les textes qui ont changé le monde. » Ont-ils vraiment changé quoi que ce soit ? William Harvey a découvert la double circulation du sang. D'après lui, le sang va depuis le ventricule gauche du cœur jusqu'au bout des membres par les artères, puis remonte des extrémités vers le ventricule droit par les veines, repart de là vers les poumons et termine le circuit fermé dans le cœur gauche. Je ne savais même pas que nous avions deux cœurs : le cœur gauche et le cœur droit. Je ne sais toujours pas ce que c'est que le ventricule gauche ou droit. J'espère qu'il n'y a pas de ventricule du milieu : deux ventricules me suffisent amplement.

Donc, le sang circule ; il ne reste pas en place. Notre sang a la bougeotte et par conséquent nous bougeons aussi. Pourtant il y a beaucoup de gens qui passent leur vie devant la télévision sans bouger d'un pouce. Leur sang circule-t-il ? Ne peut-il pas demeurer immobile dans les veines ? Pourquoi faut-il circuler tout le temps ? Qui plus est, c'est une double circulation ; une simple circulation ne lui suffit pas. Rien n'est simple dans la vie : il y a des doubles circulations, des doubles erreurs. Et tout est situé soit à gauche, soit à droite. C'est pour cela que l'on marche en zigzag la plupart du temps.

Je me demande si cette découverte a vraiment changé le monde. Il paraît que toute la physiologie moderne est née de cette découverte de la double circulation du sang. Pourquoi ? Parce qu'on comprend pourquoi on tourne en rond, pourquoi il n'y a que des cercles vicieux ? Il y a des carrés vicieux aussi, d'ailleurs. Qu'est-ce qui n'est pas vicieux dans notre géométrie ? Les triangles, les cubes ? Les lignes parallèles sont encore plus vicieuses que le reste, grâce à Riemann et Lobatchevski. Elles se rapprochent mais ne s'embrassent jamais, si je comprends bien. Ou elles s'éloignent éternellement, mais pas vraiment. Je ne connais pas la géométrie non-euclidienne. Je ne connais aucune géométrie, pour être exact. À quoi sert-elle ? Saint Paul pense que la science ne sert à rien : seule la foi compte dans la vie et après la mort.

Laissons donc notre sang tranquille ; c'est lui qui nous bouscule tout le temps. Moi, elle ne me bouscule plus, j'ai l'impression. En tout cas, je ne le sens pas pendant mes crises. Il s'immobilise peut-être et regarde les veines, comme si c'était un écran de télévision. Qu'il regarde mes veines tant qu'il veut ! Il y voit peut-être des images qui me sont inconnues. Mes veines ont vu tant de choses au cours de ma vie ; elles doivent les refléter

d'une manière ou d'une autre. Cela m'est égal ; moi, je ne me souviens pas de toutes ces choses. Elles ne se souviennent pas de moi non plus. Nous sommes quittes.

Quelles sont les autres découvertes décrites dans ce numéro du *Point* ? « Le mouvement est mouvement et agit comme mouvement pour autant qu'il soit en rapport avec des choses qui en sont dépourvues ; mais, pour toutes les choses qui y participent également, il n'agit pas, il est comme s'il n'était pas. » Quelle est cette découverte ? Il s'agit de Galilée. Il dit que la terre tourne. Elle ne me préoccupe pas tant que ça. C'est ma tête qui me préoccupe, surtout quand elle tourne. Elle tourne souvent pendant les déprimés. Je me baisse, je lève la tête ; elle se met à tourner. Elle tourne de plus en plus vite. Je me demande si la terre tourne aussi vite que ma tête. Je me demande si le mouvement de ma tête influence celle de la terre. Les habitants de la terre agissent sur elle et je suis un de ces habitants. Puis-je contribuer, ne serait-ce que d'une façon modeste, au mouvement de la terre ?

Suis-je en rapport avec des choses qui sont dépourvues de mouvement ? La clairière dont je rêve doit en être dépourvue, à condition qu'on exclue le mouvement de la terre. Si on ne l'exclut pas, toute chose se met à bouger. Tout bouge, tout tourne tout le temps. Même le fameux instant de Faust ne s'arrête pas, quoi que Faust dise. Arrête-toi, arrête-toi ! Mais l'instant continue à tourner avec la terre car le temps est lié aux planètes, au soleil. Il est vrai que le soleil s'est arrêté un jour, dans la Bible ; le temps ne s'est pas arrêté pour autant, ce qui a permis de gagner une bataille. Je ne me rappelle pas laquelle et je n'ai pas envie de chercher un de mes exemplaires de la Bible. J'en ai une dizaine dans ma bibliothèque – en quatre langues.

Je ne sais pas si cette découverte a changé le monde ou la terre. La terre tourne et le monde n'a pas besoin de savoir si elle tourne ou non. Chacun de nous vit de son côté, même si nous vivons ensemble, nous et la terre. Nous aurions détruit la terre, même si elle n'avait jamais tourné de sa vie. À quoi bon savoir si elle tourne ou non ?

« La théorie quantique nous oblige à considérer le monde physique comme le chatoiement d'une superposition de mondes innombrables. » Cette fois, on parle de Werner Heisenberg. Un électron n'a pas de domicile fixe. Il faut remplacer ce domicile par un nombre infini de maisons où cet électron (ou nous-mêmes) habite à tout instant, en même temps. Il se superpose à lui-même. Il y a une quantité d'électrons au lieu d'un seul. Moi aussi, j'ai beaucoup de doubles qui habitent partout, même dans le cosmos. Ou est-ce moi-même qui habite partout en même temps ? Mes moi se superposent, se tournent le dos, s'embrassent. Est-ce ce qu'on appelle l'amour solitaire ?

Cette découverte me semble utile. J'aime ces superpositions qui me permettent d'échapper au monde, au nôtre, ne serait-ce qu'en partie. Dans aucun monde on ne trouvera ce qu'on appelle communément l'Absolu ; tout est partiel partout, sauf dans le monde du Tout-Puissant. Mais où est ce monde ? Dans notre monde il est partiel. Si on prend en considération la mécanique quantique, tous les mondes sont représentés dans le nôtre – partiellement. Ou entièrement. Tout dépend de la façon dont vous comprenez la mécanique quantique. Moi, je ne la comprends pas ; et mon cas n'est pas isolé. Même les spécialistes ne la comprennent pas, ce qui ne les empêche pas d'écrire à son sujet des volumes et des volumes.

« Le Manifeste du parti communiste. » J'en sais quelque chose : nous l'apprenions à l'école. Je reste soviétique – pas jusqu'au bout des ongles. Il ne reste rien du communisme dans mon corps ; même mes veines sont nettoyées. Par conséquent, ce que mon sang voit est plutôt monarchiste. Passons. Citons cet ouvrage ô combien mémorable. Il a changé le monde, mais le monde est en train de changer une fois de plus.

« En un mot, vous nous reprochez de vouloir abolir votre propriété à vous. En vérité, c'est bien ce que nous voulons. » J'en sais quelque chose. En URSS on a aboli beaucoup de propriétés privées. Il paraît que le monde s'est ouvert à nous. Mais nous étions privés de ce monde car il avait été aboli purement et simplement. On abolissait sinon nos pensées, du moins nos paroles. Ce sont les pensées qui comptent sur le plan individuel. Si vous ne pouvez les communiquer à personne, elles demeurent à l'intérieur – dans vos veines. Vous leur êtes fidèle ; elles ne vous oublient pas. Votre amour est réciproque et personne ne peut le détruire.

On abolit toutes sortes de propriétés : tout ce qui nous est propre est notre propriété. J'ai tort : seule une partie de notre propriété peut être abolie. De nouveau, le monde retombe dans le domaine du partiel. Même l'abolition n'est jamais absolue : les îlots de résistance comptent. Ce sont eux qui nous sauvent à la longue. À la longue, c'est le *Manifeste* qui est aboli, ne serait-ce qu'en partie. Il en reste une partie infinitésimale qui ne m'empêche pas de dormir tranquille – surtout quand je suis déprimé. Je ne sais pas si mon sommeil est tranquille, mais au moins je dors. Et quand je dors, je suis plus tranquille. Les Russes disent : « Il est gentil quand il dort, les dents tournées vers le mur. » Je tourne les dents vers le mur et je dors.

Adolf Hitler, *Mein Kampf*. Hitler ressemble beaucoup à Lénine qui parlait du combat perpétuel. Il n'y avait que des combats, les uns après les autres. On combattait aussi contre soi-même. On combattait avec les mitrailleuses et avec les slogans. Les mots nous aident parfois à comprendre ce qui se passe. Parfois, pas toujours. Parfois les mots obscurcissent la vérité, si tant est qu'elle existe. Elle existe sans doute dans le monde de la mécanique quantique, si bien qu'il y a une multitude de vérités qui se superposent. Souvent les mots les obscurcissent toutes. Comment voir dans ce brouillard, dans cette noirceur, dans cette horreur ?

Hitler représente l'horreur absolue, à l'exception de l'amour qu'il portait aux chiens. Il n'y a rien d'absolu, sauf Lénine peut-être. Il n'aimait même pas les animaux. « Le mélange des sangs et l'abaissement du niveau des races. » Le mélange des sangs hausse le niveau des races, me semble-t-il. Mon ex-compagne me disait : « Je m'entends mal avec les Russes qui n'ont que du sang russe. » J'ai plusieurs sangs dans mes veines qui supportent toujours la double circulation de mon sang ou de mes sangs.

Moins on parle de Hitler, mieux cela vaut. On parle trop de lui. Il suffit de dire : « Un de plus grands criminels de l'histoire » ou « le plus grand criminel de l'histoire ». Il n'a pas changé le monde, Dieu soit loué. Il a changé notre mentalité : on ne tolère plus la moindre de ses idées. On n'est plus idéaliste, en un sens.

Le traité de Versailles, une fois de plus. « Dans aucun cas, la totalité des effectifs de l'armée des Etats qui constituent l'Allemagne ne devra dépasser cent mille hommes. Tout service militaire universel et obligatoire sera aboli en Allemagne. » Cela a servi à quoi ? On signe les traités et on les trahit. Les Américains signent un traité avec les Russes. Ils s'engagent à réduire le nombre de leurs fusées de moitié. Les Russes le font et manifestent même trop de zèle. Les Américains anéantissent quelques fusées. C'est la télévision russe qui en parle. Encore une trahison ? encore une abolition de la vérité à la russe ? Ou une trahison américaine ? Faut-il croire à toutes ces tranches de vie ? Ça me fait une belle jambe. Mes veines sont tranquilles, malgré mes dépressions.

La dépression a l'air de s'en aller. Elle ne se presse pas ; elle s'attarde en chemin. Elle s'attarde à boire, à discuter. J'échange quelques propos avec elle, mais je ne bois plus ou plutôt je bois une demi-bouteille par jour, ce qui est tout à fait normal. Il faut jouir de la vie, malgré les dépressions, les trous noirs, les trous marrons. Les textes changent le monde parfois, mais ce sont les dépressions qui le changent en permanence. On va chez un psy et on devient un psychopathe. Plus on rencontre de gens, plus on s'enfonce dans sa propre pourriture.

Si un médecin – il ne faut pas nécessairement que ce soit un psy – vous dit que l'alcool est dangereux pour la santé de n'importe qui, même pour un cheval, vous comprenez de quoi il parle. Vous comprenez les mots et les idées qui s'insurgent contre l'abus de l'alcool. Mais cela ne suffit pas, d'après Spinoza. C'est votre désir de vivre le plus longtemps possible qui doit vous guider dans ces matières : alcool, tabac, drogue. Où pourrais-je trouver ce désir ? dans mon corps ? dans quelle partie de mon corps ? Mon foie veut vivre plus longtemps peut-être. Il veut vivre plus longtemps pour que je puisse boire plus longtemps. Mon foie est gentil ; il pense à moi, à mes désirs, à mes plaisirs. Son désir de vivre va me tirer d'affaire, j'espère.

La longévité s'apparente à la richesse. Plus on est riche, plus on désire avoir de l'argent – encore quelques millions, encore quelques milliards. Il y en va de même pour les années que l'on passe ici-bas. Les octogénaires crient : « Encore, encore. Je ne veux pas mourir. » Je ne parle pas de ma réticence vis-à-vis de la mort ; je ne dis pas le contraire non plus. Je ne dis pas : « Je ne veux plus vivre. » Cela suffit pour le moment.

Je ne veux pas m'habituer à mes dépressions, à ces mondes infinis qui se posent sur moi, comme des oiseaux de nuit. Ils se posent sur moi et restent sur mon corps, comme si j'étais un arbre de la mort. Je suis peut-être un arbre de la mort sans le savoir. Dans le tréfonds de mon âme, je le sais peut-être. Je sais que je ne sais rien.

Einstein s'insurge contre le concept du repos absolu en parlant du mouvement de la terre relativement à l'éther. Ni l'éther ni la terre ne se reposent jamais, si j'ai bien compris. Moi, j'aimerais me reposer. Pas toujours ; il faut que je bouge parfois. Il n'y a pas de repos absolu pour les hommes non plus ; ni pour les femmes ni pour les hommes. Même nos cadavres ne sont jamais en repos absolu. Tantôt on viole nos tombes, tantôt ce sont les vers qui s'y mettent. L'air aussi y est pour quelque chose : c'est à cause de lui que nous pourrissions. Nos os sont-ils en repos absolu ? On les déterre, on en fait des reliques. Nous sommes tous des saints d'une façon ou d'une autre. Tôt ou tard, chacun de nous deviendra un saint. Tous serons pardonnés, tous les péchés seront absous.

Une vision optimiste. Je dois être optimiste de nature. Ma nature doit être optimiste, moi pas. Je suis différent de ma nature car je vis dans un autre monde qui se pose de temps en temps sur ma nature, tel un oiseau de jour. Ou bien c'est le contraire : c'est ma nature optimiste qui se pose sur mon moi pessimiste. Ils se superposent et se font l'amour ; beaucoup d'embrassades pour rien. On s'embrasse pour rien presque toujours. Il en va de même pour l'amour. On fait l'amour, on fait des enfants. Les enfants augmentent la négativité du monde. Les gnostiques le savaient, Schopenhauer aussi. « Pas de procréation, disait-il. C'est la seule façon de supprimer le mal et la souffrance. Plus d'hommes, plus de souffrances. Pas d'enfants, pour l'amour de Dieu. » Nous continuons, comme si de rien n'était. Pas moi, pas moi, comme disaient Beckett et Cioran. Pas moi non plus. Cela ne veut pas dire que j'augmente la positivité du monde. On ne peut pas l'augmenter car le monde se trouve dans le royaume de la négativité absolue. Dans ce royaume, il y a un repos absolu : la négativité ne bouge pas. Rien ne peut la déloger d'où elle vit. On ne peut pas déloger le monde. Mais on peut le détruire.

Le potentiel atomique de l'URSS aurait pu le faire, mais les dirigeants soviétiques traînaient des pieds parce qu'ils ne voulaient pas mourir à leur tour. Et puis ils avaient besoin de l'étranger pour se nourrir et s'acheter de belles voitures. La fin du monde n'a pas eu lieu. Tant mieux, tant mieux. Comme cela, je peux avoir mes déprimés en toute tranquillité.

Je n'arrive pas à m'endormir et de ce point de vue je ne suis pas loin de Tolstoï. Je suis loin de tout et de tous, mais Tolstoï n'est pas loin – grâce à cette insomnie. Il n'était pas seul à en souffrir. Même à notre époque de somnifères, beaucoup de gens souffrent d'insomnie. Ils sont loin du sommeil et de moi. Le sommeil et moi s'éloignent d'eux – pas dans la même direction, hélas. Nos chemins ne se croisent pas. Le sommeil est ailleurs que dans mon lit et mon cerveau. Même mon âme souffre de l'insomnie.

Que dois-je faire ? Je regarde la télévision où un compositeur russe parle de ses œuvres. Il est très connu, mais je ne l'aime pas. Il n'y a plus de grands compositeurs ; il n'y a plus de grandeur. On fait semblant d'être grand et on dort sur les deux oreilles. Je ne fais pas semblant et par conséquent je ne dors pas. On fait semblant de dormir et on s'endort : le rêve rejoint la réalité et devient un rêve. La circulation du rêve ou sa double circulation. Je n'en sais rien, comme d'habitude.

J'envie mon chat qui dort très bien. Il aime les surfaces dures : mon piano, la table de la salle à manger. Il ne dort presque jamais sur le divan qui trône au milieu du salon. Tel un général qui conduit son armée à la victoire, il dort sur des lits de fortune ; ils sont toujours durs, ces lits-là. Il paraît que c'est bon pour la santé ; et pour le sommeil, sans doute. Il faut que j'essaie de dormir sur la table de la salle à manger. Ou sur le piano – pourquoi pas ? Peut-être me jouera-t-il une berceuse sans que je touche ses touches. Et la table de la salle à manger ? Elle peut me proposer du vin. Je n'en ai pas besoin pour boire du vin qui est le meilleur somnifère au monde.

Mon chat me regarde – sur la photo et dans la réalité. Mais si je tourne la photo, il ne me regardera plus. Si je la renverse, il ne regardera personne ni rien, sauf la surface où son corps se reposera. Je ne lui ferai jamais ce coup : je l'aime trop pour ça. Qu'il regarde le monde, même depuis une photo. Les photos habitent le royaume du repos absolu. On se repose et on regarde le monde sans se mouvoir, sans se mettre en colère. Ce n'est déjà pas si mal, à mon avis. Quand je regarde le monde, je me mets en colère ; mes photos font de même, je suppose. Et si elles ne se mettent pas en colère, je les déchirerai demain matin. Il est vrai que j'ai très peu de photos de moi dans cette maison. Je ferai ce que je peux, comme d'habitude.

La nature est toujours en mouvement ; c'est notre regard qui la considère comme « nature naturée », comme une sorte d'immobilité qui s'offre à nous pour que nous puissions l'étudier. La nature est toujours « naturante », de sorte que seule une photo ou un cadavre peut nous permettre de dissenter sur la réalité, de la disséquer. Qu'en est-il de mes sensations, de mes sentiments, de mes impressions ? Pour les analyser, il faut les photographier ou les tuer. Seul un amour mort s'abandonne à ma curiosité. Au moment où j'aime, je n'analyse rien, même pas le ciel bleu. Autrement dit, je ne regarde pas le monde – à une exception près.

Le regard de mon chat passe à travers les murs et le reste du monde pour atteindre l'éternité, les étoiles et les dieux. Il passe même à travers les étoiles et les dieux car il y a d'autres dieux ou Dieu Lui-même. Que se passerait-il si son regard passait à travers Lui, le Créateur ? C'est à Lui qu'il faut le demander. Pour une fois, je ne parle pas de mon chat. Beaucoup de mondes et de dieux se posent sur son regard – je parle de mon chat, cette fois –, mais il les dépasse. Je parle de son regard. Il les dépasse car son regard est neutre. Il ne les regarde pas, pour ainsi dire. Il ne regarde rien ; il garde la neutralité. Grâce à cette photo, il ne perd jamais sa neutralité. Dans la vie courante, il me regarde souvent avec attention et intention. On comprend de quoi il s'agit. Dans le monde de la photographie, il ne veut rien, surtout après avoir bien mangé.

Je parle souvent à mon chat. Je lui dis : « Que veux-tu ?

- Que dis-tu ? me dit-il.

- Veux-tu manger ?
- Quelle question !
- Veux-tu jouer ?
- Quelle question !
- Pourquoi ne manges-tu pas ce que j'ai mis dans ton écuelle ?
- Tu sais très bien pourquoi.
- Tu ne peux pas manger du Sheba tous les jours.
- Pourquoi pas ?
- Il faut que tu manges des croquettes.
- Je n'en ai pas envie.
- Maintenant, tu as l'air de comprendre la langue humaine.
- Non. Je ne te comprends pas.
- Mais tu me réponds.
- Par politesse.
- Es-tu si poli que ça ? »

En guise de réponse, il se frotte contre moi. J'en conclus qu'il m'aime et j'ai sans doute tort car il veut toujours du Sheba au lieu de croquettes. C'est pour cela qu'il se frotte contre moi. Mais parfois il se frotte contre mes jambes quand il n'a besoin de rien, sauf de cette caresse qu'il m'offre. Comment distinguer cette caresse des caresses mercantiles ? Quand il se frotte contre mes jambes tout en se dirigeant vers la cuisine, je sais ce qu'il veut. Je ne le sais pas vraiment, à vrai dire. Parfois, il m'entraîne vers la cuisine et je lui sers du Sheba. Il n'en mange pas ; il s'éloigne avec dégoût. Il voulait jouer, tout simplement. Comme d'habitude, je n'ai rien compris. Et parfois je joue avec lui, mais il ne veut pas jouer avec moi : c'est son Sheba qu'il veut. De nouveau, je prouve que je ne suis pas perspicace. En tout cas, je ne comprends pas le langage de mon chat qui parle très bien, d'ailleurs. Son langage est clair pour quelqu'un qui le comprend. Ce n'est pas mon cas, hélas.

Est-ce que je comprends le langage des révolutionnaires ? Je peux comprendre une partie de leur langage car tout langage est partiel, comme le reste. Je passe du coq à l'âne, comme d'habitude. J'ai de mauvaises habitudes, mais il est trop tard pour m'en défaire.

J'ouvre un autre numéro du *Point* consacré aux textes maudits. Mon texte ne sera même pas maudit – hélas, hélas, hélas. Etre maudit – quelle bénédiction ! (Je parle des textes, naturellement.) Je lis le *Catéchisme du révolutionnaire* par Sergueï Netchaïev. « Le révolutionnaire est un homme condamné d'avance ; il n'a ni intérêts personnels, ni affaires, ni sentiments, ni attachements, ni propriété, ni même de nom. Tout en lui est absorbé par un seul intérêt, une seule pensée, une seule passion – la Révolution. »

Moi aussi, je suis condamné d'avance parce que je reste en retrait. Je me retire du monde pour le condamner, pas pour le punir – c'est cela la différence. Je n'aime pas le mot « révolution » et je ne veux rien à voir avec lui, avec elle, avec tout cela. Le monde ne me condamne pas non plus, pas pour le moment. Pourtant j'aime cette attitude, ce détachement, ce sacrifice. J'aimerais ne pas avoir de nom. À quoi cela sert-il ? Même le nom de Dieu ne sert à rien, puisqu'on ne le connaît pas.

« Au fond de lui-même, non seulement en paroles mais en pratique, il a rompu tout lien avec l'ordre public et avec le monde civilisé, avec toute loi, toute convention et condition acceptée, ainsi qu'avec toute moralité. En ce qui concerne ce monde civilisé, il en est un ennemi implacable, et s'il continue à y vivre, ce n'est

qu'afin de le détruire plus complètement. » Je ne suis pas très malin dans la vie pratique, si bien que je ne fais rien. Je romps les liens avec le monde « civilisé » – entre guillemets – pour vivre selon ma loi et ma voie. Le monde est peut-être civilisé : la civilisation est une notion assez vaste. Vous êtes civilisé si vous n'abordez pas de sujets trop vastes. Si l'on prononce la phrase « On est à l'étroit ici », cela ne concerne qu'un logement, pas la vie.

Le monde civilisé est une baignoire où l'on se prélasser en compagnie de sels de bain, de crèmes, de shampoings. On chantonne une chanson, on pense au prochain Noël. Ce qui se passe ailleurs ne compte pas. Même Noël, on le passe dans la baignoire. Agatha Christie écrivait dans sa baignoire ; elle en sortait de temps en temps. Les gens civilisés passent leur vie dans leur baignoire. Ils ne parlent que de cette baignoire ; ils ne voient rien d'autre. Alors, tout devient agréable : pas de souci, pas de souci. Nous sommes civilisés, nous vivons dans une démocratie. Tant mieux pour vous. Je ne vis pas dans ma baignoire.

Je viens d'en sortir, d'ailleurs. J'ai mal dormi ; j'ai des poches sous les yeux. Tout mon corps est une poche vide, bleue. Je lis le *Catéchisme* de Netchaïev et j'en retiens une partie. « Sévère envers lui-même, il doit l'être envers les autres. Tout sentiment tendre et amollissant de parenté, d'amitié, d'amour, de gratitude et même d'honneur doit être étouffé en lui par l'unique et froide passion révolutionnaire. » Je retiens ceci : « sévère envers lui-même, il doit l'être envers les autres ». Le reste me répugne : il n'y a rien de plus noble que l'amitié. Et l'honneur est toujours à l'ordre du jour. Le monde actuel l'oublie très souvent. Après tout, l'honneur n'est pas un compte en banque. On n'oublie pas son compte en banque ; on s'en souvient toujours, même quand on devient amnésique.

Un homme devient amnésique à la suite d'une chute. Il voulait accrocher un lustre, mais son échelle a opposé une résistance à ce désir légitime. Il tombe et se fracasse le crâne et surtout la mémoire. Il ne se souvient ni de son nom ni de sa date de naissance. Il est facile de regarder dans son portefeuille pour consulter son passeport qui sait beaucoup de choses. Il ne le consulte pas. Il prend l'argent qui se trouve dans le portefeuille et cela lui suffit. Il sait qu'il a un compte en banque. Il cherche son chéquier ; il ne le trouve pas. Malgré tout, il a un compte en banque : il en est sûr et certain. Il ne sait plus où se trouve cette banque, mais il sait que son compte l'y attend. Il se met à la recherche de cette banque. Il entre dans toutes les banques de la ville où il habite et pose la même question à tous les employés : « Souvenez-vous de moi ? » Logiquement, la banque doit se trouver près de son logement, mais la logique l'a abandonné, elle aussi. Il visite les banlieues ; il va dans d'autres villes. Il devient le Juif errant d'un pays à un autre. Partout il pose la même question : « Souvenez-vous de moi ? » Mais le monde est devenu amnésique : personne ne se souvient de lui, sans parler de son nom. Il ramasse des miettes dans les rues ; il mange des feuilles dans les bois, dans les parcs. Son compte en banque l'attend toujours.

On se demande pourquoi il n'y avait pas de carte de crédit dans son portefeuille. D'accord, ce n'est pas à la maison qu'il a reçu cette blessure à la fois physique et psychologique. C'est à la suite d'un accident de voiture qu'il a perdu sa mémoire. Sa voiture heurte un arbre ; il est projeté hors de la voiture. La voiture où se trouve son portefeuille – il l'a sorti au péage – brûle avec ses documents, ses cartes et son argent. Une branche lui tombe sur la tête. Il perd la mémoire. Mais il se souvient qu'il a un compte en banque, peut-être plusieurs comptes en plusieurs banques. Il se met à la recherche de cette banque. En attendant, il mange des feuilles dans les bois, dans les parcs. Il boit de l'eau dans les rivières, dans les fontaines. Il n'y a pas de différences entre ces deux histoires. Ce qui compte c'est son compte en banque.

Et les gens qui restent tout le temps dans leur salle de bain, dans leur baignoire ? A l'instar d'Agatha Christie, ils en sortent très souvent. Mais où qu'ils aillent, ils se sentent plongés dans l'eau chaude qui sent tantôt la mer, tantôt l'orange. Quand ils parlent à leurs amis ou leurs ennemis, on a l'impression qu'ils parlent de leur salle de bain. Leurs interlocuteurs font de même. « L'eau était parfaite.

- Ça c'est bien passé ?
- A merveille. Les meilleures vacances de ma vie.
- Et le temps ?
- Splendide.
- Où irez-vous l'année prochaine ?
- Aux Caraïbes. Et vous ?
- Nous ne savons pas encore. Sur une île du Pacifique.
- Vous n'aimez pas l'Atlantique ?
- A vrai dire, je préfère la mer Noire. L'eau y est plus tonique.
- Je passe deux heures par jour dans l'eau. C'est bon pour ma peau.
- Moi, je nage deux heures par jour. C'est bon pour ma silhouette.
- Aimez-vous les lacs ?
- Oui. Le lac de quatre cantons.
- Moi, je préfère le lac Léman.
- A bon ?
- A bon ? »

Les conversations reprennent le jour suivant. Entre-temps, on se prélassait dans sa salle de bain. La peau s'adoucit, les mœurs aussi. Et l'humeur est toujours bonne, malgré l'approche de la mort qui ne ressemble pas à une salle de bain.

« Le caractère du véritable révolutionnaire exclut tout romantisme, toute sensibilité, tout enthousiasme ou élan. Il exclut même la haine et la vengeance personnelles. La passion révolutionnaire étant devenue sa seconde nature, doit s'appuyer sur le calcul le plus froid. Partout et toujours, il doit incarner non pas ce à quoi le poussent ses entraînements personnelles, mais ce que lui prescrit l'intérêt de la Révolution. » Remplaçons le mot « Révolution » par le mot « Art ». Cela donnerait quoi ? « Le caractère du véritable artiste exclut tout romantisme, toute sensibilité, tout enthousiasme ou élan. » Il préconise la froideur et il n'a pas tout à fait tort, à mon avis.

Vous contenez vos élans, votre enthousiasme. Vous écrivez froidement ; vous jouez du piano lucidement. Pourtant, tout est là. Vous décuplez l'impact émotionnel de vos œuvres par la froideur de l'exécution. « Partout et toujours, il doit incarner non pas ce à quoi le poussent ses entraînements personnels, mais ce que lui prescrit l'intérêt de l'Art. » Il faut renoncer au monde.

5

Je n'aime pas raconter des histoires parce qu'il ne faut pas forcer la note. La vie est une longue histoire ; elle perd son intérêt si on la rend pittoresque. Il faut suivre son rythme, ses détours, ses retours, ses coins et recoins. Si l'on raconte une histoire pour plaire à tout le monde, on n'explore pas les recoins. Moi, je n'ai rien exploré cet après-midi : je n'ai pas eu le courage. J'ai manqué de courage à deux reprises.

Je suis à Paris ; nous sommes vendredi. Je savais que je rentrerais vers cinq heures et je n'ai pas pris ma voiture pour ne pas me retrouver dans les embouteillages. Je prends donc un train à la gare Saint-Lazare. Je m'assieds en face d'une jolie fille. Le train démarre et s'arrête aussitôt. Nous sommes toujours à la gare. Nous attendons deux minutes ; le train attend, lui aussi. Personne ne sait ce qu'il attend. Aucune annonce ne nous éclaire sur la situation. Le train démarre de nouveau et s'arrête de la même manière : quelques mètres plus loin. Cette fois, l'attente dure dix minutes environ. Au bout de trois minutes, un homme commence à taper sur la porte. Elle ne s'ouvre pas ; il fallait s'y attendre. Il tape de nouveau, mais la porte ne lui obéit toujours pas. Les portes ne sont pas toujours obéissantes et il le sait bien. Malgré cela, il continue à taper. Quelqu'un lui dit : « Monsieur, arrêtez-vous. Ça ne sert strictement à rien. » Il continue à taper, comme si de rien n'était. Il n'est pas très obéissant, lui non plus. Un autre homme reprend le thème : « Monsieur, vous nous tapez sur les nerfs. Cessez donc, s'il vous plaît. » Il continue à taper. Il doit souffrir de claustrophobie. Un autre personnage entre en scène. « Arrête, dit-il.

- Pourquoi dois-je m'arrêter ?
- Parce que je te le dis.
- Pourquoi dois-je vous obéir ?
- Sinon je te casse la gueule.
- Vous n'êtes pas très poli.
- Arrête.
- Je dois travailler.
- Moi aussi, figure-toi.
- Alors, c'est pour vous que je tape.
- Je te demande d'arrêter.
- Ne me parlez pas sur ce ton.
- Tu arrêtes ou non ? Je te casse la gueule.
- Ne me parlez pas comme ça. Je ne le supporte pas. »

En guise de réponse, l'homme qui aime casser les gueules se lève et se dirige vers l'homme tapageur. Le casseur est gigantesque ; il cache complètement son adversaire. Je ne vois pas ce qui se passe. On n'entend pas encore de coups. Moi, en tous cas, je ne les entends pas : je suis à l'autre bout de la voiture. Et puis la jeune femme – elle est toujours en face de moi – se lève d'un bond et se précipite vers les adversaires. Elle est toujours en face de moi mais beaucoup plus loin. Je n'en crois pas mes yeux. Je ne les crois pas souvent de toute façon. Cette fois, je ne les crois pas du tout. Ce n'est pas la distance entre elle et moi qui m'étonne. C'est son audace, cela va sans dire. Je dis souvent ce qui va de soi. Tout va de soi si on connaît les desseins du destin.

Je n'entends pas leur dialogue, cela va sans dire. Je ne dis plus rien : c'est eux qui se parlent. Le destin parle aussi, j'imagine. Je ne l'entends pas non plus, mais j'imagine qu'un homme de cette taille – n'importe quel homme — n'osera pas battre une femme aussi frêle que ma compagne de voyage. Il lui parle sur un ton menaçant, mais il ne la frappe pas. C'est déjà ça. Et puis tout s'arrête : tapage, menaces, dialogues. Et puis la jeune femme retourne à sa place. Il y a toujours « et puis », tant qu'on vit.

C'est une belle occasion pour parler à cette femme. Je ne rate pas cette occasion, cela va de soi. Je lui dis : « Bravo ! Vous êtes très courageuse.

- Mais non, mais non. C'est normal.

- Ce n'est pas normal du tout. Moi, je n'ai rien fait.
- Vous auriez fait la même chose. Vous n'en avez pas eu le temps.
- Même dix ans ne m'auraient pas poussé à l'action. Je suis trouillard.
- Ce n'est pas vrai. J'ai eu très peur.

En souriant, elle me montre ses doigts qui tremblent.

- Moi aussi. J'ai eu peur pour vous.
- Merci.
- Je crois dans le destin. Il arrange tout. C'est pour ça que je ne fais rien.
- Vous ne faite rien ?
- Aujourd'hui, c'est vous le destin. Le destin c'est incarné en vous.
- Demain, ce sera vous.

- Je ne crois pas. À cause de votre exploit, je me sens tout petit. Je suis incapable d'accueillir le destin. Je suis trop petit pour lui. Il ne viendra pas chez moi.

- Vous vous sous-estimez.
- Vous connaissez la doctrine de la prédestination ?
- Non.
- Si vous êtes un élu, vous irez au Paradis, même si vous tuez des gens. Saint Augustin le prétend. »

Je regarde, j'étudie son sourire. Tout à l'heure, elle a parlé au téléphone. Elle souriait ; je la voyais de profil. Son sourire ne m'a pas plu pour une raison inconnue. Je ne connais toujours pas cette raison. À présent, son sourire me plaît beaucoup. Je me dis que c'est un de ses atouts. Ces yeux ne sont pas grands, mais ils sont tantôt tristes, tantôt souriants. On pense que les yeux font partie d'un sourire, mais il y a des gens dont les yeux demeurent tristes, même quand ils sourient. Son visage demeurerait triste quand elle souriait. Mais ses yeux souriaient. Ils ne riaient pas ; ils se situaient juste à la frontière entre le sourire et le rire. C'était fascinant et touchant.

Je lui montre *Les Confessions* de saint Augustin que je porte dans une poche de mon imperméable. Quelques minutes auparavant, pendant les arrêts imprévus de notre train, je lisais *Les Confessions*. « J'ai entendu dire à un docte que le temps c'est proprement le mouvement du soleil, de la lune et des astres. Je ne suis pas de son avis. Pourquoi, à ce compte, le temps ne serait-il pas plutôt le mouvement de tous les corps ? Si les astres du ciel s'arrêtaient, et que la roue du potier continuât de tourner, est-ce qu'il n'y aurait plus de temps pour en mesurer les tours, pour nous permettre de dire qu'ils s'accomplissent à des intervalles égaux, ou tantôt plus lentement, tantôt plus rapidement, que les uns durent davantage, les autres moins ? » Je lis et je me pose des questions au sujet du potier et sa roue. Le soleil s'éteint, comme si quelqu'un avait poussé sur un bouton. La roue s'arrête. Comment tourner sans lumière, sans chaleur ? L'électricité et le chauffage marchent toujours. Pour combien de temps ? C'est ce temps-ci qui m'intéresse et que je tâche de mesurer. Et si le monde s'arrêtait brusquement ? Le monde s'arrête, le temps s'arrête. Saint Augustin pense que nous aurons besoin de mesurer les intervalles après la mort du soleil.

Le temps existe-t-il dans un monde mort ? Ce serait leur temps et je ne sais pas de qui je parle. Le temps des astres, le temps des extraterrestres qui habitent dans une autre galaxie. Cela ne me concerne pas ; ce temps n'existe pas pour moi. Et si tous les temps existaient pour moi ? une sorte d'inconscient ? Parfois j'ai l'impression que j'englobe tout l'univers. Et puis je me dis que c'est trop, qu'il vaut mieux être un écrivain qui

dort dans son lit et va à Paris pour essayer un restaurant trois étoiles. C'est plus facile, moins fatigant. L'univers ne me plaît pas ; le mot « univers » m'effraie. Il contient trop de mal et je suis mal à l'aise face à ce mot, à toutes ces galaxies. Tant de morts pour rien. Pourquoi existe-il ? Le néant est mieux et c'est pour cela que l'on dit qu'il vaut mieux ne pas naître. Il ne faut même pas réfléchir à ce sujet ; il suffit de supprimer le verbe « être ». Personne n'aurait la tentation de voir le jour, de souffrir la nuit. Vous n'avez pas le choix : vous ne pouvez pas naître. Le problème est réglé une fois pour toutes. Il n'y a pas de temps.

J'avais un peu de temps pour séduire cette jeune femme. Si j'avais su que j'avais très peu de temps, je serais allé directement au but. Je lui avais déjà parlé de saint Augustin ; je lui avais montré *Les Confessions* pour l'impressionner. Elle devait se dire que je lisais dans les trains, que j'étais intelligent. Je ne sais pas ce qu'elle se disait et, de toute façon, cela ne sert plus à rien. Le temps de la séduction n'existe plus.

Il existe sur cette page. Je lui demande ce qu'elle fait dans la vie. « Vous devez être à l'université ?

- Oui, je fais mes études à Paris. Je suis en troisième année.

- Vous étudiez quoi ?

- La géographie, l'aménagement des territoires. C'est plutôt de l'environnement dont je m'occupe depuis quelque temps.

- Aujourd'hui, les femmes étudient soit l'économie, soit la jurisprudence.

- Je préfère la géographie.

- Moi aussi. »

Je n'ai pas le temps pour discuter : je pourrais le faire plus tard, à la maison, en buvant du champagne. Je perds mon temps ; je l'ai perdu et par conséquent il n'est plus mien. À qui appartient-il à présent ? à quoi ? au présent, au passé ? Il n'est plus mien et ce n'est pas la peine de m'en occuper. Et pourtant je parle de lui ; je retourne le couteau dans la plaie. Il faut relire Spinoza pour qui le passé existe dans la mesure où il peut nous servir à quelque chose. S'il nous afflige, il faut l'éliminer. Pas en bloc, certes : il faut garder les épisodes vitaux qui nous aident à survivre. Ce souvenir – c'est déjà un souvenir, rien de plus – me rend triste, mélancolique. La plaie est là, le couteau aussi. Ils sont ensemble, ils s'embrassent, s'étreignent. Ils s'aiment sans doute. Je me demande si j'aime cette fille.

Elle doit avoir vingt-et-un ans. Elle ne les a plus, puisque je ne la vois pas. Elle n'est pas chez moi ; nous ne buvons pas de champagne. Elle n'a plus d'âge, plus de visage. Et pourtant elle est quelque part – à Paris où elle habite. Comment la trouver dans cette ville ? Je ne sais même pas dans quelle université elle fait ses études. Elle m'a dit son nom, mais je ne l'ai pas retenu ; ou plutôt, je ne l'ai pas entendu. J'aurais dû l'inscrire sur un bout de papier. Quel gâchis !

Je lui parle du restaurant où je suis allé avec des amis russes. Elle ne connaît pas ce restaurant. J'aurais dû l'y inviter tout de suite, sur le champ. Je lui dis dans quel hôtel il se trouve. Elle ne connaît pas l'hôtel non plus. « Personne ne vous y a invitée ?

- Non. Je vis à Paris. Pourquoi irais-je dans un hôtel ?

- Parce que le restaurant s'y trouve. »

Ces malentendus raccourcissent le temps, mais je n'y prête pas l'attention. Mon attaque prend son essor, mais je n'ai pas de temps pour cet essor. Il aurait fallu attaquer autrement, plus promptement. Je lui demande si elle aime le vin. « Comme tout le monde », répond-elle. Encore quelques seconds de perdues. Elle peut descendre à la prochaine station ; je n'y pense même pas. J'ai tout mon temps, mais mon temps n'est pas le sien ;

il n'est pas non plus celui du train qui continue à rouler au lieu de s'arrêter en pleine campagne. À présent, il marche à merveille et rien ne peut arrêter le mouvement mécanique de cet engin qui ne comprend pas mon problème. Il n'en a cure et moi, j'oublie le temps et son importance.

Le train s'arrête enfin, mais ce n'est pas l'arrêt que j'attendais avec impatience. C'est la Défense. Il y a tant de gens qui envahissent notre voiture que j'ai l'impression d'être sur la grand' place d'une capitale européenne. Les gens déferlent sur la place que je croyais occupée pour toujours. Cette place se trouve dans une grande ville ; les manifestants déferlent sur cette place et je me sens perdu dans cette foule. Je n'ai pas envie de rejoindre cette manifestation et je ne sais pas de quoi ces hommes et femmes se plaignent. Que veulent-ils ?

Cette image est confuse : je ne le conteste pas. Après coup, je peux expliquer son apparition, sa signification. Dans le train, je ne ressentais pas vraiment la situation. La voici. Nous sommes seuls sur la grand' place d'une ville inconnue. Nous échangeons des propos sans suite car c'est le meilleur prélude à la fugue de l'amour. Je parle souvent des préludes et des fugues parce que j'aime les deux. Je n'aime pas les fugues sans préludes – dans la vie, en tout cas. Je ne saute jamais sur tout ce qui bouge. Je prépare les étreintes et les baisers profonds. Sans cette préparation ou prolongation, rien ne me fait plaisir. C'est pour cela que j'ai raté mon coup en perdant mon temps, notre temps, notre avenir.

Nous sommes donc seuls sur cette place et j'oublie que l'on reste rarement isolé dans une grande ville. À un moment donné, je vois les gens déferler sur la place et je perds la jeune fille dans la foule. Je me perds moi-même, mais cela n'a plus d'importance. On me piétine, on marche sur mon corps. Tant mieux, je meurs au bon moment.

L'image se termine ; la réalité de tous les jours reprend son cours. Malheureusement, tous les jours ne se ressemblent pas : je ne rencontre pas d'aussi jolies filles tous les jours. Ni dans les trains ni ailleurs. C'est la réalité tout court qui reprend son cours. Il est huit heures du matin. Je suis seul, comme d'habitude. Le livre de saint Augustin est toujours là ; il est le seul vestige de cette aventure.

Je ne pensais pas au nombre des gens qui prennent le train à la Défense. Et pourtant ce n'est pas la première fois que je passe par là : j'ai pris ce train une centaine de fois. Je pensais trop à cette jeune fille au lieu de penser aux moyens de la conquérir. Je peux toujours penser à elle : personne ne me l'interdit. Je n'ai pas de femmes jalouses à mes côtés. J'ai connu une femme qui me demandait sans arrêt : « À quoi penses-tu ? à qui ? à elle ? » Elle ne connaissait pas l'identité de la femme dont elle parlait. Elle parlait d'une femme, c'est tout. Elle n'est plus là. Je peux penser à ma compagne de voyage tant que je veux.

Une femme s'assied à mes côtés ; un homme s'installe aux côtés de la femme à qui je ne peux même plus parler. Je peux la regarder et je la regarde ; je profite de cette dernière occasion pour voir la tristesse de son visage, la gaité de ses yeux. Est-elle triste ? Elle sourit. Tout son visage sourit, comme si elle était en proie à un songe. Songe-t-elle à son interlocuteur ? A qui a-t-elle téléphoné ? Pense-t-elle à moi, un petit peu ?

Encore une image ; c'est *mon* songe. Oui, elle pense à moi. Elle est en train de penser qu'il serait formidable si je lui laissais mon numéro de téléphone. J'ai quarante-trois ans de plus qu'elle, mais elle a besoin d'un père, d'un homme qui puisse lui raconter la vie par le menu. Et il ne faut pas oublier les restaurants. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas envie d'aller au restaurant parce qu'on pouvait très bien manger à la maison. Mais elle a mordu à mon histoire ; elle est curieuse de savoir ce qu'on mange dans les restaurants de luxe. Elle sourit parce qu'elle trouve ma timidité touchante. Ma timidité lui plaît ; mais elle sait que la station où elle descend approche.

Elle connaît son temps, moi pas. Elle connaît mon temps aussi. Elle sait qu'il me reste encore trois minutes pour lui donner mon numéro de téléphone. D'ailleurs, elle pourrait me donner le sien si je le lui demandais.

Je ne demande rien ; je continue à lire saint Augustin. Je ne comprends pas un mot de ce que je lis. Mes pensées sont ailleurs – à quelques mètres du livre que je tiens, que je feuillette. Mes pensées se cramponnent à ses bras, à son cou. Mes pensées l'embrassent – en pure perte. Que peuvent-elles faire sans moi, leur commandant en chef ? Elles ont besoin de ma langue, de mon corps tout entier pour exprimer leurs désirs. Cela ne marche pas tout seul. Le train est en marche ; le destin aussi. À présent, c'est le train qui incarne le destin. Une fois de plus, je suis impuissant. Je suis toujours impuissant face au destin. Il est partout ; moi, nulle part.

On s'approche de la station suivante ; je crains que ce ne soit la dernière – en ce qui concerne cette jeune femme. J'ai raison pour une fois : j'ai toujours raison quand je voudrais avoir tort. Elle ramasse ses affaires et se dirige vers la sortie. Mon regard la suit ; elle ne me regarde même pas. Je me dis qu'elle ne me dira même pas au revoir. Elle me regarde et me dit : « au revoir. » Je lui dis : « au revoir », moi aussi. Je regarde sa silhouette, ses jambes qui ne sont pas tout à fait parfaites, à en juger par leurs contours : son pantalon colle à sa peau, à ma peau, à ma mémoire. Elle s'éloigne sans regarder en arrière. Je continue à lire saint Augustin.

6

Les manifestations russes ne ressemblent pas à ce qui se passe dans les pays démocratiques. (Entre guillemets, sans guillemets.) Il y a un nombre limité des gens qui sont autorisés à y prendre part. Les noms de ces participants sont inscrits sur une liste qu'un policier consulte dès qu'un nouveau candidat à une manifestation fait son apparition dans les parages. Il y a une grille qui garde l'accès de la place où doit se dérouler la manifestation. Vous montrez votre passeport au policier ; il consulte la liste et vous laisse passer. Ou il vous barre le chemin, en disant : « Votre nom n'est pas sur la liste. »

Il y a toujours des provocateurs dans la foule et c'est pour cela que les manifestations existent en partie : ils permettent aux provocateurs de déployer leurs talents. Ils cassent des vitrines, insultent les policiers qui battent d'autres gens parce qu'ils n'arrivent pas à identifier les provocateurs. Les provocateurs, au contraire, identifient parfaitement les objets de leurs attaques, et les objets succombent à leurs ruses ou à leurs pierres.

Alors, faut-il organiser les manifestations ? En France les gens sortent dans la rue parce qu'ils savent que quelques heures plus tard leurs revendications seront honorées. En Russie, c'est l'inverse : personne n'écoute les manifestants à part les provocateurs. Ils les écoutent, ils les lisent. Les futurs manifestants disent : « Demain, à dix heures, nous serons sur la place du Triomphe. » Les provocateurs se préparent, ouvrent leurs sacs remplis de pierres et s'habillent pour l'occasion sans oublier quelques bouteilles de vodka. Parfois ils cassent ces bouteilles sur la tête des policiers trop zélés, mais la plupart du temps ils les boivent.

Les provocateurs sortent dans les rues avant tout le monde parce qu'ils sont encore plus impatients que les manifestants. Les manifestants savent qu'ils attendront longtemps, sinon toujours : leurs revendications sont des paroles en l'air ou des paroles de papier, ce qui revient au même en l'occurrence. Les provocateurs savent que leur but sera atteint, quoi qu'il se passe. Ils sont impatients de voir le résultat de leur travail, les fruits de leur préparation. Mais personne n'est encore là, sauf les policiers qui les regardent. Ils ne voient ni les pierres ni les bouteilles de vodka ; les ennemis se regardent sans entrer en action.

Les manifestants arrivent enfin et les provocateurs sourient. Ils tâtent leurs pierres et certains commencent à les lancer en l'air pour s'entraîner un peu. Ainsi il y a des paroles en l'air ; il y a aussi des pierres en l'air.

Parfois ils se rencontrent et les pierres donnent des coups aux paroles. Mais les paroles continuent à voler, malgré tout – malgré les pierres et l'indifférence des dirigeants. Les manifestants manifestent leur colère, et les pierres montrent leur désir de jouer. Elles veulent jouer avec les têtes, les poitrines et les vitrines. Le jeu est amusant et les pierres ne perdent jamais. Elles se sentent un peu abandonnées après le jeu que certains appellent « batailles », mais ils savent que tôt ou tard les provocateurs les ramasseront pour entamer un nouveau jeu – encore plus pittoresque et grandiose.

« Je n'aime pas ces manifestations, dit une femme russe. Ça ne sert strictement à rien.

- Si. Les gens se rendent compte que les changements sont nécessaires, dit une autre femme.

- Les autres gens ? Ceux qui ne participent pas à la manifestation ?

- Oui. Ils pensent que tout va bien, et puis ils voient les foules dans la rue. Ils se disent que quelque chose cloche. Ils commencent à réfléchir.

- Ils ne réfléchissent pas du tout. Ils ne se disent rien. Ils continuent à boire de la vodka.

- Tu parles des provocateurs ?

- Non. Je parle des gens qui restent à la maison. On casse les vitrines et on n'obtient rien. Il y a trop de haine pour rien. Et trop de bruit.

- Alors il faut rester à la maison et ne rien faire ?

- Il y a toujours quelque chose à faire à la maison. Je vais te montrer les photos de notre nouvelle villa. D'ailleurs, il faut que demain on fasse les boutiques pour acheter quelques meubles, quelques objets de décoration.

- Nous irons ensemble. J'ai besoin de tapis.

- Tu as vu les tapis qu'on a ramenés d'Iran ? C'est une splendeur. On rentre chez moi. Je voulais jeter les tapis qui sont là, dans le salon et ailleurs. Je les regarde et je me dis : 'Ils sont tellement beaux. Pourquoi les jeter ?' »

Il faut sauver le monde qui est au bord du suicide : la fin du monde s'approche à pas de géant. C'est pour demain, pour après demain. Il faut rassembler assez d'énergie pour contrecarrer les coups du destin. Il faut implorer l'aide de l'Absolu. Mais il ne suffit pas de se mettre à genoux et prier pendant des heures. Il faut rassembler l'énergie vitale, cosmique, et pour cela on immole quelques enfants, quelques femmes et même deux ou trois hommes. L'Absolu n'accepte pas ces sacrifices. « Il y a trop de péchés dans le monde », dit-il. On continue de rassembler l'énergie qui se fait toujours attendre. On verse du sang ; on boit du sang. Les banquets se suivent, mais l'énergie est toujours loin. Et la fin du monde s'approche à pas de géant. On se flagelle, on se mortifie ; on ne mange plus. On boit du sang, mais on ne mange plus. On ne mange même pas les enfants que l'on tue. Et il n'y a rien d'autre à manger : l'énergie se retire en emportant saucissons et poissons. Que faire ? Alors le gourou annonce : « La fin du monde est inévitable. Nous ne l'avons pas sauvé. Voulez-vous assister à la fin du monde ? Le soleil s'éteindra, la roue du potier ne tournera plus. Vous aurez faim.

- Nous avons déjà faim, disent les membres de la secte. Si on mangeait quelques enfants ?

- On peut manger deux ou trois femmes, mais vous aurez toujours faim. N'oubliez pas que c'est la fin du monde.

- Mais nous ne voulons pas mourir avec le monde.

- Pourriez-vous vivre sans le monde ?

- Oui. Nous trouverons bien un petit coin, un petit foyer.

- Où ?
- Sur la lune, par exemple.
- La lune s'éteindra aussi.
- Nous n'avons pas besoin de la lumière. Nous vivrons dans les ténèbres.
- Vous n'êtes pas les chats. Vous ne verrez rien.
- Nous n'avons pas besoin de voir quoi que ce soit. Nous resterons couchés.
- Vous ne voulez donc pas me suivre ?
- Nous t'aimons beaucoup, mais nous aimons la vie encore plus.
- Voulez-vous les souffrances à la place d'une mort indolore ?
- Oui, oui.
- Pas de poison ?
- Non, non.
- D'accord, je partirai tout seul. »

Et puis le gourou fait tuer tout le monde. C'est la fin de leur petit monde, de leur petit coin.

Méphistophélès aurait pu nous aider, mais c'est trop tard à présent.

Il y a des richesses enfouies dans le sol.

Il suffit de prendre une pelle et de se mettre au travail.

C'est ainsi qu'on remédie à la pénurie du trésor

Et qu'on sauve l'euro et sa réputation.

Il y a des richesses enfouies dans les nuages.

Il suffit d'envoyer des avions pour les percer.

Les pièces d'or pleuvront sur la terre,

Il suffira de se pencher pour les ramasser.

Il y a de l'argent dans les montagnes et sous l'eau.

Chaque mer contient des trésors sans nombre.

Il suffit d'envoyer des sous-marins, des bateaux,

Et l'eau partagera ses richesses avec les hommes.

Il y a des richesses dans les arbres, dans les branches,

Il suffit d'appeler un botaniste compétent.

Il s'immiscera dans la vie de la nature

Pour en extraire des millions de dollars.

7

Tout cela m'est bien égal : argent, réunions, pouvoir, limousines, applaudissements, hurlements. Il faut avoir un peu d'argent pour subvenir à ses besoins et il est beaucoup plus difficile de se maîtriser soi-même que diriger un pays ou le monde entier. Le monde entier entend une phrase, applaudit et crie au miracle. « *Yes, we can* ». Le monde se met debout et saute de joie. Deux ans plus tard, le monde s'assied et commence à détester celui qu'il saluait avec enthousiasme. On ne le salue plus ; on se moque de lui.

Tout cela m'est bien égal. « Pourvu qu'il n'y ait pas de guerre », comme disaient les Soviétiques. Ils supportaient tout en sachant que la guerre était encore pire. Une méthode thérapeutique : on se dit qu'il y a des époques où l'on souffre davantage, ce qui met du baume au cœur. C'est un paradis artificiel, mais les artifices font partie de la vie. On en profite pour ne pas se sentir malheureux.

Une guerre me dérangerait dans mon travail ; dans ma vie aussi. Plus de restaurant trois étoiles ; même les restaurants deux étoiles sont exclus. Il ne reste que des bistrots – même pas les bistrots de luxe. Plus de luxe, plus de calme et de volupté. Et puis des bombes, des armes qui avancent et reculent. On suit leur itinéraire et on se demande quand on sera tué. Le temps de la guerre s'écoule autrement : on compte les jours, on compte les morts. Les morts ponctuent le temps qui commence à mourir peu à peu. On attend la mort, pas la vie. Et le temps ne compte pas après la mort, qu'on soit au Paradis ou en Enfer.

« Un parfum de troisième guerre mondiale ». Je suis en train de lire un article publié dans *Courrier international*. Le président russe parle à une foule ou aux téléspectateurs, ce qui revient au même. Il ne faut pas généraliser, mais parfois j'ai l'impression que tout revient au même. Tout est une foule ou un instant, un centimètre, un homme, une femme. (Une femme qu'on aime.) « Renforcer la protection des sites abritant nos forces nucléaires stratégiques. » Les Etats-Unis risquent de porter l'offensive les premiers en lançant une attaque nucléaire préventive contre les centres où sont rassemblés les points forts de la force de frappe russe (située en Russie). La force russe sera affaiblie, voire anéantie. C'est pour cela que l'on renforce tout ce qui peut être renforcé. Et tout peut être renforcé, à condition qu'on le désire vraiment, de tout son être. Le pays se met debout, se met au travail, renforce ses champs, ses forêts, ses rivières. L'ennemi ne passera pas.

« Equiper nos missiles balistiques stratégiques d'outils sophistiqués pour tromper les systèmes antimissiles, et de moyens offensifs d'une efficacité accrue. » Les outils sophistiqués trompent l'ennemi et ses nombreux systèmes. Mais tout le monde peut se tromper. Cette fois, les missiles et les hommes ne trompent personne. Les systèmes antimissiles rient aux éclats et se mettent au travail. Quelques villes sont détruites. Les nouvelles ne trompent pas : ces villes sont vraiment détruites. On compte sur d'autres villes, d'autres missiles, d'autres tromperies. On se trompe soi-même, on trompe l'ennemi, on trompe le ciel et la terre. L'Enfer rigole : tout est ridiculisé, sauf l'Enfer qui n'a pas besoin de missiles pour détruire tous les mondes possibles et imaginables. Dès qu'on imagine un monde, l'Enfer le détruit. On imagine un autre monde – en pure perte. On imagine l'autre monde, l'au-delà. L'Enfer s'arrête brusquement ; il ne bombarde plus rien. Il n'est pas enclin à l'autodestruction.

« Déployer à l'ouest et au sud du pays des systèmes de frappe modernes, capables d'anéantir les installations du bouclier antimissile européen. » On déploie des systèmes de frappe et on se demande s'ils sont modernes ou non. Le temps vole ; ils ne sont plus modernes. On les remplace par d'autres systèmes qui sont encore plus performants, d'après les spécialistes. Mais les spécialistes se trompent, comme d'habitude. Le temps continue à voler, à flotter, à marcher. Rien ne marche. Ce n'est pas la peine de remplacer quoi que ce soit. On pourrait remplacer le temps par l'éternité, mais personne n'y songe. Donc, le temps garde ses positions ; il est fidèle au poste. On n'arrive pas à le déloger ; on ne l'essaie même pas. On remplace tout le reste : les gens, les missiles, les pays, les Berlusconi. Le temps est irremplaçable.

« Détruire les moyens de détection et de guidage du bouclier antimissile. » « Détruire » est un mot dangereux. On ne badine pas avec ce mot : il est même plus fatal que n'importe quelle femme. Surtout dans le contexte, ce mot a l'air triste. Qu'y a-t-il de plus triste que la destruction des moyens de détection et de guidage

du bouclier antimissile ? L'amour malheureux est beaucoup moins triste. « Ne sois pas triste, dit un homme à son fils rejeté par une jeune femme. Il y aura une autre femme dans quelques minutes. Les femmes sont comme les autobus. » Ou comme les trains. Il suffit de consulter les horaires du chemin de fer, des bateaux et des avions. Il faut consulter l'horaire des femmes.

« La fermeté de toutes ces dispositions montre que le commandant en chef des armées n'a plus de doutes sur le fait que la guerre est quasiment inévitable et que nous devons y être préparés », conclut le journaliste. La conclusion n'est pas inévitable, à mon avis, mais on peut conclure tout ce qu'on veut, à condition de l'exprimer d'une façon intelligible. Cette conclusion est intelligible, étant donné que je l'ai comprise tout de suite, sans me casser la tête. Elle est donc logique et, en un sens, inévitable. On ne peut rien éviter, de toute façon. Comment éviter la mort ? Aller dans une autre ville ?

Une fois de plus, *Faust* me vient à l'esprit. Un étendard de la révolte apparaît à l'horizon. L'Empereur n'est pas content. On le comprend : personne ne serait content à sa place. Mais personne n'est à sa place, de sorte qu'il n'est pas content tout seul. Ce n'est pas tout à fait vrai : son armée et ses généraux ne sont pas contents non plus. Méphistophélès arrive à la hâte, comme d'habitude. L'armée de l'Anti-césar menace directement celle de l'Empereur. Si elle ne menaçait pas l'armée de l'Empereur, elle serait inutile. Elle est utile, ne serait-ce que pour le récit, pour le chef-d'œuvre de Goethe. Et pour mon livre que je n'oublie pas, malgré les conseils de mes amis qui craignent pour ma santé. Je ne suis pas dans mon lit en ce moment ; ni dans ma baignoire.

Les Impériaux sont concentrés sur un emplacement favorable, protégé à droite par des collines aisées à défendre, à gauche par des escarpements rocheux qui dominent une gorge étroite. Les rebelles donnent l'assaut à cette position. Les nouvelles que rapportent les émissaires sont inquiétantes : la révolution gagne du terrain ; la foule moutonnaire suit aveuglément un prétendant audacieux qui lève l'étendard de la révolte. L'étendard est levé ; la révolte est en marche. La révolte marche en direction de l'Empereur qui recule car il n'a pas de choix. Il a un choix, pour être exact : soit mourir, soit reculer. Il recule ; il ne veut pas mourir. Il y a très peu de mortels qui veulent mourir ; l'Empereur n'appartient pas à cette catégorie. Donc, il recule pendant quelques heures. Puis, il se ravise. Il crie : « La venue de l'Anti-césar est un bien pour moi ; maintenant je sens que je suis César. » Il est César et il le sait ; les autres ne le savent pas encore. Comment leur faire savoir qu'il est César ? Il endosse l'armure du soldat, provoque son rival et veut vider la querelle qui les divise par un combat singulier. Ce défi chevaleresque n'a aucun effet et ne lui vaut que de nouveaux outrages. Il dit :

Je te provoque, ennemi. Je suis Berlusconi.

Je suis l'homme le plus important d'Italie.

J'aime les filles et je n'en paie pas les frais.

Aimes-tu les filles ? Tu n'es qu'un pédé.

La bataille s'engage et, après quelques succès initiaux, la fortune tourne et la situation devient alarmante : l'ennemi escalade l'escarpement rocheux. Il est sur le point de s'emparer du défilé. Le général en chef se révèle dans toute sa nullité ; il rejette toute la responsabilité du désastre sur l'assistance de Méphistophélès. Celui-ci répond :

Je ne suis ni Berlusconi ni le diable.

*Je suis un bon général. Je suis capable
De gagner cette guerre, cette bataille.
Notre chère victoire est sur les rails.*

Cette victoire ne vaut rien. Tout tourne en rond ; Faust aussi. Il entreprend des travaux qui sont aussi ridicules que les agissements de Berlusconi. Depuis la Belle Hélène, il n'a reçu personne dans sa villa ; les diamants scintillent pour des prunes. Il est temps d'arrêter le temps. Il l'arrête – en pure perte. Le temps ne prête attention ni à Berlusconi ni à Faust. Le temps continue son bonhomme de chemin. Il ne fait pas de détours ; il va tout droit. Mais on ne peut pas dire qu'il aille droit au but : il n'y a pas de but. Il n'y a que des bouts de ceci ou de cela. Tantôt ceci et cela ; tantôt cela et ceci. C'est ainsi que flotte le temps.

Méphistophélès fait appel aux esprits de la montagne ; par des artifices magiques, ils jettent la confusion dans l'armée ennemie qui prend la fuite devant des périls imaginaires au moment où elle tenait la victoire.

*Nous sommes les esprits de la montagne.
Nous ne savons pas de quelle montagne.
Peu importe. Nous ne sommes pas des corps ;
Nous sommes des esprits – invulnérables.
Voilà, nous sommes là. Trompettes !
Nous sommes mille coudées au-dessus
De n'importe quel corps humain, animal.
Nous vaincrons tous ce qui est matériel.
Vous êtes tous matériels, nous le savons.
Nous vous vaincrons, quoi qu'il se passe.
De guerre lasse, vous déposerez les armes.*

Les corps matériels déposent les armes ; ensuite, ils les reprennent. Ils se battent quelques heures ; ensuite ils déposent les armes une fois de plus. Une fois de plus et une fois de plus font deux fois de plus. Mais les corps ne sont pas forts en mathématiques. Ils reprennent donc des armes une fois encore. Ils disent :

*Nous reprenons des armes une fois de plus
Parce que nous voulons nous battre jusqu'au bout.
Où est le bout ? Personne ne le sait. Peu importe.
Nous nous battons à mort – c'est ce qui compte.
Nous mourons et ressuscitons une fois de plus :
Le compte est bon. Nous savons compter.
Allons-y, allons-y. Participer à la vie
C'est ce qui compte en fin de compte,
A la fin tout court.*

Ils se battent ; ils se meurent, comme d'habitude. Ils prennent la mauvaise habitude de mourir et de revenir à la vie sans cesse. Cela ne cesse jamais. Ils surgissent des ténèbres et se précipitent vers la vie qui ne les repoussent pas : la vie est très généreuse. Ils surgissent du néant qui devient la vie. Ils transforment tout en vie ; et tout vit en leur présence. Et ils sont présents partout. À quoi cela sert-il ? A la mort, au processus de la mort. La mort les ramasse et les conduit dans son Royaume – dans son Royaume des ténèbres, dans son Royaume de lumière. La mort peut être lumineuse. Elle est lumineuse si vous êtes élu. Si vous ne l'êtes pas, elle est lumineuse quand-même : le feu brûle en permanence en Enfer.

Il n'y aura pas de guerre ; elle aura lieu. Personne ne survivra, ce que je ne crois pas : l'humanité n'est pas suicidaire. Elle se cramponne à la vie sans savoir ce que c'est exactement. On se cramponne à quelque chose. On se dit : « C'est la vie. » Il faut vivre parce que Dieu veut que nous vivions. Il ne veut pas que nous mourions, mais nous mourons quand-même. Nous ne sommes pas censés nous suicider pour autant : Dieu nous a donné la vie et c'est à Lui de la reprendre. Il la reprend trop vite ou Il nous laisse vivre trop longtemps. Nous vivons et nous maudissons notre existence sans maudire Dieu pour autant : nous avons peur de nous retrouver en Enfer. Nous ne maudissons pas Dieu ; nous souffrons en silence. Pas d'euthanasie.

6

Je regarde de nouveau la photo ; la photo me regarde, elle aussi. Nos regards se croisent : mon chat me regarde sans me regarder. Son regard glisse vers moi, transperce mon corps et continue son voyage à travers les étoiles. Mon chat cherche quelque chose parmi les étoiles – sa nourriture, sans doute, une boîte de Sheba. Une boîte de Sheba est aussi une étoile ; en tout cas, mon chat doit le penser. Il regarde les étoiles et pense que ce sont les boîtes de Sheba. Ces boîtes tournent autour de quelque chose, comme tout le reste. Il se demande quand il pourra enfin les manger toutes. Pour lui, Dieu est le Roi de Sheba.

Et pour moi ? Un homme barbu, pourquoi pas ? La sainte Trinité, trois hommes barbus. Dieu n'est pas un homme ; Il n'est pas la nature non plus. Quand je me promène dans les rues, je ne piétine pas Dieu. Je n'inhalais pas Dieu à chaque fois que j'admets une quantité d'air dans mes poumons. Mes poumons ne contiennent aucune parcelle de Dieu quand ils se remplissent d'air. On connaît la formule chimique de l'air et de l'eau ; il n'y pas de Dieu dans ces formules. On parle du silence de Dieu qui parlait aux prophètes autrefois. Les prophètes le certifient ; nous y croyons. Voici les paroles de Dieu, disent-ils. Nous écoutons ces paroles ; nous les écrivons. Tout le monde est content : plus d'angoisse, plus de maladies psychiques. Les psychiatres sont au chômage, perdent de l'argent, meurent de faim.

Où est Dieu ? Comme Il garde le silence, on ne peut Le localiser en écoutant le son de Sa voix. Il ne marche pas dans la neige, quoiqu'Il soit invisible. L'homme invisible marchait dans la neige et ses pas nous regardaient, nous suppliaient de ne pas le tuer – les traces de ses pas. Mon chat me regarde ; il regarde Dieu aussi. Il Le voit sans doute parce qu'il ne Le cherche pas. Ce regard ne Le cherche pas ; il Le trouve. Mais mon chat n'a pas besoin de Dieu : c'est moi qui suis son dieu. Je lui donne du Sheba et je change sa litière. C'est tout ce qu'il demande et je le lui donne. Je demande beaucoup plus. Il me faut de l'argent, des meubles anciens, des bons restaurants. Il ne me suffit pas de manger des croquettes ou leur équivalent ; tous les jours. On demande à Wittgenstein ce qu'il veut manger. (Il est en visite chez des amis.) « Peu importe, répond-il, pourvu que ce soit toujours la même chose. » Je ne suis pas Wittgenstein, inutile de le dire.

Dieu n'est pas chez moi ; d'ailleurs, je ne L'ai pas invité. Il peut venir à l'improviste, mais Il ne vient pas. Un jour, Maïakovski a invité chez lui le soleil en pensant que le soleil ne viendrait pas. Le soleil est venu. « Ses yeux sont déjà dans le jardin. Il marche déjà dans le jardin. » Les yeux de Dieu sont peut-être toujours dans ma chambre, mais je ne brûle pas parce que Dieu n'est pas le soleil. Ce n'est pas un dieu païen dont je parle en ce moment. C'est notre Dieu, notre Seigneur que j'invoque pour dévoiler son mystère. Je ne peux rien dévoiler sans Son concours, et son concours se fait attendre. Je ne l'attends pas ; je regarde devant moi, comme pour imiter mon chat, son regard, sa photo. Je ne regarde pas vers le haut pour ne pas être trop direct : il ne faut pas tout prendre à la lettre. On dit que Dieu habite dans le ciel et on lève la tête pour Le voir. Mais il se peut qu'Il habite à l'horizon. Alors il faut regarder devant soi ou jeter un regard en arrière. On peut regarder à la ronde sans lever les yeux. Je regarde à la ronde et je vois ce que je vois – rien du tout.

Comment regarder sans regarder ? On dit qu'il faut prier. On force la note, on s'élance vers Dieu. Mais Dieu est partout – option panthéiste – ; ce n'est pas la peine de prendre son élan, d'obliger son âme de quitter son corps pour voyager dans l'espace extérieur. On dit qu'il faut plutôt explorer l'espace intérieur : Dieu est là, à l'intérieur de notre corps. Pas nécessairement dans notre cœur. Il peut être dans nos poumons, dans nos intestins. Je jette un regard à l'intérieur de mon corps et je vois des poumons, des intestins et même le dîner d'hier. Cela ne sert à rien. À quoi bon voir le dîner d'hier ? Autant se concentrer sur le déjeuner d'aujourd'hui.

Je me concentre sur le déjeuner d'aujourd'hui. Il y a pas mal de restes dans le frigo ; par conséquent, je n'irai pas faire des courses, d'autant qu'il pleut aujourd'hui. Je n'ai pas envie de boire du vin : j'en ai trop bu ces derniers temps. Dieu ne doit pas être content de moi. Après tout, Il veille sur ma santé et moi, je fais n'importe quoi au lieu de manger ce qu'il faut, au lieu de devenir végétarien. Dieu veut que je sois végétarien, que je garde ma ligne. Pourquoi a-t-Il créé des animaux ? Pour qu'ils gambadent dans les bois et attaquent les humains à la première occasion ? Et les poissons ? Pourquoi se propagent-ils dans les mers, dans les rivières et même dans les lacs ? J'ai du saumon au frigo et je le mangerai parce que Dieu n'a pas travaillé pour rien. D'ailleurs, Il ne perd jamais son temps. Et pourtant Il a assez de temps à sa disposition pour se permettre de le perdre et de ne pas chercher ce qu'Il a perdu.

Je ne crois pas que Dieu puisse perdre quelque chose. Il a l'univers entier à Ses pieds et il n'y a rien en dehors de cet univers. Comment peut-Il perdre quelque chose ? Il voit tout, toujours ; si quelque chose tombe, Il voit où se trouve cette chose et la ramasse, la remet à sa place. Mais tout est toujours à sa place dans l'univers. Et rien ne tombe car tout est rempli à ras bord. Comment peut-on tomber quand tout est rempli ? Les Russes disent : « La pomme ne peut tomber nulle part. » Cela veut dire qu'il y a trop de monde dans un endroit ; on ne peut plus s'y installer. Il n'y a pas de place, tout simplement. Pendant les funérailles de Staline, les pommes ne tombaient pas : il n'y avait pas de places pour elles. Les gens tombaient comme des pommes ou comme des mouches. Plus de trois milles personnes sont mortes ce jour-là, écrasées par d'autres personnes.

On dit qu'il faut prier pour soulager son âme, pour guérir de toutes les maladies et pour trouver Dieu car Dieu peut vous être utile à tout moment, même si vous n'êtes ni malade ni pauvre. Et si vous couvez un cancer ? Dieu peut vous aider ; Il peut guérir ce cancer et prévenir un autre cancer ou un infarctus. Il faut être en bonne relation avec Dieu, même si vous savez que l'immortalité n'est pas à votre portée. Il y a des maladies, il y a des Chinois qui peuvent jeter plusieurs bombes car ils n'ont rien à perdre, d'après Bergman, d'après son film *Les Communiantes*. Ils n'ont rien à perdre ; vous, vous avez tout à perdre. Vous pouvez perdre votre boulot, vos voitures, toutes vos villas, toutes les filles qui vous adorent, tous vos comptes en banques et même votre

téléviseur. De quoi vivre agréablement encore une cinquantaine d'années. C'est pour cela que les Chinois vous font peur. Mais, d'après Bergman, Dieu garde le silence. Nous sommes coupés de Dieu, d'après Bergman.

Je me suis coupé un doigt récemment – il y a trois jours sans doute. Je ne sais pas quand c'est arrivé. C'est un mystère pour moi, un de plus. Dieu est un mystère ; cette coupure en est un également. Quand mon chat me griffe – cela arrive quand il est très excité –, je sais exactement quand c'est arrivé et comment. Il a une sorte d'arbre ou de phallus où il se fait les griffes. Il le prend à bras le corps, il le tire vers soi ; il le renverse parfois. Il vaut mieux ne pas lui chatouiller le ventre pendant ces jeux phalliques. Je le fais parfois et je me fais griffer. Je sais quand cela arrive et je connais la cause des griffures. Cette coupure dont je me plains est mystérieuse à plus d'un titre. Je ne sais ni quand c'est arrivé ni pourquoi je souffre actuellement.

Peu importe : je trempe le doigt dans un désinfectant et je l'enduis de la pommade pour faire disparaître la coupure, les craquelures. Il y a une coupure entre Dieu et nous – toujours d'après Bergman. Comment faire disparaître cette coupure ? D'abord, il faut élucider le mystère de cette coupure, sa cause. Comment a-t-elle pu se produire ? D'accord, nous adorons les idoles : une idole par ci, une idole par là. Nous apportons des sacrifices, nous embrassons les idoles et elles font oui de la tête. Et Dieu fait non de la tête, mais nous ne voyons pas Dieu. Nous voyons les idoles qui font oui de la tête. Nous sommes contents ; nous jubilons. Notre joie est de courte durée, mais nous ne le savons pas.

Dieu prend un couteau et coupe le lien entre Lui et nous. Il ne le coupe pas entièrement : Il nous donne une petite chance. La chance est trop petite ; rien d'étonnant que nous ne la saisissons pas. Comment voulez-vous saisir une telle chance ? On la voit à peine et même si on la voit, on ne l'entend pas. Et il faut entendre une chance pour pouvoir la saisir. Et si l'on peut la toucher, on la saisit vraiment. Donc, nous ratons le coche. Que faire ? On ne fait pas mouche à tous les coups. Cette fois, on aurait dû faire mouche pourtant : le moment était très important. Mais nous avons raté le coche – une fois de plus, une fois de trop. Dieu s'est fâché et n'a pas tardé à saisir son couteau.

La coupure s'allongeait, s'approfondissait ; nous continuions à adorer les idoles. Je ne sais pas si les idoles nous adoraient – si l'amour était réciproque, en d'autres termes. Il n'y a peut-être pas d'autres termes ; il y a d'autres idoles. Les villas de Berlusconi sont aussi des idoles, sans parler des femmes qui l'entourent et lui chatouillent le ventre, même quand il joue avec son phallus. La coupure ne s'allonge peut-être plus : elle est trop longue déjà. Elle est sans doute infinie, comme une ligne droite que l'on n'arrête pas dans son expansion. Alors, que faire ? Les Russes aiment cette question : Tchernychevski, Tolstoï et Lénine l'ont posée avec insistance.

Il faut tremper cette coupure dans un désinfectant. Nos péchés en seront lavés et nettoyés en profondeur. Ensuite, on mettra de la pommade ou de la crème, ce qui revient au même. Cette pommade est notre prière ou plutôt notre supplique. « Dieu, pardonne-nous nos multiples péchés. Nous péchons tout le temps. S'il Te plaît, ne traîne pas en route. Sois à l'heure pour effacer nos péchés et guérir la coupure. Elle fait mal, cette coupure. S'il Te plaît, enlève la douleur et aussi la cicatrice. As-Tu un désinfectant plus puissant ? Le nôtre ne marche pas bien, à en juger d'après Ton silence. Et la pommade ? As-Tu une crème encore plus douce, plus adoucissante, plus parfumée ? S'il te plaît, envoie-nous Ta crème par avion. Nous attendons Ta crème – Ta grâce. Mets-nous du baume au cœur. Notre cœur est plein de cicatrices. Il faut qu'il guérisse au plus vite, sinon nous risquons de mourir. Tu ne veux pas que nous mourions, n'est-ce pas ? Personne ne T'adorera si nous mourons. Nous T'adorons, Tu es notre idole. »

Dieu ne répond toujours pas. Il n'entame pas de conversation Lui-même. On Le comprend : il y a des gens qui préfèrent le silence aux bavardages. Mais même ces gens-là répondent quand on leur pose une question ou si on leur adresse une supplique. Ils disent : « Non » ou « Je ne sais pas. » Ils hochent la tête, ils font oui de la tête. Dieu ne fait rien du tout. Au moins les idoles bougent-elles la tête. Dieu a l'air de vouloir nous dire : « Je ne bouge pas la tête parce que je ne suis pas une idole. D'ailleurs, je n'ai pas de tête. » Bon, c'est facile à comprendre. Ou plutôt ce serait plus facile à comprendre si Dieu consentait à dire ces deux phrases. Mais Il ne dit rien du tout et nous demeurons dans le royaume de la douleur.

On a besoin de Dieu pour enrichir son espace, pour l'élargir et l'aménager. On se dit : « Je suis à l'étroit ici », et on pense à Dieu qui est synonyme d'espace. Et l'espace s'ouvre, la maison où l'on habite s'agrandit considérablement. Maintenant, il faut meubler toutes ces pièces supplémentaires et on se met à les meubler. Beaucoup plus de pensées, de sensations. Le monde n'est plus petit ; il est grand et riche. Les étoiles sont dans une pièce lointaine, mais dans la même maison remplie de couloirs. Grâce à ces couloirs, on peut atteindre les étoiles. On n'a besoin ni de fusées ni de trous blancs – de couloirs interstellaires. À quoi bon étudier la physique ? Tout est là parce que Dieu est là. On ne peut pas dire qu'Il soit à portée de la main. On tend la main, mais on ne Le touche pas. À quoi bon Le toucher ? À quoi bon serrer la main de Dieu ? Pour Lui dire bonjour ? On peut Lui dire bonjour au moyen de la prière. De toute manière, on n'a pas besoin de dire « bonjour » à Dieu parce qu'on ne se sépare jamais. On ne dit pas bonjour à un ami assis à la même table. On ne lui dit pas « bonjour » toutes les cinq minutes. On lui dit « bonjour » quand il entre dans la pièce ; ensuite, on dîne tranquillement en échangeant des propos inoffensifs.

Alors, Dieu est là, dans une pièce, dans toute la maison. On se concentre sur Lui, on médite. L'espace commence à se rétrécir. La maison est grande, certes ; elle coïncide avec l'univers. Mais on se concentre trop sur Dieu ; on finit par croire qu'Il loge dans une pièce, pas dans toute la maison. L'espace continue à se rétrécir. On ne dit pas « non » parce que les espaces infinis effraient les humains – Pascal, entre autres. Il vaut mieux vivre dans un appartement où l'on se sentira très bien à condition que Dieu soit là. C'est Lui qui permet de supporter les dimensions modestes d'un logis. Et s'Il ne le permet pas ? Il ne donne pas Sa permission et on ne supporte rien : ni la petitesse ni l'espace ni ses semblables. D'accord, on les aime. On les aime fraternellement, ouvertement, en catimini. L'amour peut tout et tout le monde est heureux, comme d'habitude. Pas tout à fait. Tout le monde n'est pas malheureux non plus, mais quelque chose cloche et tout le monde le sait.

L'amour n'est pas loin de la haine qui loge dans une des pièces voisines. Elle est parfois assise sur le même divan. Vous vous écartez de la haine, mais elle poursuit votre amour et vous finissez par tomber du divan, à force de reculer devant la haine. Vous êtes par terre ; la haine vous regarde depuis le divan. Elle voit votre amour et se moque de lui. Votre amour se met à se ratatiner. Il n'y a rien à faire : bientôt il ne restera plus d'amour ni dans votre corps ni dans votre âme. D'ailleurs, votre âme se ratatine aussi. Elle rapetisse ; elle est pleine de trous. Vous commencez à la rapiécer ; vous n'y réussissez pas. Votre âme est bigarrée de rapiécages. Dorénavant, il faut composer avec cette âme ou se suicider. Mais, comme l'âme est immortelle, elle continuera à vivre avec toutes ses coutures, toutes vos ordures – tous les péchés que vous lui avez infligés.

Je préfère l'amitié : elle est moins dangereuse, plus productive. La haine est loin d'elle. Elle n'habite même pas dans la même maison. Elle habite dans la maison d'à côté, mais vous n'êtes pas obligé de lui rendre visite. Vous n'êtes pas son ami ; elle n'est pas votre cousine. Vous vous saluez dans la rue ; vous lui dites « bonjour ». Mais vous ne lui dites pas : « Venez ce soir. On boira une bonne bouteille. » Vous n'allez toute de

même pas partager une bonne bouteille avec la haine ! Vous la boirez tout seul, votre bonne bouteille. Ou bien, vous la partagerez avec votre ami. N'oubliez pas que vous avez un ami, beaucoup d'amis car l'amitié est le sentiment le plus noble que l'on puisse avoir sur terre et dans le ciel. Vous avez aussi beaucoup de bouteilles dans votre cave. Vous n'avez donc pas d'inquiétude à vous faire : vous avez assez de bouteilles pour tous vos amis. Et si vous vous liez d'amitié avec une personne de plus, vous achèterez une caisse de Haut-Brion.

Je crois que mon chat est mon ami. Certes, je l'aime par-dessus tout. Si j'avais un fils je ne l'aimerais pas davantage. Je ne crois pas que mon chat m'aime. Sans doute me considère-t-il comme son ami et c'est une bonne attitude. Quand il avance vers moi, la tête levée dans l'attente d'un baiser, c'est une manifestation de l'amitié qu'il me porte. Je ne crois pas que l'amour soit connu dans le royaume des chats et des animaux en général. Même les chiens ne nous aiment pas vraiment. Tant mieux : ils ne nous haïrons pas non plus.

Il est plus facile d'aimer que d'éprouver de l'amitié pour quelqu'un. On aime souvent parce que l'on désire un corps ; cet amour n'a rien à voir avec l'amour chrétien, avec l'amour de son prochain. Mais c'est aussi un amour – « éros » et pas « agapè ». L'amour est multiple tandis que l'amitié est unique en quelque sorte. Il y a une seule variété d'amitié et c'est pour cela qu'il est plus facile d'unifier le monde au moyen de l'amitié que grâce aux élans ou plutôt aux soubresauts de l'amour. L'amour est aussi capricieux que le ciel de Paris. L'amitié s'apparente au ciel qui se trouve au-delà du ciel visible. C'est ce qu'on appelle la Cité de Dieu, je crois.

Il est vrai qu'un ami peut trahir. Mais cela se passe dans une autre atmosphère. Les trahisons de l'amour sont souvent hystériques. Les trahisons entre amis sont plutôt tragiques : « Toi aussi, Brutus », etc. Un ami qui trahit ne mérite pas notre amitié ; il n'est pas digne de la notion même de l'amitié. (« Toi aussi, Brutus » est un cas particulier.) Même l'amour de Tristan et Iseult est un peu louche et malpropre. Les amitiés de Cicéron et de Montaigne sont au-dessus de tout soupçon. Il en va de même pour mon chat qui ne dort plus.

Il s'est réveillé il y a deux heures environ. J'étais en train de changer sa litière. Un peu plus tard, je lui ai donné à manger. À présent, il est assis sur la table de la salle à manger ; sa photo trône toujours sur la commode. Tout le monde est à sa place ; c'est ce que j'appelle l'harmonie. Les gestes quotidiens, une sorte de rite permanent.

Les déistes pensent que Dieu ne s'occupe pas du genre humain. Il a créé le monde ; ensuite, Il s'est retiré de Sa création en nous abandonnant, comme si nous étions Ses fils. « Dieu a l'habitude d'abandonner Ses créatures », dit un ami russe. Dieu ne s'occupe donc pas de l'humanité. Il ne s'occupe pas des chats non plus : c'est moi qui change la litière de mon chat. C'est moi qui lui donne à manger. Dieu nourrit les oiseaux, mais Il a oublié les chats qui rôdent à la recherche d'un maître. Ils miaulent sous les fenêtres dans l'attente de quelques restes. Ils ne s'attendent ni à du Sheba ni même à du Gold : c'est hors de leur portée. Mais il ne faut pas leur changer de litière : l'univers entier leur sert de toilettes.

Je ne sais pas si je peux parler d'un désespoir ordinaire. Il y en a plusieurs, d'après Kierkegaard (et Bergman). Je ne désespère pas, d'autant que je sors d'un désespoir ou de quelque chose qui ressemble à ce que Kierkegaard décrit dans son livre. Je ne vais pas le relire une fois de plus ; j'ai senti tout cela dans mon for intérieur et même à fleur de peau. J'ai senti cela partout – dans la grande maison qui s'appelle l'univers ou Dieu ou « moi ». Ou « toi ». Je ne sais pas qui tu es, mais cette maison ou palais peut s'appeler « toi », si tu y tiens. Tu n'y tiens pas ; tant mieux. Elle s'appellera « moi » ou « mon chat » ou les deux.

Il ne dort pas encore ; sa photo non plus. Moi, je bois un peu de whisky pour m'endormir plus facilement. Mon chat n'en a pas besoin, cela vas sans dire. Je ne sais pas à propos de quoi j'écirai demain. Le soir,

Soljenitsyne pensait au jour suivant ; il n'écrivait rien, il préparait les matériaux. Je ne sais pas quoi préparer. J'aimerais faire la cour à deux de mes voisines. L'une habite juste au-dessous. Elle doit avoir trente-cinq ans. Je l'ai rencontré plusieurs fois dans l'ascenseur et devant la maison. Elle est toujours seule. Une fois, je l'ai vue en compagnie d'un homme. Deux fois, j'ai vu son enfant ; du moins, je crois que c'est son enfant. C'est peut-être l'enfant de ses cousins. Ils sont partis en vacances. Ils aiment les partouzes. Ils voulaient épargner à l'enfant les heures de solitude ou la vue des partouzes. Il n'a rien vu ; il est resté avec sa cousine. Peu importe, peu importe. J'aime ses jambes.

Son visage est impénétrable. De toute évidence, elle n'est pas divine. Mais ses voies sont impénétrables ; son visage est impénétrable. J'aime son visage. Je ne suis pas sûr que son visage soit une voie quelconque ; je ne crois pas qu'il mène quelque part. Je suis même sûr qu'il ne mène à rien, comme les chemins de Heidegger. Rien ne mène à quelque chose ; tout ne mène à rien. Le temps passe ; la vie s'écoule comme un ruisseau ou un désinfectant. Je trempe mon doigt dans le désinfectant et je vide le récipient dans un lavabo. Il disparaît. J'aimerais que ma vie soit liquide, qu'elle puisse rejoindre les mers, les océans, les constellations qui sont liquides – j'en suis sûr. Elle ne rejoint rien.

7

Ma voisine. C'est une question très difficile ou ce n'est pas une question du tout. Elle s'est installée dans notre immeuble il y a trois ou quatre ans. Au début, je ne l'ai pas vraiment remarquée parce qu'elle n'est pas éblouissante. Elle n'éblouit pas ; elle n'est pas mystérieuse non plus. Je ne sais même pas comment elle est, et c'est cela qui m'intrigue. C'est cela son mystère peut-être.

Je la rencontre quatre fois par an ; je ne la reconnais presque jamais. Pour une fois, ce n'est pas ma mémoire que j'accuse. D'ailleurs, je n'accuse personne ni rien. Elle change ; elle approfondit son mystère ou son absence de mystère. Elle approfondit quelque chose – je ne sais pas quoi. Elle élargit mon espace et pourtant je ne peux pas dire qu'elle soit divine. Je ne sais pas ce qu'elle est, mais j'aime ses jambes, quoique je ne les aie pas vraiment vues. Je les devine et ce que je devine me plaît énormément. Cela éveille des instincts qui dorment depuis longtemps. J'aime dormir ; mes instincts aussi. Je ne peux leur interdire de dormir en disant : « Réveillez-vous ! Maintenant ou jamais. » Non, ils dorment et je ne dis rien car je sais que cela ne sert à rien de parler à mes instincts. Il faut qu'ils voient ma voisine ; et ils la voient parfois.

Je l'ai vue pour la dernière fois il y a quelques jours. L'ascenseur atteint la fin de sa course – je descends pour sortir – et je vois une ombre qui se tient en face de l'ascenseur. J'ouvre la porte et je vois ma voisine. Elle me voit aussi par la force des choses. Nous nous disons « bonjour » et je retiens la porte pour qu'elle puisse entrer facilement dans notre ascenseur qui devient difficile. Ce n'est pas le sujet de mon récit.

Elle entre, je sors. La scène est terminée ; la comédie est terminée, elle aussi. Ce n'était pas une tragédie, à ce qu'il me semble. Je peux me tromper ; je me trompe souvent. Cette fois, je ne me trompe pas : ce n'était pas une tragédie. Elle disparaît une fois de plus. De son point de vue, je disparaissais aussi – aussi brusquement qu'elle. De mon point de vue. L'espace d'un instant, nos points de vue s'entrecroisent ; nous nous éloignons l'un de l'autre. C'est ce qui compte ou rien ne compte. Comment savoir ce qui compte si Dieu ne s'occupe pas de nous, de nos latrines ?

Que faire ? Il ne faut rien faire. Il ne faut pas parler aux femmes qui entrent dans les ascenseurs ou en sortent. Moi, je sors de notre ascenseur quand je veux faire une promenade ou des courses. Je ne parle à

personne. Pourquoi les gens devraient-ils me parler ? Que pourraient-ils me dire ? que le monde s'écroule ? que la fin du monde est proche ? Elle est loin, par conséquent nous devons supporter tout cela pendant des années et des siècles. Nos enfants et nos petits-enfants sont malheureux avant de naître. Les naissances sont damnées.

Et Faust continue à faire des projets ; il est en train de travailler ou faire travailler des autres. À ce stade, on ne distingue plus le travail des autres du sien. Tout est en ébullition ; on trompe la mort et on se trompe par la même occasion. Faust dit :

*Je travaille et vous travaillez.
 Nous faisons quelque chose qui n'a pas de sens.
 Rien n'a de sens. Il faut faire quelque chose.
 Nous faisons quelque chose et quelque
 Chose nous érige un monument.
 Nous ne sommes pas là à nous tourner les pouces.
 On peut se tourner les pouces, mais
 Cela ne sert à rien. Les pouces tournent ;
 La terre aussi. Cela ne sert à rien si rien ne
 Se passe. Il se passe beaucoup de choses.
 La terre change. Nous construisons Dieu et même
 Ses anges. Nous créons Dieu à notre image.
 Nous sommes des mages, des rois
 Et des empereurs. Nous sommes des hauts-
 Parleurs et l'univers entier nous écoute.*

N'importe quoi, comme d'habitude. Meurs tranquillement, cher Faust ! Tu n'es pas encore mort ? Quel dommage. Sois sage avant de mourir. Ce n'est pas la peine de te démener, de te tortiller. Tu seras sauvé sans doute, à en croire l'œuvre de Goethe. Cela te servira à quoi ? Tu as déjà rencontré Marguerite et la Belle Hélène. Tu n'as pas encore rencontré ma voisine, mais elle est certainement moins belle que la Belle Hélène. Même Marguerite devait être plus belle que ma voisine, j'en suis sûr. Moins mystérieuse mais plus belle. Je préfère la beauté : je trouve des mystères partout et je n'ai pas besoin d'un mystère supplémentaire. Montrez-moi une belle fille, ses jambes ; c'est tout ce qu'il me faut. Je ne suis pas sûr que les jambes de Marguerite soient parfaites.

Je ne suis sûr de rien. Ma voisine me dit « bonjour » sur un ton neutre – comme si elle était mon chat. Mon chat a un regard neutre ; ses miaulements ne le sont pas. Il y a plusieurs registres et plusieurs tons ; je les connais très bien. Je ne connais pas les registres de ma voisine ; elle n'en a peut-être pas. Elle dit « bonjour » et cela lui suffit. Cela me suffit aussi, pense-t-elle. Elle se trompe : cela ne me suffit pas. J'ai besoin d'autre chose : d'un regard, d'un gage quelconque. Son regard est impénétrable, comme toutes les voies dont je parle dans ce livre. Ces gestes le sont aussi. Si elle pouvait me dire : « Je te veux. Je me sens tellement seule. Toi aussi, j'imagine. Viens chez moi ou plutôt je viendrai chez toi, si tu m'invites. Tu ne m'invites pas. Pourquoi ? Serais-tu timide à ce point ? à ce point ? C'est impossible. Tu te moques de moi. Ne vois-tu pas le désir dans mes yeux, dans mon âme ? Viens, viens. *Vieni, vieni.* » Elle est italienne.

Elle ne dit rien et je ne viens pas. Je ne franchis même pas le seuil de ma porte – pas pour aller chez elle, en tous cas. Je vais à droite et à gauche ; parfois je ne vais ni à droite ni à gauche. Je ne vais nulle part ; je marche pour remuer mon corps et surtout mes jambes. Je vais quelque part, pourrait-on dire. Non, je ne vais nulle part parce que je ne vais pas chez ma voisine. Je ne parle pas parce que je ne *lui* parle pas. Mes paroles se dirigent vers un objet non-identifié. Cet objet les identifie peut-être ; je ne les identifie pas car elles ne s'adressent pas à une femme que j'aime peut-être. Tout est peut-être dans ce monde. (Encore une déclaration.) Les Chinois optent pour la voie moyenne qui ne se situe pas entre deux pôles. C'est une voie moyenne, un point c'est tout. Cet objet est tout seul ; pas tout à fait. En tout cas, il n'est pas entre un pôle et un autre. Il est son propre maître. Il ne balance pas entre deux extrémités. Il est à part entière. Il est lui-même ; il est moi peut-être.

De nouveau, on rejoint le royaume du « peut-être » qui est peut-être le royaume du milieu ou de rien de tout. En ce qui concerne ma voisine, c'est un royaume de rien, un appartement de rien du tout, surtout que je n'aurai jamais le courage de lui parler de mon désir, de mon envie de lui parler. Il y a beaucoup de « de » qui opèrent une liaison entre une chose et une autre, entre un corps et un autre, entre « soi » et « soi ». Je suis las de moi-même ; j'aimerais établir un contact avec une autre galaxie – avec ma voisine qui habite un étage au-dessous.

Que faut-il faire pour cela ? Une fois de plus, la question russe ressurgit : Que faire ? Cela va de paire avec une autre question, non moins importante : « Que ne doit-on pas faire ? » Il ne faut pas lui poser des questions indiscretes, du genre : « Peut-on dîner ensemble ? J'espère que votre mari ne s'y opposera pas. » On espère la réponse : « Je n'ai pas de mari. J'ai un fils mais je n'ai pas de mari.

- Vous n'avez rien contre ce dîner ?
- Rien du tout.
- Etes-vous libre demain soir ?
- Oui.
- Pourriez-vous dîner avec moi ?
- Pourquoi pas ? »

Un dialogue idéal. Il y a très peu de dialogues idéaux dans l'histoire de l'humanité. J'exagère peut-être. J'exagère souvent – c'est un de mes travers.

Comment interpréter ses faits et gestes ? Elle ne fait pas de gestes et il n'y a pas de faits. Il y a quelques rencontres et un visage impénétrable. D'ailleurs, je me demande si je veux vraiment pénétrer son visage. Pénétrer un visage. À quoi cela rime-t-il ? Je pénètre un visage, je vois les capillaires et les autres éléments que je ne connais pas. Cela ne sert à rien, nous le savons tous. Il y a l'amour peut-être, l'intérêt. Il n'y a même pas d'intérêt, rien du tout. Il y a un petit épisode, le passage d'un corps qui a heurté un autre corps – au passage. Tous se fait au passage, dans un passage quelconque. Et puis un miracle vous tombe sur la tête – votre voisine, par exemple.

Ce mystère est ténébreux. Pourquoi n'est-elle plus la même quand je la vois encore une fois ? Je la vois une fois de plus et elle n'est plus la même. Un conte de fées ou un fait divers – peu importe. Ce qui compte est la noirceur de son regard. Mais le Paradis est noir par endroits, n'est-ce pas ? Je n'en sais rien. Le Paradis est blanc, noir, bleu, orange. Le Paradis est un arc-en-ciel et même davantage. Je regarde par la fenêtre et vois un nuage, un arbre. Ce n'est pas l'arbre de la science du bien et du mal. Ni l'arbre de la vie.

Dans ma vie, les femmes occupent une place que je n'arrive pas à définir. Je ne sais même pas ce que je sais définir ; peut-être rien. Pourquoi définir quoi que ce soit ? Cela se passe, cela se casse. On ramasse les morceaux et on continue à vivre pour ramasser d'autres morceaux. On est toujours penché en avant pour ramasser les morceaux qui jonchent le sol. Ce n'est pas la peine de déménager sur une autre planète parce qu'on trouve les mêmes morceaux sur n'importe quelle planète, dans n'importe quel galaxie. Ce ne sont même pas des morceaux différents ; tout est identique et nous sommes identiques à nous-mêmes. On ne se débarrasse de rien, même pas de ses poubelles.

Ma voisine dort chez elle ou ailleurs : je ne connais pas sa vie privée ni sa vie publique. Je ne connais même pas ses jambes, comme je l'ai dit tout à l'heure. Je sais que je ne sais rien parce que je ne veux pas savoir grand-chose. Le savoir nous rend impuissants ; nous marchons en zigzag. Il vaut mieux marcher tout droit, même s'il n'y a pas de but devant nous. Il n'y a rien, mais nous marchons tout droit, comme des soldats que l'on envoie à la bataille. Où a-t-elle lieu ? Seul le commandant en chef le sait. Et où est le commandant en chef ? Là où la bataille doit se dérouler ou juste à côté – dans un village voisin. On cherche ce village, on traverse les villes. On ne trouve ni le commandant ni l'ennemi. On ne trouve pas de nourriture non plus. Les soldats tombent de fatigue, de faim ; ils tombent et personne ne les ramasse. Les autres soldats disent qu'ils doivent marcher ; ils ne doivent rien ramasser parce qu'ils n'ont pas entendu d'ordre qui leur ordonne de ramasser quelque chose. Il ne leur est même pas permis de ramasser de la nourriture : les poulets qui courent autour d'eux.

Il faut limiter ses connaissances et ses désirs ; la ligne droite est préférable aux zigzags, aux détours, aux envolées sans fin. Vous vous envoliez et vous vous trouvez ailleurs. Vous vous envoliez une fois de plus et vous changez de place pour vous retrouver au milieu de nulle part, dans un champ quelconque. C'est un champ de blé, mais vous ne mangez pas. Vous regardez et admirez la beauté de ce champ. Admirez la beauté du monde ou de votre voisine. À quoi cela sert-il ? A l'admiration, au trésor d'admiration que vous avez en vous. Vous en avez besoin pour continuer à vivre dans le monde dont la laideur est apocalyptique, à quelques exceptions près. Vous cherchez ces exceptions ; vous les trouvez et vivez avec elles. Vous les mettez sous votre oreiller pour qu'on ne les vole pas. Vous dormez sur les exceptions.

Tant de femmes pour rien. Je sais que je ne connais pas les femmes. Pourquoi les connaître ? Il faut en jouir, comme disent les épicuriens. Il faut en jouir sans leur faire du mal, comme disent les mêmes épicuriens. Il ne faut pas que ces femmes meurent de tuberculose, par exemple. Il faut qu'elles vivent toujours à vos côtés, prêtes à vous apporter une tasse de thé, un croissant et du saumon. Et tout ce passe dans votre lit naturellement. Cela s'appelle le petit déjeuner. Peu importe à quelle heure ce petit déjeuner a lieu. Il peut avoir lieu dans l'après-midi ; cela dépend de votre sommeil ou de votre insomnie. On vous l'apporte au lit ; il est important que l'on vous apporte quelque chose quand vous êtes encore au lit. Si vous quittez votre édredon, c'est terminé. Il faut que cela se passe dans votre chambre, pas dans la salle à manger ou dans le salon. C'est cela le confort dont tout le monde parle. Je n'en parle pas ; je parle de mes femmes.

Que font-elles, mes femmes ? Certaines sont déjà mortes. Cela ne fait rien : je pense toujours à elles. Qu'elles soient loin, qu'elles soient mortes – je ne vois pas la différence. Elles ne sont pas là pour m'apporter quoi que ce soit. Elles ne sont pas là pour me dire ce qu'elles pensent de mon comportement. Elles ne me disent pas que je suis macho. Je ne suis donc pas macho. Dieu ne m'appelle pas « macho » car Il ne s'occupe pas de la vie humaine. De quoi s'occupe-t-Il, je me le demande ? de la vie surhumaine ? Peut-être. Ou des astres, de toutes

les voies lactées qu'on trouve dans l'univers. Il ne les trouve pas ; Il les a sous la main. Il les tripote pour qu'elles ne s'endorment pas.

Tripote-t-Il aussi mes femmes? Peut-être. Qu'elles me trompent avec Dieu. Je ne serai pas jaloux, pour une fois. Je ne suis jamais jaloux, ce qui agace les femmes que je rencontre au cours de mes randonnées. Je suis encore moins jaloux quand il s'agit de Dieu ; et Dieu est tout le temps sur le tapis. Je suis las de Dieu mais pas des femmes. S'il fallait échanger Dieu contre une jolie femme, je le ferais avec plaisir. Je ne demande pas que l'on me présente à la Belle Hélène – la Belle Nathalie me suffit amplement. Je téléphone à une de ces Nathalie il y a trois mois. Je l'ai connue à Moscou il y a des siècles. Ces siècles se sont écoulés et elle n'est plus reconnaissable. Pour une raison inconnue, je voudrais la voir nue. Cela ne peut rien changer dans ma vie. Sa nudité vieillissante ne peut rien changer à mon existence. Et pourtant je lui demande de venir chez moi ; elle sait pourquoi je le lui demande. Il y a une quarantaine d'années, je la déshabillais souvent à Moscou. Elle refuse ; elle a un mari et un jardin. Ce n'est pas le jardin d'Epicure ; c'est le jardin de son mari. Tant mieux pour elle : je saurai vivre sans son corps.

Et les morts ? Que fait-on avec les morts ? Rien du tout. Que peut-on faire avec les morts ? On peut les enterrer. Et après ? Que fait-on avec les femmes qui gisent sous terre ? On peut les déterrer, les embrasser sur la bouche en essayant de passer sa langue à travers leurs lèvres. Si on réussit, on ressuscite les jours anciens et on pleure ; ou on ne pleure pas. Si on ne pleure pas, on continue à les embrasser, à leur faire l'amour. Elles sont consentantes ; elles ne vous font pas de procès. Vous couchez avec elles, comme si de rien n'était. Elles ne sont pas mortes si vous leur faites l'amour ; du moins, vous avez cette impression. Ce sont les impressions qui comptent, pas les intentions.

Et si la femme morte est loin de vous ? Que faites-vous ? Pas de corps, pas d'amour ? L'amour est toujours là ; le corps n'y est pas. Le corps n'est pas au ciel où vous ne pouvez pas aller, sauf si vous avez un engin interplanétaire à votre disposition. Vous avez votre lit, votre tapis ; c'est un tapis volant, inutile de le rappeler. Vous vous asseyez sur ce tapis ; vous voyagez dans le ciel et faites l'amour avec toutes les femmes mortes que vous avez connues au cours de votre vie. Et puis vous descendez sous terre et faites l'amour avec toutes les femmes qui sont à présent en Enfer. La tournée des grandes duchesses.

Vous écrivez quelques poèmes à la mémoire de femmes défuntes. La nuit touche à sa fin, votre nuit symbolique, votre centième nuit. Il y en a beaucoup plus et vous comptez sur Shéhérazade pour raconter le reste de votre vie hédoniste. Elle vous raconte votre vie, votre mort. Vous l'écoutez et vous vous dites que tout cela est vrai et n'est pas vrai. C'est un conte et votre bien-aimée se tient devant vous, comme si elle était encore en vie. « Elle vit toujours, puisque vous le dites », dites-vous à Shéhérazade. Elle fait un « oui » de la tête et vous comprenez qu'il n'y a rien en dehors de la réalité, en dehors des atomes. Ils ne se désintègrent pas. Tout est là : votre corps, votre âme, votre bien-aimée. Il n'y a rien dans l'au-delà ; tout est là. Vous étendez la main et vous touchez Jupiter. Vous n'avez que faire de cette planète. Et Faust ne dit plus rien car Goethe est mort. Il a fait construire quelque chose ; il a connu la Belle Hélène, la Belle Madeleine. Elles sont toutes belles. Et alors ?

Je téléphone à Moscou où habite mon dernier grand amour. Nous nous sommes quittés il y a cinq ans environs.

Tantôt les années courent plus vite que moi, tantôt c'est moi qui cours. Les années demeurent où elles sont sans bouger, comme si elles étaient clouées sur place. Mais personne ne les a clouées sur place. Pourquoi ne bougent-elles pas ? C'est la mémoire qui s'en occupe. C'est elle qui leur ordonne de rester sur place pour que

l'on puisse s'en servir à l'occasion. Proust pense que l'occasion se présentera tôt ou tard : il faut ressusciter ceci et retrouver cela. Il faut ramasser les morceaux. Je ne veux rien ramasser ; je ne foule rien aux pieds non plus.

Nous nous sommes quittés il y a cinq ans. Elle devait venir à Paris pour fêter mon anniversaire.

Je suis en train de regarder un film de Bergman qui s'appelle *Les Bienheureux*. Il y a un couple, comme d'habitude. Elle a cinquante ans ; c'est son anniversaire aujourd'hui. Elle est dans son lit et son mari lui apporte un cadeau. C'est une sorte de couverture qui permet de ne pas mourir de froid dans les montagnes. Elle regarde ; il déploie la couverture. Ils ne sont pas dans les montagnes ; cette couverture ne sert à rien dans la plaine. Il sort ; elle jette la couverture par terre. Elle déteste les anniversaires. Elle avoue à son mari qu'elle voulait le frapper quand il déployait la couverture.

Je ne déteste pas les anniversaires ; je ne les aime pas non plus. Je ne pense pas qu'ils nous fassent ressentir la mort avec plus d'acuité. Soit on sent la mort, soit on ne la sent pas. On n'a pas besoin d'anniversaires pour se rappeler qu'on ne vit pas toujours. Quelques jours et c'est tout, c'est déjà fini. Mais mon amie adore les anniversaires et les fêtes en général. Je ne sais pas ce qu'on peut fêter à part l'approche de la mort ; elle le sait. Elle sait ce qu'on fête et comment on le fait.

Cela s'est passé il y a cinq ans. Je l'attends pour fêter mon anniversaire ; elle ne vient pas. Elle doit prendre un avion à Moscou pour venir à Paris. Elle a un studio à Paris si bien qu'elle est plus souvent à Paris qu'à Moscou. Cette fois, elle est à Moscou ; elle doit me rejoindre à Paris pour fêter mon anniversaire. Je l'attends ; elle ne vient pas.

Je téléphone à Moscou ; j'essaie de la retrouver par l'intermédiaire de sa fille qui habite Paris. Tous les téléphones sont silencieux – comme s'ils avaient de l'eau dans la bouche, comme disent les Russes. Il ne s'agit pas d'une expression française : un repas délicieux ne vous attend pas. Vous voulez vous rincez la bouche. Vous prenez un verre d'eau ; vous buvez cette eau, mais au lieu de l'avalier, vous la gardez dans votre bouche. À l'évidence, vous ne pouvez pas parler. C'est ce que veulent dire les Russes. Si vous avez de l'eau dans la bouche, vous ne pouvez pas parler. Les téléphones ne peuvent pas boire ; même une Romanée Conti ne leur dirait rien. Pourtant, ils savent être silencieux. Ils savent ce qu'est le silence.

Les téléphones ne parlent pas ; je ne suis pas au courant de ce qui se passe avec ma compagne, avec mon dernier amour. Je ne sais pas encore que c'est mon dernier amour. Cinq ans s'écoulent ; à présent je le sais. Cette connaissance n'ajoute rien à mon existence. Elle m'enlève quelque chose, je ne sais pas quoi. Qu'elle enlève ce qu'elle veut ; il restera quelque chose qui me permettra de tenir le coup. Je tiens le coup ; je le tiendrai coûte que coûte car je ne peux pas faire autrement. Je ne dois pas faire autrement.

Elle a disparu et rien n'a réapparu. Il n'y a rien, sauf une perte inexplicable. C'est comme la Première guerre mondiale. On ne sait pas pourquoi elle a éclaté. On sait qu'il y avait beaucoup de raisons : l'Alsace et la Lorraine, entre autres. Mais il n'y avait pas de conflit majeur. Il n'y avait pas de conflit entre nous non plus. Ce qui a suivi n'était pas une guerre ; c'était une attente sans fin. Et puis, la fin est venue. Elle est venue toute seule : personne ne la poussait dans le dos. Elle est venue, elle m'a dit : « Tout est fini. » Je l'ai cru : il faut toujours croire aux fins. Elles ont toujours raison.

La fin s'installe chez moi, comme si j'avais assez de pièces pour la recevoir. Je suis poli, hospitalier, mais la fin ne m'arrange pas. Je lui demande de sortir ; elle sort et je retrouve mon amie. C'est le renouveau qui entre et s'assied sur un de mes divans. J'accueille le renouveau ; je lui souhaite la bienvenue. Il ne m'écoute même pas. Ces notions abstraites ne vous écoutent pas quand vous leur parlez. Elles font leur boulot, mais elles ne vous

écoutent pas parce qu'elles ne sont pas censées vous obéir. Je ne sais pas si elles obéissent à Dieu ou au policier qu'on voit dans la rue quand il ne pleut pas.

Je téléphone à Moscou ; d'habitude, elle est à Paris, mais exceptionnellement elle est à Moscou au moment où je fais son numéro. On se parle ; on continue les conversations d'autrefois. Vous reconnaissez toujours ceux qui réapparaissent dans votre vie. On a beau se dire : « Comme elle a changé. » Elle est toujours la même. On aimerait qu'elle change, qu'elle devienne plus belle encore. Elle ne change pas. D'ailleurs, je ne veux pas que mon amie change parce qu'elle est suffisamment belle. Si je voyais la Belle Hélène je dirais peut-être : « Mon amie n'est pas assez belle. J'aimerais qu'elle change. » Je ne vois pas la Belle Hélène ; personne ne la voit. Même Faust ne la voit pas car il est mort. Les morts voient quelque chose – nos fautes surtout ; nos fautes qui les concernent. Ils ne voient pas la Belle Hélène, sauf dans l'au-delà. Je dis n'importe quoi : c'est eux qui la voient, en réalité. C'est dans l'au-delà qu'on peut voir la Belle Hélène. Je parle toujours de mon point de vue – du point de vue de quelqu'un qui vit ici-bas.

Un de mes amis l'a vue à Paris. (Je ne parle plus de la Belle Hélène.) « Elle a beaucoup changé », m'a-t-il dit. A-t-elle vieilli ? A-t-elle embelli ? Je la reverrai dans un mois au plus tard. L'âge n'épargne personne ; même les belles Hélène n'y résistent pas. Pourquoi y résister ? Prend-moi, mon âge. Fais de moi tout ce que tu veux. Tu me veux du bien, n'est-ce pas ? Alors, prend-moi, fais-moi l'amour. Nous sommes seuls à présent ; personne ne nous empêchera de faire ce qu'on veut faire. J'aimerais faire l'amour avec mon âge. Je deviendrai plus sage peut-être.

La voix de mon amie – et celle de mon âge – est toujours la même. La voix change rarement avec l'âge qui ne touche pas aux voix. Il se dit : « Qu'elle parle comme une petite fille ! Qu'est-ce que ça change ? Elle n'est plus une petite fille. Regardez ses rides et autres signes qui ne trompent pas. Je ne touche pas à sa voix. Qu'elle se console en écoutant sa voix. Qu'elle séduise les hommes par téléphone. » Je reconnais les nuances de sa voix, de ses pensées qui ne changent pas non plus. L'âge épargne ses pensées pour la même raison – pour la consoler. L'âge la console et elle s'endort sur ses lauriers. J'ai mal dormi cette nuit-là.

Nos conversations téléphoniques ressemblent aux dialogues qui servent à tromper le temps. On trompe le temps ; on se trompe. Tout va bien. Elle me dit : « Tu n'es plus déprimé ?

- Non.
- Je dois sortir.
- Moi, aussi.
- Où vas-tu ?
- Nulle part. Et toi ?
- J'ai trop de choses à faire.
- Moi aussi.
- Pourquoi tu ne les fais pas ?
- Parce que je n'en ai pas envie.
- Fais-les quand-même.
- D'accord.
- As-tu écrit quelque chose ?
- Oui. Je parle de toi en ce moment.
- Que dis-tu de moi ?

- Je dis que tu es divine. »

Il y a une dizaine d'années, nous sommes allés à Lyon où j'ai joué deux concerts avec un orchestre local. Sur le chemin, on s'arrêta à Saulieu pour déjeuner chez Bernard Loiseau. Tout allait bien et j'étais en retard pour la répétition. Je ne me souviens pas des concerts ; je ne me sentais pas bien en compagnie de cet orchestre, mais je ne me sens jamais bien avec les orchestres quels qu'ils soient. Ils m'empêchent de raconter ma musique et leur musique me gêne, si tant qu'il y ait de la musique dans leur jeu.

Il y a un an, je suis allé au Théâtre de Champs-Élysées pour écouter un ami. Je ne vais plus aux concerts, mais j'assiste à ceux de mes amis si je tiens à leur amitié. Et je tiens à leur amitié, sinon ils ne seraient pas mes amis. Pourquoi traîner avec soi un bagage dont on n'a pas besoin ? Tous ces mots, toutes ces choses que l'on associe aux amis, qui sont inséparables d'eux. On les supporte et on les apprécie parfois car ils appartiennent aux amis, pas à n'importe qui.

Après le concert, je vais voir mon ami dans sa loge. À l'entrée de la loge, je rencontre un homme que je ne connais pas, ou plutôt je ne me souviens pas de lui. Il me dit : « Vous souvenez-vous de moi ? » Je dis : « Non. » Pourquoi mentirais-je ? Supposons que je dise : « Oui. » Alors il me demande : « Quel est mon nom ? » Les gens ne sont pas toujours indulgents et ils testent votre mémoire dès que l'occasion se présente. Et les occasions se présentent sans cesse, de sorte que votre mémoire est fatiguée au bout de quelques heures et vous vous demandez si votre mémoire vous dira quelque chose à l'heure du crépuscule.

Il me dit : « Il y a plusieurs années vous êtes venu à Lyon pour jouer le concerto de Schumann. » Je fais « oui » de la tête et je me demande ce qu'il me dira ensuite. « Je me souviens de chaque note que vous avez jouée. Vous ne vous souvenez pas de moi. Moi, je me souviens de chaque note. » Je souris et il me dit : « Vous êtes venu avec une déesse. » Je ne me souviens pas si j'étais content ou non en écoutant cette réplique. Maintenant, je suis plutôt content ; et encore. Il ne se souvenait pas de mon jeu. Du moins a-t-il rendu hommage à mon sens esthétique.

La déesse ne viendra pas à Paris pour Noël et le Nouvel An ; je serai seul, comme d'habitude. Pas d'amis, pas d'ennui. C'est vrai : il y a des amis ennuyeux. On n'arrive pas à les rayer de la liste des amis ; on n'en a pas le courage. Ce sont des amis, après tout. Certains d'entre eux sont des amis de longue date et les dates comptent dans le domaine de l'amitié. Le temps pèse encore plus que les paroles. Votre ami vous ennue, mais vous le connaissez depuis votre enfance. Vous avez partagé des joies et des tristesses ; elles pèsent aussi. Le fardeau devient de plus en plus lourd ; il vous écrase. Vous êtes déjà par terre et votre ami vous rappelle Iago dans l'opéra de Verdi. Othello est par terre et Iago met son pied sur lui en disant : « Voici le Lion de Venise. »

Je connais la déesse depuis vingt ans. Il y a vingt ans, l'Union Soviétique s'est effondrée ou plutôt s'est affaissée sur elle-même. « Où est l'Union Soviétique ? se demandaient les gens.

- Ce monceau des cadavres est l'Union Soviétique, répondaient les initiés.

- Mais il y a des êtres vivants parmi ces cadavres.

- Il y a aussi des vivants. C'est un mélange de vivants et de morts. Il y a plus de morts que de vivants.

- Il y a aussi des pierres.

- Ce sont des églises, des palais.

- C'est la tour de Babel.

- Oui, c'est la tour de Babel. Elle n'atteint pas Dieu. Il reste encore quelques centimètres, mais on ne les franchira pas.

- Les derniers centimètres sont infinis.
- Même le tout dernier centimètre est infini.
- Alors, nous avons perdu.
- Qui êtes-vous ?
- J'ai vécu en l'Union Soviétique il y a plus de trente ans. On n'a pas construit la tour de Babel. On n'en était pas loin. Rien n'est loin quand on a des rêves.
- Il n'y a plus de rêves. Tout s'écroule.
- Rien que la réalité morne et stupide. »

9

Les femmes passent devant moi, derrière moi. J'en vois plusieurs à la fois ; puis, elles disparaissent et ne laissent aucune trace en guise de souvenir. Et je ne me souviens pas d'elles. Pourquoi faire un effort supplémentaire ? Il y a trop d'efforts à faire pour se maintenir en vie. Il faut marcher, il faut boire. Il faut boire de façon à ne pas avaler la boisson de travers. Tout est de travers, mais la boisson doit atteindre les intestins sans causer trop de douleur. Les douleurs sont partout et c'est pour cela qu'il faut les éviter, les contourner. Je vois une douleur et je la contourne ; une petite victoire qui ne mène à rien. Elle mène vers l'absence de douleur, vers l'ataraxie, vers le paradis épicurien. Je suis dans ce paradis pour quelques minutes. Je m'y promène ; je vois quelques arbres. Une autre douleur surgit et je dois m'en occuper pour ne pas la ressentir.

Alors les femmes passent. Une femme s'arrête et me regarde : je ne suis pas encore invisible. Tant mieux, je vis toujours. Même après la mort je ne serai pas invisible ; on verra mon cercueil, mes cendres. Non, je ne veux pas qu'on me brûle. On verra mon cadavre et un morceau de terre sous lequel je reposerais pour toujours. Et mon corps glorieux ? Je m'envole vers le Paradis, le vrai Paradis. Il ne reste plus rien dans la terre. D'ailleurs, je ne suis pas vraiment attaché à la terre ; je peux l'échanger contre le ciel sans éprouver de grande émotion.

Je m'installe dans le Paradis et les anges passent. Personne ne parle ; personne ne se tait. Les anges passent ; certains anges sont très beaux. Ma déesse n'est pas encore là – tant mieux pour elle. Elle est toujours à la surface de la terre. Elle se promène sur cette terre et regarde d'autres hommes. Ses cheveux sont longs ; ses yeux sont déjà au Paradis. Ses yeux noirs sont calmes comme le poème de Baudelaire. Son corps est calme, lui aussi. Elle n'est pas froide pour autant ; elle est voluptueuse sans être hystérique.

Les femmes passent ; certaines s'arrêtent et me regardent. Peu à peu elle deviennent des photos que je prends dans mes mains. Je les mets sur ma commode. Il y a beaucoup de femmes sur ma commode ; elles y dorment d'un sommeil profond, tranquille, sans images. Les rêves ne bousculent pas leur conscience.

Toutes ces femmes qui me regardent. Est-ce moi qu'elles regardent ? Je n'en sais rien. Comment suivre la trajectoire d'un regard ? Pourquoi la suivre ? J'ai assez de choses à faire et je n'ai pas de temps pour ces regards. Et le regard de Dieu, l'œil de Dieu ? Dans le film *Les Bienheureux* il y a l'œil de Dieu, un seul œil. Dieu serait-il borgne ? Cet œil regarde l'héroïne dès qu'elle s'assied sur le divan où l'œil se repose : il est au milieu d'un coussin. Elle crache sur cet œil chaque fois qu'une déception gâche sa vie. Un jour, elle décide de déchirer cet œil, mais l'œil résiste. On le voit plusieurs fois dans le film. Il résiste parce que Dieu a besoin de voir Ses victimes. Il a besoin de voir leurs souffrances. Il voit la douleur de l'héroïne ; Il est satisfait. L'œil sourit. En tout cas, elle a cette impression. Mais elle a d'habitude des fausses impressions et son mari ne la croit pas. Elle bat son mari et ils meurent ensemble. Voilà le sujet du film. Pourquoi ne s'appelle-t-il pas *L'œil de Dieu* ?

On peut dire que tout s'appelle « l'œil de Dieu ». Vous regardez un arbre, mais ce n'est pas un arbre que vous regardez : il va de soi que c'est l'œil de Dieu. L'œil droit ou l'œil gauche ? Notre Dieu, combien d'yeux a-t-Il ? Supposons que Dieu ait deux yeux et qu'Il louche. Mais Il voit tout et c'est cela qui compte. Une femme passe ; elle vous regarde. C'est l'œil de Dieu qui vous regarde. Vous chantez : « Les yeux noirs, les yeux noirs. » Une fois de plus, c'est l'œil de Dieu. Il a les yeux noirs et bleus. Ses yeux sont verts en été et même au printemps. Ses yeux sont jaunes à l'automne. Vous chantez : « Mon Dieu, mon Dieu. » C'est une autre version des *Yeux noirs*.

Les femmes passent et ne s'arrêtent pas. L'une d'elles s'arrête, mais ce n'est pas la déesse dont j'ai parlé tout à l'heure. Ce n'est même pas une autre déesse ; c'est une jolie femme, rien de plus. Je l'invite à dîner ; elle me dit « oui » ; et pourtant, un signe de tête aurait suffi. Sa tête est plutôt petite : elle ne ressemble pas à mon chat qui a une très grosse tête. J'adore sa tête et je n'aime pas tellement la tête de cette femme, malgré la beauté qui l'auréole. On dîne ensemble ; elle s'agenouille devant moi et embrasse mes genoux. C'est une femme hystérique qui peut vous battre – tout comme l'héroïne de Bergman. On pardonne beaucoup à une héroïne ; cette femme n'en est pas une. Donc, je ne lui pardonne rien : ni ses insultes ni ses sanglots qui m'accusent de tout ce qu'on peut imaginer. Elle a une imagination fertile.

Cette femme m'envoie des fleurs ; une heure après, elle me maudit par téléphone. Je suis au Japon et elle me maudit. Je regarde ses fleurs et j'écoute ses malédictions. Sa voix qui me plaît beaucoup se modifie selon ses humeurs. Sa voix devient rauque sous l'influence des malédictions. Elle me cracherait à la figure si elle était là. Elle est en Russie ; je suis au Japon. Elle crache quand-même ; c'est le récepteur qui est sa victime ou l'œil de Dieu, si l'on veut.

Il y a de la haine dans les yeux de cette femme. (Et dans l'œil de Dieu.) Cette haine me touche lorsque je passe dans la rue. Je touche cette haine ; elle est comme un courant électrique. Tous ces gens parlent d'amour, mais lorsqu'on les touche, on sent leur haine. Ils vous permettent de les toucher, au lieu de dire : « Ne me touchez pas. » On les touche et on a mal au cœur. On vomit leur haine sur les boulevards, dans les salles de bain.

On m'appelle Don Juan, mais on se trompe : je ne suis pas insatiable. Je suis vite rassasié ; le corps des femmes me plaît à distance. Je me tiens à l'écart pour mieux voir les corps qui passent et s'immobilisent. Ils s'immobilisent surtout sur l'écran de mon téléviseur – quand je regarde les films érotiques. Je n'aime pas les films pornographiques parce qu'il y a trop de détails inutiles dans ces films. Ils sont remplis de détails ; je les vide en passant à la vitesse supérieure. Le mouvement s'accélère ; les détails disparaissent peu à peu et je vois enfin les corps : les jambes surtout. Je ne suis pas obligé de les caresser, de les embrasser, de faire l'amour à ces corps immobiles. Je me tiens à l'écart et tout le monde est satisfait. Il est facile de satisfaire un corps bidimensionnel.

A la télévision aussi, je regarde surtout des photos. J'évite le mouvement qui m'entraîne dans une aventure désagréable. Dès qu'on commence à bouger, on fait de mauvaises rencontres. Elles sont partout et je me demande pourquoi je suis toujours surpris en les voyant. Ce ne sont plus de surprises ; je sais ce qui m'attend. Cela m'étonne, comme d'habitude ; le monde continue de m'étonner par sa stupidité, par le mal qu'il diffuse. La diffusion est parfaite ; le mal est parfait, lui aussi. Il en va de même pour la stupidité. Elle est parfaite, elle est sphérique. On la contemple comme une statue de marbre. Elle est peut-être en marbre. Je ne sais pas exactement quelle est sa substance car j'évite de la toucher. Elle me touche parfois et je m'écarte, je marche dans la direction opposée.

Il paraît que Don Juan était un hétérosexuel compulsif. Il accumulait les aventures pour mieux se détacher de l'objet réel de son désir. Il se détachait des hommes en faisant l'amour avec des femmes. Il ne choisissait pas toujours des femmes qui ressemblaient aux hommes. Des « garçons manqués ». « Son but sexuel est l'homme », assure Wilhelm Stekel.

« Je suis homme à femmes, dit Don Juan.

- Non, vous êtes homme à hommes, dit Stekel.

- Regardez toutes ces femmes, dit Don Juan.

- Elles ressemblent à des hommes, dit Stekel. Elles sont hommases.

- Elles sont très féminines, dit Don Juan.

- Dans leur enfance, elles voulaient être des hommes. Leur désir s'est matérialisé.

- Elles me désirent, moi, dit Don Juan.

- Elles sont homosexuelles, dit Stekel.

- Elles sont hétérosexuelles, dit Don Juan.

- Pourquoi les abandonnez-vous toutes ?

- Pour faire d'autres conquêtes, dit Don Juan.

- Non. C'est parce qu'elles ne répondent pas à votre demande.

- A quelle demande ?

- C'est un homme qu'il vous faut. Un seul homme suffira. Quand vous l'aurez trouvé, vous abandonnerez les femmes.

- Je les abandonne de toute façon.

- Vous n'en chercherez pas d'autres. »

D'après d'autres psychanalystes, Don Juan cherche sa mère. Il demande aux femmes qu'il rencontre : « Etes-vous ma mère ? » Et les femmes lui répondent : « Heureusement que non. Si j'étais votre mère, je ne pourrais pas coucher avec vous. Je n'aime pas l'inceste et j'ai peur du châtiment de Dieu. » Ce n'est pas la peine de leur dire que Dieu est mort : elles parlent de son œil qui les regarde.

Les hommes passent aussi et je les regarde avec attention. Un jeune homme voulait écrire ma biographie. Je ne sais plus où je suis né ; lui le sait. Il sait tout ce que j'ai oublié. J'oublie très vite ce qui se passe, comme s'il ne se passait rien. Hier, j'ai lu un livre ; je ne m'en souviens plus. Aujourd'hui, j'ai vu le film *Les Bienheureux*. Je m'en souviens à peine. Je me souviens d'un homme et d'une femme ; ils se disputent tout le temps. Ils se battent, ils meurent. Tant d'hommes et femmes se battent et meurent. Comment les distinguer les uns des autres ? Certes, ils se battent différemment, mais je ne prête aucune attention aux nuances. Ils se battent et meurent – c'est tout ce qui compte.

Ils se battaient, ils mourraient. C'est tout ce que je me rappelle. Autant dire que je ne me souviens de rien. Il ne suffit pas de répéter deux verbes : « Se rappeler » et « se souvenir ». Il s'agit de les mettre en pratique. Comment ? Je dis à ma mémoire : « Souviens-toi de ceci » ou « souviens-toi de cela. » Elle me promet de se souvenir de tout. Je lui dis : « Ce n'est pas la peine de te souvenir de tout. Je n'ai pas besoin de tout. J'ai besoin de ceci et de cela. » « D'accord », dit la mémoire, mais je vois qu'elle n'est pas d'accord avec moi. Et même si elle était d'accord, elle ne serait pas plus efficace. Elle n'arrive pas à retenir ce que je lui demande de retenir. Elle retient d'autres faits et gestes ; je ne peux rien en tirer. Je veux dire que ces faits et gestes sont inutiles et ma vie ne dépend pas d'eux.

L'homme qui veut écrire ma biographie promet de m'envoyer quelques pages. Il ne tient pas sa promesse car je ne trouve rien ni sur l'écran de mon ordinateur ni dans ma boîte aux lettres. Il me dit au téléphone : « Ce n'est pas facile d'écrire à propos de celui qu'on aime. » Une invitation aux voyages, aux valses ? Je n'ai qu'à faire de son amour ; et pourtant c'est un beau garçon. Ce n'est pas ce qu'il veut dire peut-être. Il veut dire simplement que je suis un bon pianiste. Il passe ; il s'arrête pour m'écouter, pas pour me regarder. Il n'écoute pas mes paroles ; il écoute les sons du piano que je touche. En ce moment, je ne touche aucun piano parce que j'ai mal au doigt. J'arrive à toucher le clavier de mon ordinateur et le mal, la stupidité du monde. Je ne touche pas le piano ou plutôt je le touche pour jouer pianissimo.

Il y a d'autres hommes qui passent et s'arrêtent. Un jour, j'étais assis dans les bois. Soudain – j'allais écrire : « Soudain, l'été dernier » –, un homme surgit et s'arrête devant moi. « Comment allez-vous ? dit-il.

- Je vais très bien, merci.
- Moi aussi.
- Je suis ravi, dis-je.
- Moi aussi, dit-il.
- Oui, dis-je.
- Si on faisait une petite promenade ? dit-il.
- Je n'en ai pas envie. Le livre que je suis en train de lire est très intéressant.
- Je vois. Je reviens dans une heure ?
- Le livre est très long, dis-je.
- A bon, dit-il.
- Voilà, dis-je.
- Si je revenais demain ? dit-il
- Demain, je ne serai pas là.
- Vous allez à la campagne ?
- Au Japon.
- A bon. »

Faust n'est pas content. Il habite dans son château et le parc qui s'étale sous ses yeux est aussi parfait que le jardin d'Eden. Mais il y a une cabane dans ce parc qui gâche le plaisir de Faust, et il n'arrive pas à supporter cette sensation désagréable. Donc, il dit à Méphistophélès qu'il faut enlever cette cabane ou plutôt ses habitants. D'abord, on enlève les habitants et ensuite la cabane disparaît : on peut la brûler, tout simplement.

Mes yeux voient ce qu'ils ne doivent pas voir.

Il y a des soucis dans mon jardin,

Et je n'aime pas les soucis d'autant

Qu'il n'y en a presque pas dans ma vie.

Tout m'obéit – même toi, mon cher Diable.

Les paysages m'écoutent et font ce que je veux.

Ce paysage ne m'obéit pas encore et

Je ne suis pas content, pas du tout.

Méphistophélès brûle la cabane avant d'en enlever le vieux couple. De nouveau, Faust n'est pas content ; il n'est jamais content. Moi, je suis content parce que je ne demande rien. À qui pourrais-je demander quelque chose ? Je n'ai pas le Diable à portée de la main. Il y a des femmes ; il y a des hommes et des photos. Je brûle des photos et les gens brûlent, eux aussi. J'oublie tout ce que je veux oublier. Une femme que j'ai quittée il y a quelque temps me téléphone, comme si de rien n'était. Je lui demande de ne plus me téléphoner. Elle m'aime toujours ; je ne l'aime plus. Je me demande si je l'ai jamais aimée et je réponds : « Non. » C'est un « non » catégorique. Il y a des « non » qui hésitent entre un « oui » et un « non ». Mon « non » n'hésite pas. Il est affirmatif comme le couperet de la guillotine.

Une fois de plus, je vais à la dérive. Je ne sais même pas par quoi je suis guidé. Par Faust, par le Diable, par les femmes que j'oublie ? Il faut que je m'accroche à quelque chose, à quelqu'un. Un numéro du *Point* est à portée de ma main ; je tends la main et le prends. Je l'ouvre au hasard et tombe sur Hitler. Peut-on s'accrocher à Hitler ? On peut s'accrocher à un mot, à un nom – Vladimir, par exemple. On se souvient de tous les Vladimir que l'on connaît et le temps passe. Le temps ne se lasse pas de notre indifférence, de notre curiosité. On peut s'accrocher à n'importe quel criminel, pourvu qu'on sache quelque chose de lui. On connaît Hitler trop bien, à mon avis. Il ne faut plus en parler ; il faut simplement se souvenir que c'est un des plus grands criminels de l'histoire.

Mais on continue à parler de lui ; on fait des films sur lui. On dit qu'il était impuissant, homosexuel refoulé, homosexuel prédateur, pervers ; il aimait les très jeunes filles. Oui, il était pédophile aussi ; il était mono-testiculaire aussi. Que peut-on faire avec un testicule ? Beaucoup de choses. On peut violer les femmes, les enfants, les hommes, les vieillards. On peut déshabiller tout le monde et jouir de la nudité jusqu'à la nausée. Puis, la nausée vient et on ordonne à tout le monde de s'habiller. C'est ce que faisait Hitler entre deux batailles. Ensuite, il se promenait dans Paris, regardait la tour Eiffel, regardait les gens sauter du haut de la tour Eiffel. Eva Braun l'attendait au château de Versailles. Elle était déjà nue, mais il ne venait toujours pas.

On analyse Hitler, on le dissèque pour savoir où se trouve le mal. Dans le testicule qui lui reste ? « Si on avait enlevé ce testicule, le mal aurait disparu », dit un médecin. « Le mal se trouvait dans le bras qu'il levait », disent les autres. C'est ainsi que le mal se propageait, pensent-ils. Les gens levaient le bras et le mal passait comme du courant électrique, contaminant la foule amassée sur une place. Il y a des gens qui prétendent que le mal logeait dans sa langue. Si on lui avait coupé la langue, le mal serait resté dans sa gorge sans pouvoir en sortir. Et si le mal ne sort pas, il ne nuit pas. Mais le mal sortait même quand Hitler ne parlait pas. Le mal sortait par tous les pores de sa peau. Et puis il gesticulait sans arrêt. Chaque geste était un symbole du mal. Les gens voyaient ces symboles et tombaient malades. Leur maladie s'appelait « Le Mal ».

« J'ai mal partout, dit un homme à une femme.

- Moi, j'ai mal à l'épaule, dit la femme.

- Je vous envie, dit l'homme.

- J'ai une douleur atroce, dit la femme.

- Vous parlez de douleur ? dit l'homme.

- Oui. Et vous ?

- Moi, je parle du Mal absolu.

- C'est quoi, le Mal absolu ?

- Connaissez-vous Hitler ?

- Oui.
- C'est le Mal absolu, le Mal avec un 'M' majuscule.
- C'est ça que vous avez partout ? Vous êtes donc Hitler ?
- Non. Je suis Heinz. Hitler s'appelait Adolph.
- Mais votre nom de famille est Hitler ? Seriez-vous son frère ?
- Non.
- Pourquoi dites-vous que vous avez mal partout ? Vous êtes un Nazi ? Non ? Alors vous avez mal au bras, à la jambe, mais pas partout, contrairement à ce que vous dites.
- Je ne suis pas un Nazi, mais je regarde souvent les films sur Hitler. Je suis contaminé. Je le hais, mais je suis contaminé. »

Moi aussi, j'ai vu un film sur Hitler aujourd'hui. Ou plutôt, c'était un film sur la bataille de Moscou. Une série de mauvaises décisions de la part d'Hitler et la bataille est perdue pour lui. Hitler se penche sur une carte ; il n'a pas l'air content. L'Allemagne est petite par rapport à l'Union Soviétique. Hitler rêve de l'espace vital et il voit cet espace à l'Est. Comme Faust, il n'est pas content de ce qu'il voit. Il voit Moscou qu'il faut raser ou plutôt noyer sous les eaux. Moscou ne sait pas nager, donc il y aura une jolie noyade si on déchaîne un nouveau déluge pour anéantir Moscou et ses environs. Une jolie noyade en perspective. La ville périra purement et simplement. Et Hitler dira au monde : « Moscou a joué le rôle d'Ophélie à la perfection. Les Russes sont de grands admirateurs de Shakespeare. »

On transporte un bloc de marbre pour ériger un monument à la victoire sur la place Rouge. Hitler sait où chacun de ses généraux vivra avec sa famille. Il sait où Goebbels aura son ministère de la culture ; il sait aussi où travaillera le ministre de la défense. Tout est calculé, sauf la victoire. On calcule, mais on se trompe de chiffres ; on se trompe de lettres aussi. Au lieu d'écrire « Moscou », Hitler écrit « Kiev ». L'armée perd 71 jours et les chars vont dans tous les sens. Les chars vieillissent ; certains d'entre eux prennent leur retraite. L'armée reste en retrait par rapport à Moscou qui se prépare à la bataille. L'automne remplace l'été et la pluie ne fait pas un bon ménage avec le soleil. Il y a de la boue partout et l'attaque marche au ralenti car les chars n'arrivent pas à passer. Ils n'arrivent toujours pas à Moscou.

On attend l'hiver pour que la boue disparaisse. La boue disparaît, mais le froid apparaît. Les soldats n'arrivent pas à choisir entre la boue et le froid. D'ailleurs, ils n'ont pas le choix : il n'y a plus de boue, mais on ne badine pas avec le froid moscovite. Hitler crie et ses cris disparaissent dans le ciel ; Dieu écoute ces cris et ne comprend rien. Il comprend l'allemand, mais ne comprend pas les cris d'Hitler. Hitler continue à crier ; personne ne comprend plus rien. On comprend qu'il n'est pas infallible.

Au lieu de Moscou et des troupes qui périssent sur le front Est, Hitler pense à sa nièce de 23 ans. Elle s'appelle Geli Raubal. Elle ne s'appelle plus : elle est morte en 1931. L'a-t-elle acculée au suicide ? L'a-t-il assassinée purement et simplement ? Tout est simple dans sa vie : meurtres, camps de concentration. Ses pensées sont aryennes et pures par conséquent. Etait-il heureux avec sa nièce ? Comment se portait son testicule au cours de leurs ébats amoureux ? Il la flagellait sans doute. « A sa demande », précise-t-il. Pourtant elle ne demandait jamais rien.

Il lui demandait de prendre l'unique testicule dans la bouche. Elle obéissait à cet ordre et suçait le testicule pendant des heures et des heures, jusqu'au crépuscule. Ensuite, Hitler reprenait son testicule et partait

en laissant un bonbon sur sa table de nuit. « Entraîne-toi en mon absence », disait-il. Elle l'écoutait, la bouche ouverte. L'admirait-elle à ce point ? La surprenait-il ?

Sur ces entrefaites, l'armée d'Hitler s'arrête devant Moscou. Les chars sont recouverts de glace ; ce sont des vieillards qui ne songent même plus à l'attaque, à la place Rouge. Hitler voulait faire une parade sur la place Rouge. C'est une parade soviétique qui a lieu. Tout a lieu mais différemment, sous un autre angle. On remplace les participants, on change les uniformes. « Dieu est avec nous », dit l'uniforme des soldats hitlériens. Mais Dieu n'est plus avec eux. Cette fois, Dieu est de la partie : Il s'immisce dans les affaires humaines. Il envoie la pluie, le froid. Il tourne la tête d'Hitler ; la tête tourne et dit des bêtises. Plus elle tourne, plus il en sort des bêtises. La tête d'Hitler tourne de plus en plus vite. Les bêtises volent partout ; elles se précipitent vers Moscou et l'armée s'arrête une fois de plus.

Hitler demande à Méphistophélès de l'aider, mais celui-ci refuse :

Je ne suis ni général ni amiral.

Tu n'es pas un empereur.

Tu n'es ni savant ni séducteur ;

La Belle Hélène ne t'aime pas,

Et Marguerite est fidèle à Faust.

Tu as déjà perdu la guerre : c'est moi

Qui te le dis. Adieu, crétin.

10

Je vois Moscou que l'on défend et je comprends que c'est ma ville. Il ne faut pas dire « ma ville natale » : c'est ma ville tout court et je constate que je ne la connais pas. J'y ai vécu 26 ans et lorsque j'y reviens, je vois des rues que je ne connais pas ; elles ne me connaissent pas non plus. Elles ne me regardent même pas ; elles n'écoutent pas mes pas. Les autres passent et les connaissent. Ils se reconnaissent et se parlent de choses que je ne comprends pas. C'est dans ma ville que je constate que je ne connais pas grand-chose. Je ne connais pas l'endroit où je suis né, comme si je ne connaissais pas mes parents.

Je reconnais la maison où j'ai vécu vingt ans. C'est un gratte-ciel construit sur ordre de Staline il y a 60 ans. Ce gratte-ciel doit se souvenir des funérailles de Staline ; même moi, je m'en souviens. Je vois souvent cette maison dans mes rêves. En bas, il y a une concierge qui ne me laisse pas entrer : ni dans les rêves ni dans la réalité. J'ai beau lui dire que j'ai vécu dans cette maison autrefois. « Vingt ans », j'ajoute, comme s'il fallait ajouter quelque chose, comme si cela allait changer quelque chose. Les choses ne changent pas et je reste dans le hall. On ne me laisse pas pénétrer à l'intérieur, comme si j'étais un Nazi. Nous ne sommes plus en 1941, mais la concierge ne le sait peut-être pas.

Du moins me laisse-t-on vagabonder dans les rues. Parfois un policier me demande de lui montrer mon passeport. Il le feuillette et dit : « Vous n'avez pas de visa. » Je feuillette le passeport à mon tour et montre le visa au policier. Il me lâche et je continue ma promenade. Je n'ai plus le passeport russe et chaque fois que je vais en Russie, je dois faire la queue devant le consulat. Tantôt on me laisse entrer, tantôt on me claque la grille au nez. À la télévision russe on a dit qu'on allait supprimer les visas. On a ajouté que ce n'était pas pour demain,

ni pour après-demain ni pour l'année prochaine. Alors, une queue m'accueillera la prochaine fois, en janvier prochain. J'irai à Pétersbourg. Mais d'abord, j'irai au consulat et je verrai la grille.

Cette grille ne me rappelle pas les camps de concentration et l'archipel Goulag. Elle ne me rappelle rien, sauf la nécessité de prendre un visa. Je renouvelle mon passeport assez souvent car il faut avoir deux pages blanches pour obtenir un visa russe. Elles ne sont pas tout à fait blanches, mais leur blancheur ou leur noirceur n'influe pas sur ma vie. C'est le cachet du consulat qui compte. Il doit être en noir et blanc.

Une femme m'appelle de Pétersbourg. Elle m'aime toujours, à ce qu'il paraît. Je croyais être débarrassé d'elle – pour toujours, comme d'habitude. Mais non, elle est toujours là. Elle veut me rendre visite à l'hôtel la veille de mon récital. Je ne veux pas annuler le récital : je veux revoir la ville que j'aime même plus que Moscou. Je ne sortirai pas de ma chambre ; je n'ouvrirai pas la porte.

J'ai invité une autre amie ; elle habite Moscou. Elle ne sait pas encore si elle pourra venir. C'est la divinité dont j'ai parlé tout à l'heure. Je parle trop peut-être, mais les déesses le méritent. Je parle surtout de moi et je ne sais pas si je le mérite ou non. L'autre dit qu'elle viendra à mon récital avec un couteau pour tuer la déesse. Mais on ne tue pas les déesses : elles sont immortelles. L'autre ne le sait sans doute pas. Il y a des femmes et des hommes à qui il faut tout apprendre.

Ce sera une nuit des longs couteaux ou des courts couteaux : tout dépend du couteau que l'autre apportera. Elle s'est excusée à la fin de la conversation, mais ses excuses ne valent rien ; elle ne vaut rien non plus. Je perds mon temps en lui parlant au téléphone. Elle téléphone et je la rappelle pour lui demander de ne plus me rappeler. Est-ce un cercle vicieux ou un carré vertueux ? Je ne sais pas ce que c'est, mais je perds mon temps et mon énergie. C'est tout ce que je sais.

Je sens l'air de Moscou parfois ; c'est comme une révélation, un éclair. Tout d'un coup, je vois quelque chose et je sais que c'est Moscou, que je suis en train de naître – une fois de plus, comme si une fois ne suffisait pas. Cela suffit. Les naissances ne m'écoutent pas ; elles ont leur club qui décide de tout, même de la mort. Elles vous font mourir pour entrer en scène. Elles aiment se montrer et parader devant les gens attentifs. Moi, je suis leur jouet. Je meurs et je nais plusieurs fois par an. Je ne compte plus mes naissances, mes morts, mes révélations, mes extases. Je ne suis pas un comptable. Dans le film que j'ai vu tout à l'heure, il y avait une femme dans un hôpital. Elle se réveille et dit : « Qui suis-je ? » Je ne suis pas très loin de cette femme. Je suis peut-être dans le même hôpital.

Je lis mes poèmes à la déesse ; ils lui plaisent. Je crois qu'elle ne comprend rien à ma poésie. Je n'y comprends rien non plus. Faut-il comprendre la poésie ? Je crois que oui, mais cela ne change rien. Les mots défilent et disparaissent ; c'est un défilé comme un autre. J'ai vu beaucoup de parades sur la place Rouge – à la télévision. Les mots ne sont pas différents ; ils défilent et on les oublie. Il y avait des mots par ici ? Il y a toujours des mots, partout. Même le silence est rempli de mots – à ras bord. J'en ai ras le bol, mais mes humeurs ne changent rien. Les mots se disent : « Il est de mauvaise humeur » et continue à défiler.

Je ne suis pas de mauvaise humeur ; je suis simplement mélancolique. Ce n'est pas si simple que cela, mais je n'ai pas envie de l'expliquer. Si je n'explique rien, cela passera peut-être. Les mots ne sont pas éternels.

« Bientôt » est un mot. Il s'écroule. Il ne reste

Que le présent avec ses soucis, leur absence, la science

De survie qui ne connaît pas le lendemain.

*Elle l'a oubliée : la science a des oublis, tout comme
 Les hommes. La science n'est pas mécanique ;
 Elle a ses humeurs, ses observateurs. Ils observent
 Les particules qui changent de trajectoire.
 La mécanique quantique ; la mécanique arctique.
 Le froid moscovite. Les chars nazis n'avancent plus.
 Le cantique de la Vierge Marie (le cantique des cantiques) retentit quelque part.*

Je n'avance plus non plus parce que je n'en ai pas envie. Je peux sortir de ma maison : je n'ai pas besoin de visa pour cette escapade. Je ne sors pas ; je boude le monde extérieur et le monde intérieur. Je n'entre pas dans mes profondeurs non plus. D'ailleurs, je ne sais même pas s'il s'agit de profondeurs, d'investigations manquées, de forages, de fouilles archéologiques. Et puis je regarde une page quelque part – c'est toujours « quelque part » et pas près de mon bureau – et j'écris quelque chose d'incohérent. « Le passage à l'an mil a suscité une grande peur. Je n'ai pas partagé cette peur ; je n'ai pas non plus choisi la même longueur d'ondes pendant les derniers jours de l'an 1999. Les gens parlaient d'ordinateurs ; moi, j'ai écrit quelques poèmes. »

Je ne vais pas en écrire cette nuit. Je n'attends pas de coup de fil et personne ne me téléphone. Si vous n'attendez personne, personne ne vous rend visite. C'est clair et net ; ce n'est pas le clair-obscur dont on parle dans la peinture. « Une grande partie de la population n'a pas perçu le passage à l'an mil : il n'y avait pas de calendrier. Incapable de calculer l'année en cours, elle n'avait pas l'impression d'entrer dans un nouveau millénaire. » J'ai beaucoup de calendriers : les pompiers m'en apportent chaque année et les postiers ne sont pas en reste de courtoisie. « L'année commençait en outre à des dates différentes en Europe (à Noël en Angleterre et en Italie, à Pâques en France) et les ecclésiastiques concevaient un 'début de millénaire dédoublé' : 1000 pour l'Incarnation et 1033 pour la Passion du Christ. »

Je n'ai pas peur de la mort prédite par de nombreux observateurs du temps. Ils voient trois zéros et disent : « C'est la fin du monde. » Mais le monde continue à tourner ou à stagner ; personne ne sait ce qui se passe avec le monde. On n'arrive pas à prédire ses crises. Le monde a une crise d'asthme et tout le monde dit : « Le monde respire bien. Il fait du jogging. » Le monde fait du jogging et tombe sur le seuil de sa maison. Mais nous avons toujours la maison du monde. Le monde n'est plus là, mais la maison est épargnée – par Dieu sans doute. Nous nous mettons à genoux et remercions Dieu pour cette maison, pour ce cadeau inattendu. Dieu attend tout, même notre prière. Il nous écoute malgré le fait qu'Il connaît notre prière par cœur.

Je connais les fins du monde, mes propres fins. Je renaiss et je ne renaiss pas. Je suis mort à moitié et je ne sais pas de quelle moitié il s'agit. La moitié gauche ou la moitié droite ? La moitié basse ou la moitié haute ? J'ôte toutes ces moitiés et il ne me reste plus rien à part le centre d'une circonférence. Tantôt le centre est partout ; tantôt il n'est nulle part. Il part.

Je ne suis peut-être nulle part. Le monde me suit ; il imite mes mouvements, mes paroles. Il n'est nulle part, lui aussi. C'est facile à prédire : tout n'est nulle part, pour ainsi dire. Je ne suis pas absent pour autant. Je sais où est mon bras droit et mon bras gauche. Je vais à gauche, tout droit, à droite ; le monde suit ma démarche. Tant mieux pour le monde : je suis un bon guide. Je ne le suis pas ; je ne suis ni un guide ni un gamin. Je suis une pièce qui a fait un bide. Une pièce de Shakespeare probablement. Laquelle ? Laissez-moi réfléchir.

Les fins ont du charme. Et les débuts ? C'est un orgasme qui se répète pour nous dire qu'il ne pense pas. L'orgasme ne pense pas ; il sent quelque chose. Il sent quoi ? Notre désir. L'orgasme sent nos élans, nos effluves. Est-ce bien suffisant ? Sans doute ; je ne doute plus de rien. Je répète quelques mots et cela suffit pour survivre, pour suivre le cours de l'histoire.

Il faut que je trouve le nord. Il n'est pas devant moi, sinon je marcherai jusqu'à lui pour prouver que je le vois et que j'arrive à marcher malgré mon âge. Pas de cancer fulgurant, pas de cancer au ralenti – pas à ma connaissance en tous cas. Il faut toucher tout le bois que je trouve à proximité de mon corps sain et sauve. Je touche du bois ; je dors sur du bois. J'enlève les matelas et je dors sur le bois, sur les arbres. Cela ne me garantit pas l'éternité. L'éternité est loin ; moi aussi, je suis loin.

Ce qui est près n'est pas intéressant ; c'est un jardin. Ce n'est pas le jardin d'Epicure ; il n'est donc pas intéressant. Il y a quelques fleurs, quelques arbustes. Il y a une cascade au milieu du jardin ; c'est un jardin japonais. J'écoute la cascade et j'écris un poème – en pure perte. Il y a des pertes partout ; il y a des perles aussi.

*J'écoute cette musique et je ne sais pas si
C'est une pièce de musique ou rien du tout.
Rien du tout ; c'est d'autant plus musical
Que n'importe quelle chanson nous
Parle d'amour. La cascade nous parle
De ce qui se passe, des crevasses, des livres
Où notre sagesse flétrit. Disons « oui »
Et la neige fondra lorsqu'il faudra qu'elle fonde.
Le monde fondra aussi. Un vent de fronde
Se lève, nous quitte. Les harmonies nous calment.
Le calme nous berce ; le ton est un moment.
C'est tout ce qu'il y a : moment et vent.*

DEUXIEME PARTIE

1

Je reviens à la photo qui ne quitte pas la commode, comme si je l'avais achetée avec la commode, chez le même antiquaire. Il est toujours immobile et le regard de mon chat ne change pas. Il me regarde et ne me regarde pas ; il regarde Dieu. Son regard est neutre ; ma prose ne l'est pas. Je prends parti, je m'emporte ; et le vent emporte tout cela. Je marche en zigzag et par conséquent mon champ d'action est trop grand. Mes pensées ne sont pas longues car elles sont un peu partout : un morceau de pensée par ci, un autre par là. Les pensées morcelées ne servent à rien, quoique qu'elles tuent le temps. Le temps est déjà mort ; je peux réfléchir enfin.

A l'aéroport – je reviens à mon voyage au Japon – j'ai acheté un numéro du *Point*. À part les grandes erreurs de l'histoire, j'y ai trouvé un article sur Cioran. Ses œuvres viennent de paraître dans la *Bibliothèque de la Pléiade*. On dit qu'il est un complice du néant. Je le suis aussi sans doute. En tout cas, je le pense sincèrement et je suis rarement sincère quand j'écris des livres. J'ai lu certaines œuvres de Cioran ; je n'ai pas tout lu. Je connais quelques titres : *De l'inconvénient d'être né*, par exemple. On est né et on ne se suicide pas. De l'inconvénient du suicide. On n'a pas envie d'aller en Enfer. Dieu ne nous a pas créés pour qu'on lui crache à la figure – dans l'œil, plus précisément – en lui rendant son cadeau. D'accord, c'est un cadeau empoisonné, mais le poison est partout et on s'empoisonne tout le temps. On accepte un cadeau et on se contamine par son intermédiaire. On rend un cadeau et on va en Enfer. Les cadeaux sont partout ; ils ne quittent pas leur place.

D'après Jean-Paul Enthoven, Cioran apprend « à chacun que le pessimisme est la condition d'un certain bonheur et que l'optimisme est la voie royale des désastres ». Je ne sais pas si je suis pessimiste ou optimiste. Ce qui m'ennuie dans la vie, ce sont les nuances. Il y en a partout ; on pourrait s'amuser en les regardant, mais cela ne m'amuse plus. J'aimerais savoir si je suis éternel ou non. On me dit que je le suis dans un certain sens. On parle de l'âme et de l'esprit. Je réponds avec virulence : « Ce sont des nuances. Répondez par 'oui' ou par 'non' ». Alors on me dit « non », et je n'aime pas cette réponse. À ce moment-là, je préfère les nuances. Pouchkine disait qu'il ne mourrait pas entièrement.

Les nuances m'étouffent. On me conseille de lire un livre. On me dit qu'il est très subtil. D'abord, vous ne remarquez rien ; tout ce passe normalement. Et puis vous apercevez quelque chose d'anormal : un mot, un son, une couleur. Tout commence à dévier du chemin ; on s'aperçoit qu'il n'y avait pas de chemin du tout, rien que des sentiers qui bifurquent. Nietzsche philosophait avec un marteau ; il avait raison. N'importe quelle phrase de Proust vous terrasse. Je n'ai plus de temps pour les nuances, pour cette subtilité-là. Il n'y a pas de chemin ; il n'y a pas de sentiers non plus. On se tient face au néant ; c'est avec lui qu'il faut composer.

Cioran disait que « les livres ne servaient à rien et qu'il avait bien l'intention d'en écrire encore quelques-uns afin de le prouver ». D'autres écrivains le prouvent sans arrêt ; ils n'ont pas besoin de mon aide. Les preuves ne prouvent rien de toute façon. Prenons, par exemple, les preuves de l'existence de Dieu. (C'est la seule preuve dont nous ayons vraiment besoin.) Vous prouvez que Dieu existe et Kant vous dit que votre preuve ne vaut rien. Il sourit et Tertullien lui répond que la foi n'a pas besoin de preuve. Elle est absurde et tant mieux pour elle et pour nous. « L'absurde est mon compagnon, dit-il. Tous les jours nous nous promenons de concert dans les bois. »

Avant de m'installer dans un fauteuil, je ne m'adresse à personne pour savoir s'il est capable de supporter mon poids. Je crois en la solidité de ce fauteuil et en l'amitié de mon hôte. Et si le fauteuil s'écroulait ? Ce serait une preuve de l'hostilité de mon hôte ou de sa négligence. Je préfère son hostilité. La négligence est une forme de déchéance, aurait dit Cioran. Il aurait eu raison. Il pensait que le succès était une des formes de déchéance ;

par conséquent, je ne suis pas encore complètement déchu. Je ne sais pas s'il faut m'en réjouir. Il vaut mieux peut-être être déchu.

Très souvent, je ne suis pas d'accord avec Cioran. Mais je me donne la peine de ne pas être d'accord avec lui. La plupart des écrivains ne me touchent ni de loin ni de près. Je vois leur nom et les flammes qui le brûlent. Les flammes m'intéressent beaucoup plus et je me concentre sur elles. Tout brûle, dit Bouddha. En tout cas, ces noms-là brûlent dans mon cerveau et peut-être ailleurs – dans l'Enfer littéraire, par exemple.

« Nul ne peut assister au désespoir d'autrui pendant plus d'un quart d'heure », dit Cioran. Moi, je ne le dirais pas. Si vous regardez *Les Bienheureux* de Bergman, vous assistez au désespoir des protagonistes pendant une heure et demie, à moins que vous n'éteigniez la télévision. Moi, je ne l'ai pas éteinte ; je n'ai pas arrêté la cassette non plus. C'était plutôt amusant : le désespoir d'autrui est souvent amusant, à condition qu'il se passe à distance. Si cet autrui commence à jeter des verres en direction de votre visage, cela devient déplaisant.

Le désespoir peut être silencieux ; c'est plutôt ennuyeux. Parfois une victime du désespoir se ronge les ongles ou se mord les lèvres. Ces deux symptômes sont désagréables, surtout si l'on voit du sang sur les lèvres de la victime. La vue du sang est toujours désagréable, même s'il s'agit du sang du Christ. Quand on en boit, il vaut mieux ne pas le regarder.

Ce n'est pas le désespoir que je ne supporte pas ; c'est l'ennui. Si le désespoir est ennuyeux, je pars et je ne reviens pas. Même chez Kierkegaard, le désespoir peut être ennuyeux. « Le péché consiste, étant devant Dieu ou ayant l'idée de Dieu, et se trouvant dans l'état de désespoir, à ne pas vouloir être soi, ou à vouloir l'être. » Je suis devant Dieu puisque Dieu est partout : Il est la nature et la nature de Dieu est la nature également. C'est une idée que j'ai depuis quelque temps, et cette idée me parle de Dieu. Elle dit beaucoup de bien de Dieu car cette idée fait abstraction des malheurs et des guerres et du sang versé par les femmes que les hommes battent à mort. Je ne me trouve pas dans l'état de désespoir et je ne crois pas que cet état se trouve en moi. Certes, mon inconscient peut héberger cet état à mon insu : je m'en rends parfaitement compte. Mais je n'en veux pas. Je veux être moi et pas l'image du désespoir, encore une image. Il y en a trop : tous les musées sont remplis de ces images, toutes les rues, tous les théâtres. D'après Kierkegaard, je pêche car je veux être moi-même tout en parlant du désespoir. D'accord, je parle du désespoir. Mais cela ne veut pas dire que j'éprouve cette sensation ou ce sentiment, que je sois en proie à cet état.

Pierre Charon affirme que l'on prie pour soi et pas pour Dieu. Nous jetons un œil sur Ses voies impénétrables, nous les pénétrons et nous essayons de faire en sorte que nos voies correspondent à Ses voies et que notre voix parle à l'unisson avec la sienne. Voici la sagesse et l'absence de péché. Je pénètre à l'intérieur de Dieu et je vois ce qu'Il veut que je fasse. Je le fais parce que Dieu veut que j'écrive cette phrase. Je l'écris et je vois le sourire de Dieu. J'aime Ses sourires ; j'aime même Ses sourires amers. Il ne peut pas avoir d'autres sourires : il suffit de regarder le monde pour le comprendre. Et pourtant Il a toute une série de sourires dans son répertoire.

Dans le film qui s'intitule *Passion*, il y a un homme qui vit sur une île presque déserte. En tout cas, il vit tout seul. Un jour, une femme arrive chez lui pour utiliser son téléphone. Il la laisse faire et elle téléphone à Stockholm. Elle lui rembourse la communication et repart en le laissant en proie à ses tourments. Une variété de désespoir s'empare de lui, mais je ne sais pas de quel désespoir il s'agit. Aime-t-il Dieu, son unique consolation ? Peut-être pas. Il aime cette femme qui n'est pas son unique consolation. Elle est peut-être son unique tourment ; il ne le sait pas encore.

Est-il lui-même ou non ? À un moment donné, il dit qu'il a perdu son identité. Mais où est notre identité ? Elle n'est pas notre nez ni notre visage. Elle n'est pas notre corps et pourtant notre identité se cache quelque part. Je me demande d'ailleurs pourquoi elle doit se cacher. Voici mon passeport ; tout est écrit sur ces pages. Si vous savez lire, vous saurez qui je suis et où j'habite. Même mon chat a son passeport. Il s'appelle Musil et il connaît ce nom : il me répond quand je l'appelle. Pas toujours, pas toujours. Une chose est certaine pourtant : il connaît son nom. Un juge lui demande : « Quel est votre nom, cher Monsieur ? ». Il répond : « Je suis Musil. »

Mon identité se trouve dans mon nom, mais je ne suis pas seul à porter ce nom. On peut me confondre avec des gens qui portent le même nom. Je ne suis pas l'unique consolation de moi-même : j'ai besoin de mon chat et de mon dieu pour être consolé. Mais je ne suis pas triste aujourd'hui. Il faut me consoler quand-même : on est toujours un peu triste si l'on comprend quelque chose. Une banalité à la Cioran.

2

J'abandonne Kierkegaard : j'ai d'autres chats à fouetter. Je dois choisir entre son livre et La Bible ; je choisis la Bible parce que le livre est plus gros. Il y a plus de pages, plus de pensées, plus d'images. Kierkegaard me parle du désespoir ; la Bible me parle de la joie. Pas toujours, pas toujours. Rien ne se passe tout le temps, chaque jour, toujours. La joie est là, mais elle ne dure pas. Votre genou vous fait mal ; la joie est terminée. Elle recommencera demain matin : en se réveillant, on redécouvre le monde. D'accord, le monde vous redécouvre, lui aussi. Et alors ? Tout le monde est joyeux.

Kierkegaard me dit que « l'opposition péché-foi est l'opposition chrétienne qui, sur le plan chrétien, transforme toutes les déterminations de concepts éthiques et leur confère un trait de plus ». D'accord, on croit et on a la foi. C'est un trait de plus : on n'est plus simplement bon. Vous êtes bon ; vous donnez de l'argent aux pauvres. Mais vous ne croyez pas en Dieu ; il n'y a donc pas de trait de plus. Il y a un trait de moins : vous ne croyez pas en Dieu. Et si vous ne croyez pas en Dieu, vous êtes immoral ou amoral. Il y a plusieurs traits de moins. Et si vous croyez en un dieu personnel, en un petit dieu qui vous accompagne partout ? C'était le dieu de Socrate qui lui disait ce qu'il ne fallait pas faire ; et Socrate ne le faisait pas. Mon petit dieu me dit ce que je dois faire. Il se trompe souvent ; et pourtant il est un dieu, un tout petit dieu. Il est un dieu quand-même.

Je pêche sans cesse. Je vais à la pêche en quelque sorte. Ce jeu de mots s'impose et je ne sais pas comment le traduire en d'autres langues. Ma vérité ne doit pas être traduite en d'autres langues parce que c'est une vérité partielle, personnelle. J'ai ma vérité, mon dieu, ma musique. Il n'y a pas de partitions ; j'improvise. En tant que pianiste, je ne sais pas improviser. Mais je suis un homme et j'improvise ma vie qui est déterminée, paraît-il.

Alors, je n'improvise rien. Je m'assieds quelque part et mes réflexions vont un bon train. Puis elles s'arrêtent et je regarde ce qu'il en reste. Presque rien. Tant mieux. Les restes se mettent à bouger ; je les écrase de mon pied droit. Ils continuent à bouger : rien ne les écrasera, sauf la mort, et encore.

J'abandonne Kierkegaard. Il ne m'accompagnera pas pendant mon voyage à l'île déserte. Il n'y aura pas de voyage : je suis déjà sur place, comme le héros de Bergman. Il voit des gens ; je ne vois presque personne. Il tombe amoureux ; je suis imperméable à l'amour. Tant mieux pour lui, pour moi et pour tout le monde. C'est comme cela qu'on vit et qu'on passe le temps qui ne passe pas. Tant mieux pour lui.

Je viens de voir un film de Bergman qui s'appelle *Passion*. Le titre original est différent, mais cela n'a pas d'importance ; cela ne change pas la teneur du film. Un homme vit sur une île déserte. Une femme arrive ; ils

vivent ensemble. Ils se disputent assez souvent. Un jour, elle lui dit qu'il est menteur. Je ne me souviens pas des mots exacts. Je connais mes mots et je peux remplacer leurs mots par les miens. Les mots sont remplaçables, interchangeables. « Tu es un menteur, dit-elle.

- Et toi ? Tu penses que tu vis honnêtement ? Tu le voudrais, mais ça ne veut pas dire que tu le fasses.

- J'essaie au moins.

- J'essaie aussi, mais ça ne marche pas. »

Ils commencent à se battre ; ils se battent pour un oui ou pour un non. Tantôt c'est lui qui donne les coups, tantôt c'est son tour à elle. Pour une raison inconnue, ils ne le font pas ensemble. Visiblement, ils ne savent pas boxer. Ils ne se protègent même pas le visage et les deux visages se couvrent du sang. Le sang est partout, même sur la neige où il crée un contraste désagréable. Sur le plan esthétique, ce n'est pas très beau. J'aime la blancheur de la neige et je n'aime pas quand on détruit cette blancheur soit par le sang, soit par la boue. J'aime aussi le caractère lisse de la neige, si bien que même les traces des skis me gênent parfois. La neige est une sorte de nappe, si bien qu'une bouteille de champagne enfouie dans la neige – on ne voit que le goulot – ne m'agace pas. C'est comme s'il y avait un seau à glace sur la nappe. Ensuite, on apporte des homards et le dîner démarre doucement.

Ils rentrent à la maison ; elle jette ses clefs sur une coiffeuse. « Tu as mis trop de choses sur la coiffeuse, dit-il. Les clefs abîment la marqueterie. » En guise de réponse, elle prend un disque et le jette en direction de son visage. Le disque se heurte à son œil ; il tombe en criant de douleur et de peur. Il pense qu'elle lui a crevé l'œil droit. Il sera comme Dieu ; il aura peut-être cet œil que l'on voit dans l'autre film de Bergman. Il n'y pense pas. Elle lui demande pardon, mais il ne lui pardonne pas. En tout cas, il ne dit rien à ce sujet. Il laisse tous les sujets de côté – tout ce qui ne concerne pas son œil et sa douleur. « Je serai aveugle, dit-il cinq minutes plus tard.

- Tu as oublié ton œil gauche », dit-elle.

Une fois de plus, le ton de sa voix est dur. Elle durcit son attitude vis-à-vis de l'homme qu'elle a blessé. Pourquoi ? parce qu'elle ne l'a pas blessé à mort ? La perte d'un œil n'est pas fatale. De toute façon, il n'y a rien à voir dans le monde. On ne voit que des horreurs : des animaux torturés, un cheval qui s'enflamme. Quelqu'un pénètre dans une écurie et allume le foin. Ensuite, ce quelqu'un ferme la porte et le cheval se met à crier, comme le protagoniste blessé à l'œil. On arrive à ouvrir l'écurie ; le cheval en sort. Ou plutôt ce sont les flammes qui sortent. Le cheval meurt quelques minutes plus tard. Cela vaut-il la peine d'être vu ? Ne peut-on vivre sans les chevaux enflammés ? On peut imaginer que ce sont des chevaux inspirés, poétiques : Pégase. La flamme de l'inspiration leur brûle le corps. Tant mieux pour la poésie.

La blessure n'est pas mortelle ; l'œil guérit et voit des horreurs. Mais la rancune de l'homme le pousse à la vengeance ; il ne sait pas comment se venger. Il n'arrive pas à résoudre ce problème. Le corps de cette femme qu'il déteste – elle n'est toujours pas partie – est étendu à ses côtés. Elle occupe le même lit malgré toutes les querelles et de nombreuses blessures. Il ne faut pas oublier qu'il y a beaucoup de blessures psychologiques qui atteignent le cœur et l'âme ; elles ne guérissent pas, contrairement à ce que pensent les psychiatres.

Elle dort paisiblement – trop paisiblement, à son avis. Il la réveille en criant : « Tu oses dormir après ce que tu as fait ? » Il ne la bat pas encore, mais il s'apprête à le faire. Au lieu de ses doigts, on voit déjà deux poings. Elle crie et son cri est insupportable ; il est presque aussi insoutenable que le cri d'un animal que l'on torture. Elle commence à se rouler par terre pour imiter Dostoïevski et autres épileptiques. Sa salive tombe sur le tapis, mais le sang ne coule pas encore. Cette fois, il n'y aura pas de sang. Pourquoi ? Parce qu'il tient tellement

à la beauté de son tapis ? Il aime sa maison, ses meubles, ses bibelots et ses tapis. Il ne veut pas que le sang étranger porte atteinte à cette beauté, à son intérieur. L'intérieur de sa maison et son for intérieur coïncident, si bien que le sang répandu sur le tapis risque de nuire à sa santé – à son foie, par exemple.

Elle continue à se rouler sur le tapis. Elle crie et sa voix devient de plus en plus rauque. C'est une voix rauque qui crie à présent. L'homme ne supporte pas les voix rauques. Il met sa main sur la bouche de la femme et la main tremble, secouée par les cris, par les ondes sonores. Elle tremble de plus en plus fort et l'homme la retire : il n'aime pas voir sa main trembler. Quand il boit pendant une semaine, ses mains se mettent à trembler. Cette fois, ce n'est pas le cas. Il n'a pas beaucoup bu cette semaine ; par conséquent, la cause de ce tremblement est ailleurs. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un tremblement de terre. Si le sang coule cette nuit, personne ne dira qu'il s'agit d'une catastrophe mondiale. Et pourtant la femme a peur ; lui aussi d'ailleurs. Il pense que les voisins risquent d'appeler la police. C'est pour cela qu'il ne la bat pas encore : si la police arrive, les policiers verront un visage immaculé. Il pourra la battre demain, à la première heure.

Elle continue à crier, à attirer l'attention des voisins sur ce qui se passe dans cette maison : il appelle son appartement « ma maison ». Il se demande d'où lui vient cette force ; il ne pourrait pas crier aussi longtemps. Il n'a jamais essayé et ce n'est pas le moment de le faire : les voisins ne supporteront pas deux cris. Ce n'est pas la peine de réveiller toute la maison. Une partie de cet immeuble ne dort plus – le doute n'est plus permis. Il ne doute pas d'ailleurs ; son cerveau s'occupe du problème de la vengeance. Il faut la battre immédiatement pour qu'elle arrête de crier. Elle perdra connaissance et les cris s'arrêteront. Elle sera dans le coma et personne ne crie dans cet état qu'il connaît par ouï-dire. Comment obtenir ce coma ? Où doit-il porter les coups ? Il pense à la jolie poitrine de sa compagne, à son sexe et même à son visage. De temps à autre, il menace de la défigurer au vitriol. Si on tape sur son visage, cela ne donne rien : elle n'est toujours pas dans le coma. Par conséquent, il faut taper ailleurs. Il n'a pas envie de téléphoner au médecin de famille ; on ne parle pas de coups en présence d'un médecin. S'il l'appelle, le médecin lui conseillera de s'abstenir. Les médecins sont comme cela ; il n'y a rien à faire. Ils peuvent tuer les gens tant qu'ils veulent, mais ils défendent aux autres de le faire.

Elle ne crie plus ; elle n'est toujours pas dans le coma. Et c'est un coma qu'il veut obtenir : l'absence des cris ne lui donne pas une vraie satisfaction. De toute façon, il est rarement satisfait, même quand il s'agit de son propre travail. C'est un perfectionniste et ses exigences ne plaisent pas à tout le monde. Elles ne plaisent pas à la femme étendue à ses côtés. Mais ce n'est plus le lit qui sert de scène à leur tragédie ; c'est un tapis qu'il aime par-dessus tout. Il aime les animaux, ses meubles et ce tapis. Cela lui suffit ; son récipient d'amour est bien rempli. Ses devoirs envers Dieu lui commandent d'agir ainsi.

Il ne sait pas quoi faire de cette femme ou plutôt de son corps. Son âme ne l'intéresse pas du tout, même s'il ne lutte pas contre le désir de donner un coup de pied à son âme. Après tout, c'est son âme qui la pousse d'agir de cette façon. Son corps est coupable, lui aussi. Les deux doivent être punis, mais il ne sait pas comment. S'il l'insulte, il donne des coups de pied à son âme. Malgré tous les coups de pieds que son âme a reçus, elle se porte bien ; les deux se portent bien, l'âme et la femme. Elle ne crie plus, mais cela ne veut pas dire qu'elle se porte mal. L'absence de cris n'est pas un signe de mauvaise santé.

Le temps passe et le désespoir lui serre la gorge. Il se demande pourquoi le désespoir commence par sa gorge et non par son cœur qui est encore plus vulnérable. Le désespoir prend son temps ; c'est la pire variété de désespoir. Le désespoir rapide n'est pas un vrai désespoir. Il est négligent ; il néglige son devoir. Il le sait très bien et c'est pour cela qu'il a peur. Il ne faut pas avoir peur, lui disent des philosophes, mais il ne les écoute pas.

Quant un homme (ou une femme) a peur ou s'angoisse, il (ou elle) n'écoute personne. Il y a une différence entre la peur et l'angoisse ; il le sait car il lit Kierkegaard. Il oublie la distinction ; il croit qu'il a peur et que l'angoisse se tapit à côté de sa peur. Elles sont ensemble dans sa poitrine, dans sa gorge et même dans son foie. Le foie est un des sièges de l'angoisse, son siège de prédilection.

De temps en temps, je sors de mon corps et même de mon âme. D'ailleurs, je ne sais pas si je sors vraiment quand je vais faire des courses. Je sors de mon appartement, mais je suis toujours enfermé dans mon for intérieur. J'achète des terrines tout en gardant la clé dans la serrure ; je n'ouvre pas la porte de mon être. Mon visage n'a pas d'expression, même quand je souris à un de mes voisins. Il a une forme qu'il perdra après ma mort. Je ne fais aucun effort pour sauvegarder cette forme. C'est l'absence d'effort qui compte, l'absence d'efforts et de désirs. Je ne me vide pas de mon contenu. Je suis tellement habitué à cet état de choses que je dis parfois que je n'ai pas de contenu.

Je ne sais pas ce que c'est qu'un contenu dans ce contexte. Je parle du contexte de l'homme. Si on ouvre une boîte de conserve, on voit son contenu et on est content. Prenons les sardines, par exemple ; prenons-les et mangeons-les. Je suis content du contenu de cette boîte. Mais que dire d'un être humain ? Comment le vider ? De quoi au juste ? Je n'ai pas envie de sortir ses entrailles ; ce n'est certainement pas mon but. Que puis-je sortir de son corps, de sa tête ? Le contenu de ses pensées, celui de ses sentiments, de ses sensations ?

Tout cela est bien difficile. À quoi bon sortir quoi que ce soit ? Le contenu est en nous ; il a peut-être une forme qui nous convient. Il n'a pas besoin d'autres formes, sauf si les autres (ou l'Autre) veulent le voir. Alors il faut lui donner une forme, sinon personne ne le remarquera. Mais personne ne veut voir mon contenu ; c'est pourquoi je peux le garder à l'intérieur – dans le foie ou ailleurs. Où est le désespoir ?

La mort est toujours là et je n'ai aucune intention de la chasser. Elle ne m'empêche pas de vivre car la vie se lie d'amitié avec la mort dès que je me réveille. Même dans mon sommeil elles s'embrassent, nos chères lesbiennes.

La chambre où je me trouve en ce moment n'est pas loin, sinon je n'y serais pas, je ne dormirais pas. Je viens de me réveiller. Il est deux heures et demie du matin. J'ai écrit un peu et j'ai envie de me recoucher pour que mon cerveau et mon corps se reposent. Je sens la fatigue qui dégouline le long de mes pensées. Je n'aime pas les pensées fraîches et dispose non plus. J'aime leur lenteur et pesanteur. Mais leur fatigue m'irrite et j'essaie de l'éviter.

Je ne sais pas si j'ai besoin d'amis, de sortir de ma coquille pour les accueillir. Je sors de ma coquille et j'embrasse un ami ; je ne me sens pas mal. Je demeure peut-être dans ma coquille en l'embrassant. Pour répondre à cette question, il faut savoir où se trouve ma coquille. Coïncide-t-elle avec mon corps, avec mon cœur ? Il n'est pas facile de sortir de son cœur parce que personne ne sait comment on y entre.

3

Je n'ai pas peur du cancer. Comme tout le monde, je peux tomber malade d'un instant à l'autre. Je suis peut-être malade à mon insu. Même mon médecin n'en sait rien car je ne veux pas faire de prise de sang. Je ne veux pas découvrir la vérité de mon corps. Qu'elle reste cachée jusqu'au nouvel ordre ! L'ordre n'arrive pas et la vérité est toujours cachée. Tant mieux pour elle et pour moi. Elle veut me détruire et par conséquent elle ne veut pas qu'on la découvre trop tôt : elle ne veut pas que je me débarrasse d'elle grâce à une pilule ou un massage. Elle a sa raison d'être ; elle lutte pour que son existence puisse être justifiée. Chacun s'accroche à la vie. Spinoza

ne l'a pas dit de cette façon, mais la teneur de ses propos correspond à cette idée. La mort s'accroche à la vie car la vie est sa seule raison d'être.

« Vous couvez quelque chose ? » Mon amie me pose cette question assez souvent. Que veut-elle dire ? Parle-t-elle d'un cancer ? Elle ne parle peut-être pas d'un cancer fulgurant : on ne le couve pas, si j'ai bien compris. La vie nous donne des leçons et j'essaie de les comprendre. Je ne suis pas sûr que j'aie compris la leçon à propos du cancer fulgurant. Vous sentez que votre ventre grossit et pourtant vous ne pouvez pas être enceint parce que les hommes ne sont jamais enceints – jusqu'à nouvel ordre. Cet ordre arrive et on constate que les hommes ne peuvent toujours pas être enceints. Tout change autour de nous, mais cela ne change pas. Cet ordre de la nature reste immuable.

Vous allez chez votre médecin et vous dites : « Mon ventre est trop gros.

- Vous mangez trop, dit le médecin.
- Non, pas tellement.
- Si, vous mangez trop. Vous mangez des pâtisseries.
- Je ne mange jamais de pâtisseries.
- Alors vous mangez du foie gras. C'est pour ça que vous êtes gras.
- Non. Je mange du foie gras à Noël. Mais Noël est loin.
- Votre vie s'éloigne de vous.
- Que voulez-vous dire ?
- Vous avez un cancer.
- Quel cancer ?
- Vous êtes trop curieux. Il est trop tard.
- Il est trop tard pour être curieux ?
- Il est trop tard pour être quoi que ce soit.
- Est-il trop tard pour être mortel ? »

Non, il n'est pas trop tard et je ne comprends pas pourquoi je ne prête pas assez attention à mes cancers potentiels. Ils sont là puisqu'ils sont potentiels, mais je ne les remarque pas. Ils se tiennent devant moi ; je suis leur général. Mais je ne leur adresse aucune parole ; je ne leur dis pas qu'ils doivent livrer bataille à mon corps, à ma vie. Je ne dis rien du tout ; je ne les regarde même pas. Ils ne font pas attention à mon attention. Ils se regardent ; ils se disent qu'il est temps d'agir. Ils n'ont que faire de leur général ; ils veulent sa peau. Ils auront aussi ses entrailles et le reste de sa substance, de sa personne, de son ego, de sa nature, de ses loisirs. Ils auront ses restes.

Il y a une petite révolte et leur victime meurt – dans son lit, dans un hôpital. Les hôpitaux sont prêts à accueillir des cancéreux. Ils les accueillent ; ils leur disent « adieu ». Les hôpitaux sont très polis : ils vous disent « adieu » même si vous n'entendez plus rien, même si vous ne comprenez rien en dehors de la température de la chambre où l'on vous a mis. On vous met quelque part et vous écoutez votre maladie. Elle parle très fort et vous vous bouchiez les oreilles de temps en temps. La maladie continue à parler et vous l'entendez : ce n'est pas vos oreilles qui l'entendent.

Demain, tout peut s'interrompre : les poèmes, les pensées, les pensées de Pascal. Je ne pourrai ni lire ni écrire. Je serai dans mon lit et j'écouterai ma maladie comme Ivan Ilitch. Et je connais la fin ; il n'y a pas de suspense. Il n'y a jamais de suspense, mais les écrivains ne le comprennent pas ; les lecteurs non plus. Vous

suivez le récit et vous tombez dans ce piège : vous pensez qu'il y a un récit. Il y a un lit où vous êtes allongé ; il n'y a rien d'autre. On vous raconte des histoires et vous y croyez. Vous vous dites : « Quelle histoire ! » Il n'y en a pas ; ce sont des histoires, rien de plus.

J'en ai entendu tant dans ma vie que j'aspire à la paix. Pas à la paix mondiale : le monde fera ce qu'il voudra. Probablement rien. Je ne suis pas le gardien du monde ; il y a des gardiens, des banquiers et des présidents. Qu'ils sévissent où ils veulent ! Ils veulent tout et ils auront le monde, la peau du monde. Moi, je veux une parcelle, un nerf du monde. Un nerf qui me parlera de douceur, de musique, de Bach, de son *Art de la fugue*. Bach n'est pas raté ; il n'est pas réussi non plus. Il est au-delà de ces mesures ; il est sans mesure.

Bach n'est pas un inconnu : on le connaît sans le connaître. Il est là ; vous traversez les rues et vous le rencontrez. Il n'y a pas de rues ; il y a un homme qui avance vers vous. La musique des sphères écoute Bach et joue ses pièces. Nous entendons Bach tout le temps ; je l'entendrai sur mon lit de mort. Le cancer l'écouterait, lui aussi. Ce ne sera plus un cancer ; ce sera la musique de la mort ou de la vie. Je ne parle pas de la vie éternelle car la vie est toujours éternelle. Je n'en suis pas si sûr que cela. Mais quand j'écoute Bach – et je l'écoute toujours – je sais tout ce que Socrate ne savait pas. Je sais tout, un point c'est tout.

« Tout y est profond, réel, sans théâtre », dit Cioran. Je ne suis pas d'accord. Le théâtre fait partie de la vie et les *Passions* de Bach sont assez théâtrales. Elles ne sont pas profondes parce qu'elles ne peuvent pas être autrement. Vous ne dites pas que le monde est profond ; il l'est et vous le regardez. Vous l'écoutez sans mesurer son profondeur. Vous n'avez pas assez d'énergie pour mesurer la profondeur de Bach quand vous écoutez ses œuvres. Vous les écoutez ; elles sont en vous. Il n'y a rien d'autre ; le monde est là, simple et tranquille. Il est tranquille car il n'y a rien à craindre. Tout est en lui et lui est à l'intérieur de tout ce que nous voyons, écoutons ; que nous ne comprenons pas.

La musique de Bach est un fait. Les présidents démissionnent ; l'argent disparaît. Ce sont des faits divers. La musique de Bach est un fait ; elle est pareille à un camp de concentration et ses victimes. Elle est pareille à la joie que l'on ressent en regardant les coupes des églises russes. Elle est une série de faits, la vie qu'on connaît par cœur et qu'on découvre avec stupeur. Il n'y a pas de vie comme cela. D'où vient-elle ? des évangiles ? Elle vient, elle s'approche ; elle n'est pas loin. En même temps, elle est loin et on essaie de l'attraper. On tend la main vers elle. Où sont ses cantates, ses passacailles et ses fugues ? Dans notre main. Elles sont non seulement à portée de la main, mais aussi dans les mains, sur les lèvres, dans la bouche, dans la gorge. On parle des gorges profondes ; elles sont là. C'est un acte sexuel.

Au lieu de ressentir la chaleur humaine je ressens le froid sibérien. Il est proverbial, lui aussi. Il n'y a pas d'autre froideur dans le monde. Chez moi, je peux augmenter le chauffage ; je n'ai jamais froid chez moi, même s'il n'y a personne à mes côtés. Un chauffage bien réglé règle le problème de la solitude.

Il vaut mieux rester dans son petit coin pour ne pas s'exposer aux tracasseries extérieures. Ce coin n'est pas si petit que cela ; en tout cas, on peut en faire un grand coin. C'est un grand coin où mon corps et le reste de mon substance se prélassent ou s'enlissent. Peu importe – c'est mon coin et c'est cela qui compte. Mon coin ne me fera pas de mal, même s'il y a un rat au centre.

Il faut garder ses distances. Si l'on attend un coup de fil, la distance est perdue et la proximité – voir promiscuité – arrive au galop. Tout se met à galoper : les sentiments, les nerfs. On se pose beaucoup de questions ; on invente des réponses, mais ce ne sont pas de vraies réponses.

Je regarde ma propre photo et je ne vois pas d'attente. À ce moment-là, je n'attendais rien de la vie ni de personne. De quand cette photo date-t-elle ? Aucune idée, comme d'habitude. J'ai l'air plutôt jeune. J'avais l'air vieux même à l'âge de trente ans. On me donnait cinquante ans, parfois plus. À présent, on me donne mon âge ; je vieillis plus lentement que le temps.

Je n'attends plus rien ; c'est terminé. Je vois un gros plan de mon visage : il suffit de regarder dans le miroir que j'ai mis sur ma terrasse. Ce miroir agrandit tout ce qu'il voit. En parlant de Bergman, Gilles Deleuze dit ceci : « Le gros plan fait du visage un fantôme, et le livre aux fantômes. » Le gros plan détruit votre personnalité et vous devenez la foule ou n'importe qui. Je ne tiens pas tellement à ma personnalité, mais je ne veux pas devenir n'importe qui. Je ne veux pas être important ; et pourtant, « n'importe qui » est humiliant, insignifiant. Autant supprimer cet autrui inopportun ou le miroir. Je ne l'aime pas particulièrement. Je parle du miroir ; et de n'importe qui.

Quelle que soit la durée de ma contemplation, mon visage ne devient pas un fantôme. Je vois trop de choses sur mon visage, dans ses rides, dans ses yeux. Ce ne sont pas mes yeux, j'en suis sûr. Mon visage se détache de moi, mais il ne devient pas un fantôme pour autant. C'est un visage, un point c'est tout. Ce n'est pas le visage de n'importe qui. C'est le visage d'un homme respectable ; en tout cas, je commence à le respecter. J'aimerais être cet homme qui est sans doute plus intelligent que moi. Il est plus calme aussi. Je peux soutenir mon propre regard pendant environ dix minutes. Et puis, je me quitte.

Il est plus facile de tenir une photo. Je ne peux pas regarder ma propre photo pendant des heures parce que je ne veux pas perdre mon temps. Mais je ne cligne pas les yeux et c'est déjà ça. (Je parle de la photo.) Je n'aime pas quand les gens clignent les yeux. C'est comme s'ils ne voulaient rien voir, même pas leur interlocuteur. Alors, pourquoi parlent-ils à leur interlocuteur ? Pourquoi vivent-ils s'ils ne supportent pas le monde ? La vue du monde les insupporte à tel point qu'ils doivent fermer les yeux, ne serait-ce qu'un instant, régulièrement, toutes les huit secondes.

Je fais en sorte que ma photo me regarde. Que voit-elle ? un gros plan ? un autre visage ? Ne me parlez plus de l'Autre, d'Autrui. Je ne supporte pas ces majuscules. Pourquoi faut-il écrire l'Autre avec un « a » majuscule ? Parce que cet Autre est grand dans tous les sens du terme ? Joue-t-il au basket ? Dois-je l'aimer comme moi-même, même plus ? Pourquoi ? Parce qu'il est plus grand ? Parce qu'il n'est pas moi ? Serais-je si méprisable ?

Je ne veux pas que mon visage disparaisse : après tout, il n'est pas hideux. Aucune cicatrice ne le défigure ; mes rides ont l'air plutôt respectable. Même quand je dors, il n'est pas laid ; on me l'a déjà dit. Dans le film *Persona*, une femme parle à une autre femme pendant que celle-ci dort. Elle ne dort pas, mais cela n'a pas d'importance. Elle dit que le visage de l'autre femme – celle qui est censée dormir – est bouffi. La bouche de l'autre femme est entrouverte et toutes les bouches entrouvertes sont laides. La femme qui ne dort pas écoute ce jugement défavorable. Elle ne gifle pas celle qui parle ; elle le fait en d'autres occasions. Les protagonistes de Bergman ont beaucoup d'occasions de se battre. Ils se tapent dessus dès que les dialogues et les harangues leur permettent de le faire. Une harangue s'arrête et une bataille commence. Il n'y a pas de temps morts ; il y a des morts, mais il n'y a pas de temps morts. Un temps mort est pire qu'un cadavre.

Le temps s'écoule différemment sur une île. Je sens cet écoulement, cette différence. Donc, je suis déjà sur une île déserte. Le temps commence à m'écouter. Autrefois il ne prêtait pas attention à moi, comme si

j'appartenais à l'espace, pas au temps. À présent il m'écoute, comme si je jouais une sonate de Haydn. Je ne joue rien ; il m'écoute quand-même.

4

Le temps est un bruit pur. Pour l'écouter, il faut écouter le temps et pas autre chose – pas les portes et les enfants qui jouent dans la cour. Mais le temps s'exprime par leur intermédiaire ; autrement, il n'existe pas. Si les enfants cessent de jouer dans la cour, le temps s'arrêtera, lui aussi. Que restera-t-il ? Moi et mes poèmes. À présent, ils peuvent vivre sans tous les temps qu'on imagine quand on parle du temps. Ma photo et celle de mon chat seront là, sur la commode. Ils feront l'économie du temps, et leur regard les portera dans une sorte de l'au-delà où même l'éternité n'existe pas. Rien n'existe dans cet au-delà, même pas le Paradis.

Je regarde la photo de mon chat ; le temps recule et fond comme de la glace. Je ne veux pas manger le temps ; je préfère les glaces. Le temps fond et je vois mon chat hors du temps. Je touche la photo et je sens le papier ; cette photo est une chose qui a son existence propre et ne dépend ni de moi ni de Heidegger. Cette existence me regarde, me scrute ; cette existence me demande si j'existe. Je réponds « oui ». J'existe jusqu'à nouvel ordre. On parle toujours des ordres ; il y a aussi des demandes, des suppliques. Personne ne me supplie de rester en vie ; et pourtant je suis toujours là, fidèle au poste. Même si je ne sais pas de quel poste il s'agit.

Pour entendre mon chat, je dois faire abstraction de tous les bruits que j'entends. Les voitures roulent déjà, malgré l'absence de lumière. Nous sommes en décembre et il est six heures du matin. Je ferme toutes les fenêtres et je me concentre sur la photo de mon chat. Il n'y a plus de voitures et les oiseaux sont partis. J'écoute mon chat, sa photo. Il m'appelle pour que je joue avec lui. Mon chat vivant m'appelle ; je ne l'écoute pas. J'écoute sa photo et je l'entends. J'entends un bruit sourd qui est une traduction fidèle du temps. Pas de mouvement, à part celui du temps. On regarde un regard. Même les yeux ne clignent pas ; rien ne cligne, rien ne clignote. J'entends le temps de mon chat, le temps tout court. Je le touche ; il est agréable de toucher le temps.

Le temps est dans notre regard. Si nous regardons quelque chose, nous étudions cette chose pour savoir ce que c'est. Mais à un moment donné, nous oublions la chose et regardons le temps parce que c'est une chose ; par conséquent, on peut le regarder. Nous le regardons et nous ne nous disons rien. Il ne faut pas se parler quand on regarde le temps ; il faut faire abstraction des paroles et des pensées.

Le temps n'est pas le contenu du monde, contrairement à ce qu'on pense. Il ne faut plus penser ; on écoute le temps. Il ne dépend pas des choses qu'on déplace, qu'on laisse tomber. Il a son identité qu'il ne perd pas, quoi que nous fassions. Écoutons le temps, écoutons nous-mêmes. On se fait des confidences pendant que le temps coule, s'écoule, se produit, se multiplie.

Je cherche la clairière dont j'ai parlé tout à l'heure. J'en ai parlé il y a trois semaines environ. Entretemps, j'écoutais le temps tout en écrivant ce que j'ai écrit. Le temps ne m'écoutait pas ; il s'est mis à m'écouter hier soir. Cette clairière ne m'écoute toujours pas. C'est une clairière abstraite dont Heidegger ne parle même pas. Il parle des œuvres d'art, des conceptions du monde, de Hegel et son concept de l'expérience, de Nietzsche, de poètes et d'Anaximandre. Je dois chercher la clairière sans laquelle je risque de passer ma vie dans un bateau ivre, un bateau sobre, un bateau fou et sain. Il y a beaucoup de bateaux ; je vogue en silence. J'appelle cela « silence » ; je n'appelle pas cela « clairière ».

Je suis un peu perdu ; une clairière pourrait me conduire quelque part. Vous vous perdez dans les bois ; soudain, vous voyez une sorte de sortie. Vous sortez et vous voyez une auberge où vous pouvez boire de la bière.

N'est-ce pas suffisant pour votre bonheur ? C'est cela que j'appelle une clairière. Elle se trouve partout, pourvu qu'il y ait un petit peu de bière et de bon whisky.

Trop de whisky. Hier, je n'ai pas pu travailler. Ce n'est pas une question d'inspiration qui est toujours près de moi, du côté gauche. Mais l'inspiration peut devenir muette et dans cet état elle ne sert plus à rien. On regarde l'inspiration et on admire sa taille, sa silhouette, ses yeux. Mais elle se tait et on n'arrive pas à en tirer grand-chose. Certes, on peut décrire son visage, mais l'inspiration n'existe pas en soi, pour soi. Elle doit transmettre ses connaissances. J'abandonne la partie et je vais au restaurant.

La tête me tourne et l'air frais ne me rajeunit pas. Il a oublié ses fonctions, son utilité, et je marche machinalement vers un bus qui me transporte jusqu'à la gare rive droite. Ensuite, je descends du train. Je vais d'abord chez un dentiste qui me nettoie les dents. Ce n'est pas l'inspiration qui me dicte ces mots ; c'est la vie. Souvent, la vie n'a rien à voir avec l'inspiration. Il faut supporter la vie, même si l'inspiration n'est pas au rendez-vous. On peut traîner des pieds en s'avancant et en reculant. On appelle cela la vie parce que tout appartient à la vie, même une démarche fatiguée.

Il faut quitter ce point mort coûte que coûte et je le quitte pour voir ce qui se passe. Il ne se passe rien ; les mots s'alignent sur l'écran de mon ordinateur, mais ils ne disent rien. Aujourd'hui, les mots sont aussi muets que l'inspiration. Cela veut dire qu'ils sont inspirés. Il ne suffit pas d'être inspiré ; il faut que l'inspiration soit juste, comme les mots de Flaubert. Mon inspiration n'est pas juste. Il faut l'accorder comme un piano, mais je n'ai pas une clef appropriée. L'inspiration est toujours du côté gauche ; elle louche et je n'arrive pas à corriger ce défaut.

Dans le restaurant, je mange un lièvre à la royale. C'est le sommeiller qui me l'apporte. Il dit : « Ce n'est pas la peine de vous expliquer ce que c'est : vous connaissez ce plat par cœur. » Je souris et je dis : « Oui. » Je renifle le plat et je commence à le goûter. Son aspect extérieur me rappelle le plat identique que j'ai mangé chez Lucas Carton il y a une quinzaine d'années ; même plus peut-être. Je ne note pas dans mon journal le nom des plats que je mange ; je ne tiens pas un journal. Ce que je suis en train d'écrire n'est pas un journal.

Le sommeiller revient et me demande si j'aime le plat. « Enormément », dis-je. « Vous savez, notre chef a travaillé chez Lucas Carton à la fin du siècle. Il connaît ce plat par cœur. D'ailleurs, vous avez dégusté ce plat il y a une quinzaine d'année. Je me souviens de votre visite. » Et moi, je perds la mémoire ; il me faut commander un lièvre à la royale pour me souvenir de quelque chose.

Je me souviens d'une photo qu'une héroïne de Bergman déchire dans un de ses films. C'est une photo de son fils et par conséquent elle déchire le visage de son visage et même une partie de ses épaules. Ce n'est pas gentil. Ce n'est pas une question de gentillesse : la femme est à bout et elle ne peut pas se comporter autrement. Elle doit déchirer son fils ; c'est un vrai déchirement. Qu'elle le déchire tant qu'elle veut ! Il est ailleurs et ne souffre pas de son geste. Je ne sais pas si une photo déchirée peut nuire à la santé de celui ou celle que l'on déchire. Je crois plutôt que l'on utilise des aiguilles à repriser pour tuer quelqu'un à distance. On prend plusieurs aiguilles et on blesse une photo. On pousse les aiguilles, on pique les visages.

Déchire-t-on l'éternité en déchirant une photo ? L'éternité en lambeau, l'éternité pleine de trous par où s'infiltre le temps. On pousse des aiguilles, on fait des trous. Le temps passe à travers l'éternité et nous accueille. La même femme regarde une autre photo où l'on voit les juifs que l'on déporte pendant la Deuxième guerre mondiale. Elle regarde la photo ; elle ne la déchire pas. C'est cela l'éternité.

La terre est toujours supérieure au monde qui la détruit, paraît-il. Mais la terre détruit le monde : l'inverse tient la route. Tout le monde se détruit ; tous les mondes se détruisent mutuellement. En le faisant, ils affirment

leur propre essence. C'est quoi, cette essence ? destruction systématique ? Lorsque je m'affirme, je détruis quelque chose : d'autres affirmations, par exemple. Il ne peut pas y avoir l'affirmation absolue, même si Dieu nous vient en aide avec ses paradis et ses fontaines de jouvence. Il faut qu'il ait une balance, le yin et le yang, le plus et le moins. S'il n'y avait que des plus, le monde serait gonflé comme un ballon. Tôt ou tard, les ballons explosent et il ne reste plus rien, sauf un morceau de plastique. Le monde est déjà un morceau de plastique, mais c'est une métaphore trop facile, trop directe ; elle n'est même pas digne d'un journal.

Je m'appuie sur la réalité, sur le morceau de lièvre que je mange. Est-ce mieux qu'un livre ? Ce lièvre représente la terre, et moi, je suis le monde en l'occurrence. Le lièvre s'affirme dans son assiette ; quoique mort, il continue à s'affirmer. Moi, je m'affirme en le mangeant, en allant dans un restaurant. Je m'affirme parce que j'ai les moyens de m'offrir ce cadeau. Le sommelier me voit m'affirmer ; il m'apporte une aide précieuse en apportant une bouteille de vin et même une bouteille d'eau. Exceptionnellement je bois de l'eau ; je ne le fais jamais pendant les repas : cela dilue les sucs gastriques, d'après ce qu'on m'a dit. Je digère cette affirmation et elle disparaît dans les toilettes. Les livres ne disparaissent pas si vite, même si je les oublie.

Tout est vrai à l'exception de ce qui est faux. Même un faux est un vrai faux, ce qui veut dire que nous sommes entourés par la vérité. Elle nous regarde de tous les côtés ; elle ne louche pas.

On lit une pièce de Shakespeare et on se couvre de blessures ; le sang coule de ces blessures et recouvre les tapis. On lit Dante et on se retrouve en Enfer. *Le Paradis* ne nous guérit pas : il y a des maladies mortelles qu'aucun médecin ne peut guérir. On dit que Dieu peut tout, mais Il ne veut rien. Et les médecins sont incapables de guérir une maladie qu'on attrape en Enfer.

On va chez un médecin et on lui dit de quoi on souffre. « Vous avez relu *L'Enfer* de Dante, je parie, dit le médecin.

- Oui, dit le patient.
- Alors, il faut continuer à lire. Vous vous sentirez mieux dans *Le Purgatoire*.
- J'ai lu *Le Purgatoire* et *Le Paradis*, mais c'est *L'Enfer* qui triomphe dans mon corps.
- Un peu partout, dit le médecin.
- Cette information ne me soulage pas, dit le patient.
- Ce n'est pas pour soulager votre douleur que je vous donne cette information. C'est la constatation d'un fait et chaque médecin doit tenir compte des faits.
- Je n'ai pas besoin de faits. Consolez-moi plutôt. Guérissez-moi.
- Personne ne pourra vous guérir si Dante et son *Paradis* n'ont pas réussi.
- Merci, Docteur. »

A présent, je prends appui sur un film de Bergman. Il s'appelle *Au seuil de la vie*. Une femme attend un enfant ; elle saigne. Elle a peur de perdre son enfant. Les femmes rêvent des enfants, comme si leur vie ne servait qu'à cela. Elles pensent aux enfants et accusent leur mari de ne pas en vouloir. « Je veux un enfant, dit son mari.

- Non, tu ne l'as jamais voulu. C'est pour ça qu'il va mourir, que je le perdrai.
- Tu ne le perdras pas. Les médecins le sauveront. Toi, tu ne mourras pas non plus.
- C'est ça, personne ne mourra, dit-elle en riant.
- N'oublie pas que nous sommes en Suède. Notre médecine est réputée dans le monde entier. »

Schopenhauer dit que les femmes doivent cesser d'enfanter. Devrais-je prendre appui sur cette déclaration ? Dans le film de Bergman, une femme perd son enfant. Il y a deux femmes à ses côtés ; je ne sais

pas ce qui se passera avec leurs enfants. Je ne sais même pas si elles en auront. Un critique écrit à propos de ce film : « Hymne à la vie, chant de l'amour. » On perd un enfant et on chante un hymne à la vie. « La vie est belle, la vie est belle. » On chante et on meurt d'épuisement. Pour le moment, personne ne chante. La femme perdue crie sans arrêt : Bergman aime les cris bien plus que les chuchotements.

5

Heidegger détermine l'essence de la création à partir de son côté artisanal et manuel. Bergman fait souffrir la comédienne qui joue dans son film et perd un enfant. Je me demande combien d'enfants elle a dans la vie de tous les jours. A-t-elle déjà perdu un enfant dans cette vie qu'elle mène en Suède ou ailleurs ? On raconte peut-être son histoire ou l'histoire d'une autre comédienne. Les créateurs utilisent tout ce qu'ils ont sous la main. C'est le côté manuel et artisanal de la création. Il y a des hommes qui battent leur femme pour écouter ses cris. Tout comme Bergman, ils préfèrent les cris aux chuchotements. Bergman invente des situations insoutenables. Dans cette situation-ci, personne ne peut soutenir cette femme. Même *Le Paradis* de Dante n'aurait aucun effet sur son état mental. Donc, elle ne lit pas Dante – pas dans le film, en tous cas.

Les cris d'une femme que l'on bat ne constituent pas une œuvre d'art. Qu'est-ce alors ? un exemple de la cruauté humaine ? Un exemple peut devenir une œuvre d'art ; pas n'importe quel exemple. Je choisis mal mes exemples. Il faut que je continue à regarder le film pour en trouver d'autres. Il ne faut pas oublier que c'est un hymne à la vie. Pourquoi ? parce il n'y aura plus ni enfants ni souffrance ?

Comment un homme pourrait-il comprendre une femme ? Il ne sait pas ce que c'est une grossesse, même s'il a un gros ventre. Il participe à la création des enfants, mais il peut en avoir des milliers ; les moyens des femmes sont beaucoup plus limités. Un homme peut se contenter d'un chat – c'est mon cas. Une femme doit porter son enfant, le sentir à l'intérieur de son corps. Un chat ne vit pas à l'intérieur de son corps et même si elle l'appelait « mon fils », il ne l'est pas et tout le monde le sait. Son fils est son fils ; il peut ne pas être le fils de son mari, mais c'est son fils et personne ne le conteste.

Il ne faut pas voir les gens pour tomber amoureux d'eux. S'ils s'installent à l'intérieur de votre corps, vous pouvez aimer leur poids, leurs mouvements, les coups qu'ils vous donnent. Vous pouvez aimez leurs sanglots que vous n'entendez pas encore. Je me demande pourquoi les enfants ne pleurent pas dans le ventre de leur mère. Sont-ils si bien à l'intérieur d'un corps humain ? C'est un corps humain, après tout. Les humains sont les humains ; les chats sont les chats.

Je suis dans la photo de mon chat et je sais à peu près ce que signifie son regard et sa posture. Il attend une caresse ; il regarde par-delà les nuages, par-delà le bien et le mal. Je n'arrive pas à suivre son regard : il me dépasse et je me rends compte que je suis dépassé par ce regard, par l'événement ou l'avènement de ce regard. Il est agréable d'être dépassé par son chat, par sa façon de se positionner vis-à-vis du monde. Il capte le monde sans s'engager outre mesure. Il s'installe sur la table de la salle à manger et trône pendant des heures et des jours. Il ne se fait même plus les griffes sur mes meubles. Il peut tuer un oiseau ou une souris ; il ne mange ni les souris ni les oiseaux. Il fait tout ce qu'il peut pour ne pas détruire le monde. Et le monde ne le détruit pas non plus – oublions l'entropie l'espace d'un instant.

On ne dit pas : « Le monde est mélancolique. » On dit : « Toute la tristesse du monde se reflète dans ses yeux. » Je crois que l'espace ne joue qu'un rôle secondaire dans cette affaire ; c'est plutôt une question d'intensité. La tristesse peut être très intense et une personne triste finit par diffuser sa tristesse dans un espace

immense. Tout lui paraît triste – non seulement toutes les valse, mais aussi les paysages, les voitures. Je ne crois pas que tout lui paraisse mélancolique, même si elle consacre son temps à ce sentiment dont la noblesse est au-dessus de tout soupçon.

Ce soir je suis mélancolique, ce qui ne m'empêche pas être triste. On peut éprouver les deux sentiments en même temps : je n'y vois pas de contradiction. D'abord on est triste ; ensuite la mélancolie gagne du terrain. Le temps est plus important que l'espace dans le domaine des sentiments. On ne peut pas être triste tout le temps ; on peut être mélancolique éternellement – même dans sa tombe. Chaque cadavre est plus ou moins mélancolique. C'est triste de voir un cadavre ; les spectateurs sont plutôt tristes. Quant au cadavre lui-même, il est plutôt mélancolique.

On dit à propos de Samuel Johnson : « Il était mélancolique. » Cela ne l'empêchait pas d'être ironique, de faire des plaisanteries. La tristesse n'aime pas les plaisanteries ; elle n'en produit pas beaucoup. Quand je suis triste, je n'ai pas envie d'offrir au monde une plaisanterie – même pas une plaisanterie amère. Je suis toujours mélancolique car la vie n'est ni très belle ni très intelligente. Je plaisante souvent. Ce livre est peut-être une grande plaisanterie. On peut plaisanter avec la mort, mais on ne plaisante pas avec les cadavres.

Je sais que le monde est triste et cela me rend mélancolique ; le monde entier, pas seulement les pays pauvres et la pauvreté en général. Pas uniquement une centrale nucléaire qui explose et crée un paysage. Il y a de la tristesse au milieu d'une fête, d'un mariage. La mariée quitte sa maison ; sa mère est au bord des larmes. Ce n'est pas cela qui est triste. Le mot « mariage » est triste ; la robe de la mariée est triste. La couleur blanche n'est pas moins triste que la couleur noire. Même la couleur rouge est triste, malgré les Chinois.

La vie veut beaucoup de choses ; elle en rejette un certain nombre. Et ce n'est pas le plus fort qui gagne toujours ; les faibles gagnent encore plus souvent. Si une femme se plaint de sa santé, elle vivra jusqu'à cent ans. On dit qu'il faut faire du jogging, manger des légumes. C'est ainsi que l'on vivra jusqu'à cent ans. Ce n'est pas vrai : il faut se plaindre et faire semblant d'être faible. Vous dites « je suis faible » trois fois de suite et votre vie s'allonge de trois ans.

A la télévision russe on a dit qu'il faut réfléchir pour vivre longtemps. Il faut que votre cerveau travaille beaucoup, tous les jours. Peu importe que vous soyez mathématicien ou poète. Vous réfléchissez et vous vivez longtemps. Il est vrai que la plupart de poètes boivent beaucoup, ce qui raccourcit leur vie. D'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'ils réfléchissent en écrivant leurs poèmes. Un poème tombe du ciel et un poète la ramasse. Et puis il se met à parler des anges, ses collaborateurs. Parfois il les appelle « mes collègues ».

On n'est pas obligé d'avoir des amis et des espoirs. Je n'en ai pas. J'ai très peu d'amis – ils ne sont pas de vrais amis – et je n'ai pas d'espoirs du tout. Que peut-on espérer de ce monde ? Que peut-il offrir à part les malheurs et la tristesse ? La mélancolie. D'accord, j'accepte ce cadeau. Quoi encore ?

Je n'ai pas de faux amis non plus. J'ai sans doute quelques ennemis, mais je ne les connais pas. Ou je les ai oubliés : ma mémoire a fait son boulot. Y a-t-il une différence entre des aspirations et des espoirs ? Et des rêves ? Où faut-il les placer ? à côté des espoirs ou des aspirations ? à droite ou à gauche ? Je ne sais même pas où se trouvent les espoirs ; j'ai oublié leur emplacement. J'imagine qu'il y a des monceaux d'espoirs un peu partout. Dans chaque maison il doit y avoir un monceau d'espoirs. Chez moi, il y a des piles de livres et de disques ; il n'y a pas d'espoir parmi eux. Il y a un certain nombre d'espoirs dans la plupart des livres et même dans les disques, mais ils sont à l'intérieur, pas à l'extérieur. Par conséquent je ne les vois pas. L'essentiel est de

ne pas les voir, les toucher, les sentir, les ouïr. Si l'on entre en contact avec eux, on devient malheureux. Tout le monde le sait, mais personne ne suit cette règle d'or. Pour une fois, l'or n'intéresse personne.

Pourquoi sortir dans la rue ? On est oisif, on reste devant la télévision. Si j'habitais Paris, je ne sortirais pas de chez moi. Je sors de chez moi pour me promener dans le parc, pour ajouter un ou deux ans à ma vie.

Je me demande si une promenade est une activité. Mes jambes sont actives, mais je ne peux pas dire que je m'active pendant mes promenades. Ce n'est pas une obligation, en tout cas ; je peux rester à la maison, d'autant que mon ordinateur et mon téléviseur ne sont pas dans le parc. Une marche n'est pas une activité. On n'est pas censé bousculer les gens quand on se promène dans la rue. Et si, par inadvertance, on heurte quelqu'un, on doit s'excuser. Tout cela est une activité, à mon avis.

On essaie de ne pas toucher les gens ; on évite leur corps par tous les moyens. Si l'on ne réussit pas entièrement, si l'on rate son coup de temps en temps, il faut s'excuser. On fait trop d'efforts dans la rue ; il vaut mieux rester chez soi. On ne dit pas « pardon » à son téléviseur, même si on le fait tomber ou on le casse. Il est vrai que j'ai un chat qui se met parfois sur la trajectoire de mes jambes. Une fois par mois je marche sur mon chat et il crie, il s'enfuit. Je le poursuis pour le caresser, pour m'excuser. Je lui dis « pardon » en russe – « *prosti, prosti* ». Cela arrive tous les mois, une fois par mois ; dans les rues, je dirais « pardon » beaucoup plus souvent. Il est vrai qu'après chaque incident, je passe une dizaine de minutes avec mon chat ; je le caresse et je répète « *prosti, prosti* ». Mais j'aime parler à mon chat ; j'aime le caresser. Je n'aime pas parler aux passants, sans parler de caresses.

Un chorégraphe célèbre – je n'arrive pas à écrire son nom – crée beaucoup de pas de deux parce que la danse n'est pas abstraite et que les corps doivent communiquer. Les corps ne sont pas des machines ; ils consistent en os, en nerfs, en muscles. Tout cela n'est pas abstrait ; tout cela communique sur scène. D'ailleurs, les machines peuvent communiquer, elles aussi – grâce aux câbles. Mon téléviseur communique avec mon magnétoscope qui à son tour communique avec un décodeur. Pourtant ils ne dansent pas un ballet. Sur l'écran de mon téléviseur, je vois souvent des danses ; mon téléviseur ne danse pas pour autant. Dommage : si les films de Bergman dansaient, ils seraient plus supportables.

D'après le même chorégraphe, il faut partager ce qu'on possède. Je ne possède même pas les phrases que j'écris. Comment partager mon téléviseur ? Je pourrais en donner une moitié à mes voisins. Mais ils ont deux téléviseurs. Pourquoi en avoir deux et demi ? D'habitude, ce que nous partageons se réduit pour devenir une moitié, un tiers. À quoi bon avoir un tiers si seule une entité peut nous satisfaire ?

Nous tenons à la vie, mais nous ne voulons pas vivre cette vie-là. Dieu nous prête la vie ou Il nous la donne. Il nous donne des gênes, des nerfs et beaucoup d'autres choses. Il nous donne une vie qu'il faut vivre : nous n'avons pas d'autre vie à notre disposition. On peut changer sa vie, on peut changer de cap ; mais on ne change pas tout. C'est toujours la même vie et si l'on n'en veut pas, il faut se suicider. En ce cas, le rejet de la vie est si grand que Schopenhauer parle de la volonté de vivre, de sa manifestation suprême.

« Quand on ne peut se délivrer de soi, on se délecte à se dévorer. » Ou on se met à boire du vin, du whisky. Au lieu de se dévorer, on dévore du foie gras. C'est plus agréable que de manger son propre corps. Pour une raison inconnue, je ne crois pas que mon corps soit délicieux. Que dévore-t-on quand on se dévore ? Pas ses mains, pas ses jambes. Son cœur sans doute et je crois que mon cœur est délicieux – grâce à la musique. Depuis des années, je nourris mon cœur de musique et il s'attendrit de plus en plus. Il est aussi tendre que le bœuf Japonais à qui on donne de la bière. Je n'ai jamais donné de la bière à mon corps. J'en bois de temps en temps,

mais je ne crois pas que mon cœur en goûte : il n'est pas situé sur la trajectoire de la bière qui coule vers mes intestins. La bière que je bois ne se répand pas dans tout mon corps ; elle est localisée et enfermée. Mais je peux me tromper : dans le domaine de l'anatomie, mes connaissances sont nulles.

Encore une petite dose de Cioran. « Bien avant que physique et psychologie fussent nées, la douleur désintégrait la matière, et le chagrin, l'âme. » Et puis la physique est née. Elle constate qu'il y a une douleur dans l'univers ; elle la cherche et ne la trouve pas. Alors elle se rabat sur les atomes et sur les particules encore plus minuscules. Elle ne parle pas de la douleur ; elle ne dit pas que c'est la douleur qui désintègre la matière et tout le reste. Elle ne n'affirme pas l'absence de douleur dans l'univers ; elle dit simplement que ce n'est pas son affaire. « Que les psychiatres s'occupent des douleurs », dit-elle. Mais la psychiatrie s'occupe surtout du chagrin ; elle ne s'occupe pas de l'âme. Elle pense que c'est Dieu qui doit s'occuper de l'âme. La psychiatrie s'occupe surtout des nerfs ; de leur côté, les psychanalystes s'attaquent à l'inconscient. Ils ne prononcent jamais le mot « chagrin » ; ils disent « l'inconscient et le refoulement ». Ils pourraient dire : « Pourquoi refoulez-vous votre chagrin ? » Ils ne le disent pas. Ils parlent d'Œdipe et de libido.

Il y a une foule d'Œdipe dans la rue. Ils sortent, se promènent, tuent leur père, violent leur mère, leurs frères et leurs sœurs. Tout le monde couche avec tout le monde ; les avocats parlent de harcèlements en série. Et Cioran appelle cela « chagrin ». Il dit que le chagrin désintègre l'âme. Pourquoi ne parle-t-il pas des corps qui jonchent les rues et les squares ? Certes, l'âme est plus importante que le corps, mais les âmes ne jonchent pas les rues : elles se sont déjà envolées. Elles jonchent le Paradis et l'Enfer. Sur terre, il n'y a que des corps violés, bafoués. Les théologiens se demandent si l'âme laisse le corps avant qu'on ne le viole. Si on vous tue dans la rue et que vous ne voyez le meurtrier qu'au dernier moment, l'âme n'a pas le temps de s'enfuir. Mais si on vous déshabille et on vous viole pendant une demi-heure, l'âme a tout le temps de se réfugier dans les cieux ou sous terre. Elle peut le faire pendant le déshabillage – pour ne pas subir les outrages. Les théologiens se demandent si les âmes qui subissent les outrages peuvent regagner le Paradis d'où elles sont sorties au moment du big bang.

« Mais le Paradis n'existait pas avant le big bang, disent les uns.

- Vous insinuez qu'il n'y avait pas de temps avant la Création ? disent les autres.

- La création du temps est un acte créateur.

- Vous insinuez que la Création a commencé par la création du temps ?

- Oui. C'était le premier jour.

- Vous insinuez que les six jours de la Création n'étaient pas symboliques ?

- Non. Chaque jour comportait vingt-quatre heures.

- Vous insinuez qu'il y avait des nuits au jardin d'Eden ? S'il y a des jours, il y a des nuits.

- Oui. Les nuits sont très belles au Paradis. La musique résonne encore mieux la nuit. L'acte sexuel est plus délicieux dans l'obscurité.

- Vous insinuez que le striptease ne joue aucun rôle dans l'acte sexuel ? »

Il y a des chants russes que l'on chante en ce moment. Je les écoute parce que j'aime ce qu'on appelle en russe « romance ». Ce sont ma jeunesse, mes amours et mes tristesses. À présent, c'est mon hypertension : je pleure quand j'écoute ces romances. Et pourtant il s'agit des romances d'aujourd'hui, du 21^{ème} siècle. Notre temps est malade, mais les malades ne sont pas toujours à l'article de la mort.

Les romances parlent de l'amour et de mort. Les morts, il y en partout ; tout le monde le sait et on en parle parfois, au lieu de dire : « Tout va bien. » Je connais une cantatrice et un pianiste qui se produisent une fois par mois. Lorsque je lui pose la question traditionnelle « ça s'est passé comment ? », le pianiste répond invariablement : « Très bien. » Et moi, je dis que je n'étais pas en forme, que j'aurais dû mieux jouer. On ne peut pas effacer un concert : on n'est pas devant son ordinateur. J'effacerais la plupart de mes concerts si je pouvais le faire. Je ne le peux pas. J'aimerais effacer les trois-quarts de ma vie, mais je n'efface qu'un dixième. Cela me rassure. J'espère que je pourrai continuer cet exercice pour m'effacer complètement.

Les poèmes me manquent. On dit qu'il ne faut pas mélanger la poésie et la prose, mais je n'écoute plus les voix qui disent n'importe quoi. Je composerai une romance pendant que j'écris ce roman qui n'en est pas un. Mes romans ne sont pas des romans du point de vue des gens qui savent ce qu'est un roman. Moi, je ne le sais pas et pourtant j'ai acheté un gros livre en anglais consacré au roman comme genre. Je ne l'ai lu qu'en partie et je n'ai toujours pas compris de quoi il s'agit. Je pense qu'un roman peut inclure mes romances et mes commentaires sur la Bible. Voici ma romance :

*Tu es loin. Tu es au-delà du monde.
 Les nuages ne te suffisent pas. Tu es derrière
 Les nuages, derrière les étoiles. Tu ouvres
 Les étoiles et regardes le monde
 Où tu as vécu quarante-quatre ans. Tu ne le regrettes
 Pas ; tu refermes la porte. Ma porte est ouverte :
 Tu peux entrer si tu veux. Tu ne le veux pas.
 Tu n'es pas une étoile filante. Tu es loin
 Et tu ne descends pas ; tu continues à monter.
 Pourquoi monter ? Il n'y a rien là-haut,
 A part le Paradis. Tu peux te passer du Paradis,
 De tous les trous noirs et blancs et bleus.*

Les morts sont souvent plus présents que les vivants car on se souvient des morts. On les ressuscite pour qu'ils puissent être avec nous. Ils ne sont pas capables de sonner à notre porte, d'entrer chez nous, de s'asseoir à notre table et de partager notre repas. J'ai envie de partager mes repas avec beaucoup de morts : ils sont plus nombreux que les vivants. Hélas, ils ne viennent pas, même s'ils entendent mes romances. Encore une romance ? C'est la quantité qui compte parfois ; la quantité devient la qualité. Et la qualité réveille les morts. D'ailleurs, je ne pense pas qu'ils dorment : l'insomnie n'est pas une maladie dans l'au-delà. Personne ne se soucie du sommeil : on est toujours frais et dispos.

*L'amour n'est pas de ce monde. Mais le monde
 L'attend et l'amour vient ; il ne se fait pas attendre.
 L'amour, l'amour ; il y a deux personnes
 Qui s'aiment et se détestent. Elles se séparent et
 Se revoient ; et s'aiment de nouveau. Puis*

*Les larmes coulent et les rires éclatent.
Et le temps continue à rouler. C'est une roulette
Ou une roulotte, une roulotte en bois peint.*

Dans la finale du concours russe, il y avait dix-huit romances. Celle qui a gagné ne me paraît pas plus réussie que les autres. Il y a un vers pourtant qui paraît convenir à ce que j'écris et que je pense : « Voici mon ornière. Personne n'y passe, il n'y a pas de traces. » Ma clairière m'attend quelque part. Je continue à la chercher, mais pour le moment il n'y a pas de traces de mes pas dans cette clairière. Il n'y a pas d'autres pas non plus. Les livres sacrés sont destinés à tout un chacun. Chaque individu possède son texte, son commentaire sur ce texte. Chaque juif possède sa Thora, chaque chrétien son évangile. Moi, j'ai ma clairière où il y a la Bible, les sutras bouddhistes. Je n'arrive pas à la trouver. Il suffit de chercher, paraît-il ; non, cela ne suffit pas.

On parle souvent de vieillards ; on loue leur sagesse et leur contenance. Moi, je déborde tout le temps. Je suis partout : avec les jeunes femmes, avec les beautés que je vois à la télévision, dans les magazines. Je suis avec elles en pensée et parfois les pensées sont une source de douleur ; elles sont souvent une source de douleur. Je me demande quelle pensée ne me cause aucune douleur. J'imagine qu'un mathématicien ou tout autre savant peut avoir une pensée lumineuse : une découverte, le bout d'un tunnel. Un artiste souffre toujours parce que ses pensées lui dépeignent son corps en train de dépérir.

Si je savais où se trouve la faute, je la fuirai. Mais je ne sais même pas où je me trouve, moi. D'abord, il faut que je me trouve ; ensuite, je chercherai ma faute et les fautes qui m'attendent quelque part. Je ne sais pas où elles m'attendent. Elles se tapissent sous ma bibliothèque et même dans le parc où je me promène. Je ne regarde pas sous chaque buisson pour savoir si la faute s'y cache. Je ne cherche pas la faute ; je ne cherche pas la petite bête. Mais la petite bête apparaît ; elle devient une grande bête. Je la vois, mais je suis incapable de la maîtriser.

Où est la faute ? la grande faute, la petite faute ? Est-ce le péché originel ? On nous rebat les oreilles du péché originel. Il est peut-être originel, mais il n'est pas original : on est curieux et on veut savoir ceci et cela. Eve voulait savoir ceci, pas nécessairement cela. Même ceci a suffi pour nous envoyer en enfer sur terre. Il n'y a peut-être pas d'autres enfers ; un seul enfer nous suffit d'ailleurs. La vie est un immense plaisir, sauf qu'on boite, on vomit, on cherche un support et on ne le trouve pas.

Je pense aux romances qui créent une atmosphère inoubliable autour d'elles, dans la mémoire. Des mots simples : amour, séparation, jalousie, poésie. La lune participe à tout cela et on a l'impression qu'on y participe aussi, qu'on aime, qu'on part, qu'on ne revient pas. C'est ainsi qu'il faut vivre : partir, mourir un peu, mourir tout à fait, ressusciter, embrasser quelqu'un, tomber amoureux, oublier, partir de nouveau. La vie est simple et tranquille, mais il se passe quelque chose ; on ne sait pas toujours quoi, on ne sait pas toujours comment décrire cette vie. Faut-il la décrire ? Qu'elle décrive comme elle le veut elle-même. Elle est capable de tenir la plume, de tracer quelques mots. Trois mots suffiront : naissance, amour, mort. Il ne faut pas avoir peur.

*Nous sommes là ; la lune nous regarde.
Nous regardons la lune. Le lac nous écoute.
Je te parle d'amour. Tu me réponds : « Oui. »
Les étoiles me répondent, elles aussi.
Tout est calme, sauf mon cœur. Il ne bat*

*Que pour toi. Sans toi il s'arrêtera.
Tu pars, il s'arrête. La lune est triste.*

La vie d'une romance est longue. On chante des romances du XIX^e siècle. On écrit des romances dans notre siècle : la forme de romance ne se démode pas. On jette les robes, les vestes, les jupes ; on ne jette pas les romances. Il n'y a pas de poubelles pour les romances. Les romances sont sur mon bureau, sur tous les écrans que l'on trouve dans mon appartement. Elles sont même dans la salle à manger, sans parler du salon. La Bible est aussi une romance.

« Je regarde encore toute l'oppression qui se commet sous le soleil : / Voici les larmes des opprimés, et ils n'ont pas de consolateur, / et la force du côté des oppresseurs, et ils n'ont pas de consolateur. / Alors je félicite les morts qui sont déjà morts plutôt que les vivants qui sont encore vivants. » Il n'y pas de différence entre les opprimés et les oppresseurs : ils ont tous besoin des consolateurs. Nous sommes soit les opprimés, soit les oppresseurs ; nous n'avons pas le choix. Il n'y a que cela sur terre ; personne n'échappe à cette règle d'or. Je n'y échappe pas non plus, mais je ne sais pas si je suis un opprimé ou un oppresseur ; peut-être les deux à la fois. Je suis un oppresseur ; je maltraite mon âme et mon corps. Mon corps est opprimé, moi aussi ; je suis les deux, mon corps et mon âme. Je ne sais pas s'ils sont séparés ou s'ils vivent ensemble.

Voici les larmes des opprimés ; voici les larmes des oppresseurs. Voici les larmes des consolateurs. Un opprimé console un autre opprimé. « Ne te désespère pas : moi, je suis aussi un opprimé. Tu n'es pas seul. Il y a beaucoup d'opprimés.

- Faut-il faire une révolution ? dit l'autre opprimé.
- Ça ne servirait à rien. Les révolutions échouent toujours. Elles n'ont rien d'autre à faire.
- D'après toi, il n'y a rien à faire ?
- On peut vivre ensemble, dit le premier opprimé. On se consolera mutuellement.
- Comment comptes-tu me consoler ?
- Je te dirai : 'Calme-toi, calme-toi.' Je toucherai tes joues.
- Tu me caresseras les joues ?
- Oui. Ça te consolera ?
- Oui, je crois. Essaie un peu. »

Le premier opprimé caresse les joues du deuxième opprimé. « Ça marche », dit le deuxième opprimé ; il se met à pleurer. « Pourquoi pleures-tu ? » dit le premier opprimé. « Ce sont les larmes de joie », dit le deuxième opprimé. Alors le premier opprimé se met à pleurer, lui aussi. Il est touché, ému et heureux. Un oppresseur les rejoint et dit : « Consolez-vous. Je suis un oppresseur, mais je suis un opprimé en même temps. Le temps m'opprime, ma liberté m'opprime, mon argent m'opprime.

- C'est Dieu qui vous opprime, dit l'un des opprimés.
- Oui, c'est ça. Merci de l'avoir précisé.
- Je pensais que vous étiez un consolateur, dit l'un des opprimés.
- Ah bon. Non, je suis un oppresseur. Moi aussi, j'ai besoin d'un consolateur. »

Les opprimés et l'oppresseur tendent les mains et caressent les joues qu'ils trouvent à proximité de leurs mains. Tous versent des larmes de joie, mais ils ne rient pas. Ce n'est pas le moment de rire : le consolateur n'est pas encore là. Qui est ce consolateur ? Ils pensent que c'est le Christ. Ils crient « Jésus, Jésus », mais Il ne vient

pas. Alors, ils enlèvent leurs vêtements et commencent à caresser les corps nus qu'ils voient et touchent. « Tu me chatouilles », dit un opprimé. « Tu n'aimes pas quand on te chatouille ? » Le premier opprimé hoche la tête. Les caresses s'arrêtent.

Au lieu de chanter des romances, les gens lisent la Bible. Cela ne les console pas. Bien au contraire : ils deviennent encore plus anxieux, plus malheureux. « Je me dis en moi-même, en ce qui concerne les enfants des hommes : c'est pour que Dieu les éprouve, et que l'on voie qu'en eux-mêmes, ils sont des bêtes. Car le sort de l'homme et le sort de la bête sont un sort identique : comme meurt l'un, ainsi meurt l'autre, et c'est un même souffle qu'ils ont tous les deux. » Je serai peut-être un chat dans ma prochaine incarnation. Même à présent j'ai beaucoup d'affinités avec les chats. Ce qui m'inquiète n'est pas le fait d'être une bête (un animal) ; c'est mon chat qui me préoccupe. Je sais qu'il mourra ; il ne le sait pas. Les chats sentent l'approche de quelque chose la veille de leur mort ; c'est pour cela qu'ils veulent quitter leur maître pour ne pas mourir dans sa maison, dans leur maison. Ils veulent mourir au-delà de cette maison. Le regard de mon chat – celui que je vois sur la photo – se dirige peut-être vers cet au-delà. Et pourtant il ne sait pas qu'il mourra un jour.

« Qui connaît le souffle des fils d'Adam, qui monte, lui, vers le haut, et le souffle de la bête qui descend, lui, vers le bas, vers la terre ? » Mon souffle, lui aussi, descend vers la terre.

7

*Je suis mal dans ma peau. Je vois
La tristesse du monde et je n'arrive pas
A m'en débarrasser. Emmène-moi
Loin de cette tristesse sans pour autant
M'enlever du monde que j'aime.
Il y a d'autres mondes dans ce monde.
Conduit-moi vers un de ces mondes.
Tes anges connaissent le chemin.*

Je suis toujours dans le monde que j'aime grâce aux mondes qu'il cache dans son ventre. Sans cesse il engendre d'autres mondes que je ne vois pas. Soit ils sont inexistantes, soit je suis aveugle comme Faust à la fin de sa vie.

Si on regarde le monde avec mépris, en faisant la moue, on devient aveugle. Dieu n'aime pas ceux qui n'admirent pas sa création, son œuvre d'art. Ils admirent Léonard de Vinci et Rembrandt, mais le monde tel quel ne leur plaît pas. Alors un ange arrive – on l'appelle parfois le Souci – et enlève la vue de ces gens avec son aile. Il ne faut pas dire du mal du monde, surtout si l'on parle à Dieu. C'est pourquoi je dis que j'aime le monde, même si j'émet un jugement qui risque de ne plaire ni à Dieu ni aux anges. Je dis que j'aime le monde parce qu'il contient d'autres mondes. Cela revient à dire : « J'aime le monde pour ce qu'on ne voit pas. » Je ne peux pas dire que j'aime le monde pour ce qu'on n'entends pas : j'aime Bach, Haydn, Beethoven, Schubert. Mais cela ne veut pas dire que j'aime Dieu, à moins que ce ne soit Lui qui ait composé cette musique. Alors, pourquoi parler de Beethoven, de Wagner ?

Il faut dire à Dieu : « Ton chef d'œuvre est parfait. J'aime surtout *L'Art de la fugue* et la *Missa solemnis*. J'aime aussi les paysages : les bouleaux, les ruisseaux, les chemins qui ne mènent nulle part. Puis-je Te poser

une question indiscreète ? J'ai l'impression que ces chemins mènent quelque part. Pourrais-Tu me donner l'adresse de ces endroits cachés que j'appelle les mondes ? »

Chemins qui ne mènent nulle part. Holzwege. Un « chemin » (*Weg*) s'enfonce en « forêt » (*Holz*) ; « chemin du bois ». D'après le traducteur, Wolfgang Brokmeier, dès le XVe siècle un autre sens éclipse ce chemin du bois. (Ce sens-ci est pourtant en usage de nos jours chez les bûcherons, forestiers, chasseurs et braconniers.) Aujourd'hui, *Holzwege* signifie « faux chemin », « sentier qui se perd ». Je préfère le premier sens qui me permet de chasser dans les bois, de me promener, d'oublier ce que je n'ai pas encore oublié. Pourquoi ne pas devenir forestier ?

Ce n'est pas moi qui ai introduit la tristesse dans le monde. Elle y a apparu il y a bien longtemps ; personne ne sait quand et comment. Peu importe : la tristesse est bien là et il faut composer avec elle. Je compose avec la tristesse et je la compose en même temps ; je compose la musique du monde. Cette musique est en ré mineur, comme le *Requiem* de Mozart. D'accord, je regarderai le monde à travers une autre musique, à travers une opérette d'Offenbach. Le monde ne change pas ; il est toujours triste. Dans quelques jours, on fêtera le Nouvel An ; on danse déjà à la télévision russe. Le monde est triste, malgré les sourires des sujets et des objets.

Les gens s'amuse et je les envie. Ils seront tous morts d'ici quelque temps, mais ils passent leur temps sans le tuer. Ils supportent bien le temps ; bien plus, ils en jouissent. Epicure parle du pur plaisir d'exister. Ces gens existent et ils consacrent leur existence à la recherche du plaisir. Ils le trouvent, sourient et se mettent à la recherche d'un autre plaisir. Ils vieillissent et se disent que la vieillesse nous réserve d'autres plaisirs qu'il ne s'agit pas d'ignorer. Ils chantent leurs chansons, font les clowns et tout le monde applaudit. Que nous faut-il de plus ? On nous adore, on nous montre à la télévision, on nous reconnaît dans la rue. Nous sortons dans la rue, nous nous promenons et les gens s'arrêtent, ouvrent la bouche et restent bouche bée pendant quelque temps. Nous nous arrêtons aussi pour leur permettre de retrouver leurs esprits. Ils les retrouvent et nous posent une question : « C'est vous ?

- Oui, c'est moi.
- C'est impossible.
- Mais si, c'est possible.
- S'il vous plaît, écrivez quelque chose sur mon manteau.
- Que voulez-vous que j'écrive ?
- 'Je vous aime.' Et vous signez, s'il vous plaît.
- Vous avez un feutre ?
- Oui, j'ai un feutre. »

Les fans se promènent avec des feutres pour que leurs vêtements soient couverts d'autographes. Chaque jour ils se mettent à la recherche de leurs idoles – c'est leur plaisir qui se renouvelle quotidiennement. Ils font le guet devant les restaurants, les maisons, les voitures. De temps en temps, ils ouvrent la bouche, comme si l'étonnement qu'ils font semblant d'éprouver pouvait attirer vers eux une star. On dirait qu'ils ont envie d'ingurgiter toutes les stars pour les porter dans leur estomac, à l'intérieur de leur âme.

Les stars jouissent de cet accueil quotidien, de ces bains de foules. Ils n'aiment pas les paparazzis qui fouillent dans leur vie et les empêchent de faire l'amour avec toutes les jolies filles de la ville, avec tous les beaux garçons. Mais ils adorent leurs fans ; c'est un amour réciproque. C'est de cet amour que les philosophes et les théologiens parlent dans leurs livres. « Il faut aimer, il faut aimer », répètent-ils à chaque paragraphe.

Supposons que vous ne soyez ni un beau garçon ni une jolie fille. Personne ne vous aime ; les stars ne veulent pas faire l'amour avec vous. Vous attendez les harcèlements sexuels, mais personne ne vous viole, personne ne vous jette des regards lascifs. Alors il faut devenir une star pour qu'on vous aime, pour qu'on vous permette de choisir les corps de vos ébats nocturnes et diurnes. Vous commencez à chanter. Cela ne marche pas : votre voix n'est pas à la hauteur de vos ambitions. Mais la voix n'a pas d'importance ; ce qui compte c'est le charisme. Donc, vous devenez charismatique. Vous souriez, vous faites des grimaces. Les gens commencent à rire. Ils n'applaudissent pas encore, mais ils rient ; c'est bon signe. Les gens savent que le rire prolonge la vie, alors que les larmes la raccourcissent. Et les gens veulent vivre jusqu'à cent-vingt ans. Ils rient donc aux éclats dès que vous faites une grimace. C'est cela votre charisme. Vous cessez de sourire – n'importe quel Américain peut le faire – et vous faites des grimaces à la place. N'importe qui peut faire des grimaces, mais les gens sont déjà habitués à vos grimaces et ils ne veulent pas perdre leurs bonnes habitudes.

Vous devenez une star ; les gens vous aiment. Vous choisissez les corps et chassez les paparazzis. Tout va pour le mieux dans le pire des mondes. Vous vieillissez, mais cela n'a pas d'importance. Vous épousez une jeune fille ou un beau garçon ; on vous offre des services de Fabergé. Votre maison est pleine de ces services et il y a de l'or partout. Même votre lit est en or. Il est agréable de mourir dans un lit pareil, mais vous ne recherchez pas encore ce plaisir ; il y a des plaisirs plus grands encore. Chaque jour vous organisez un concours de plaisirs et vous votez à longueur de journée. Il y a des plaisirs qui gagnent ; inévitablement, il y a des perdants. Tant pis pour eux. Parmi ces perdants, il y a le plaisir de mourir qui vous barre la route vers d'autres plaisirs. Vous écarterez ce plaisir-ci et continuez à suivre vos chemins du bonheur : un chemin ne vous suffit pas.

Ces chemins ne mènent nulle part. Dans le livre de Heidegger, il y a un essai qui s'intitule *Le mot de Nietzsche « Dieu est mort »*. Est-ce la raison pour laquelle ces chemins ne mènent pas vers le bonheur ? Quand Dieu était encore en vie, on n'avait même pas besoin de chemins. Certes, on parlait de la Voie et des moyens d'y parvenir. Mais Dieu marchait à côté de chaque homme, comme disait Jean-Paul II. (Il parlait au présent.) A quoi bon marcher, rouler en Porsche, si Dieu se tient à vos côtés ? Il n'y a pas de chemins, pas d'autoroutes, pas de sentiers. Vous ne marchez même plus ; et pourtant c'est bon pour votre santé. Mais vous ne pensez plus à votre santé car Dieu est là. Et si Dieu est là, vous êtes sain et sauf. Vous n'avez plus besoin de faire du jogging ; plus de régimes, plus d'hypertension, plus de remèdes, plus de médecins. Dieu guérit tout ; ou plutôt Il ne permet pas aux maladies d'apparaître dans le corps pour y prendre racine.

Vous aimez les promenades ; et vous aimez votre Bentley. Ne vous inquiétez pas : Dieu est avec vous. Vous vous promenez dans les bois ? Dieu est avec vous : Il aime les promenades dans les bois. Tantôt Il est devant vous, tantôt derrière vous ; mais Il n'est jamais loin. Il ne faut pas l'appeler sans cesse – même si vous ramassez des champignons. Dieu ramasse les champignons un peu plus loin : ce n'est pas la peine de se concentrer sur la même parcelle de terre.

On vous parle d'une forêt où il y a encore plus de champignons. Vous vous dirigez vers votre Bentley et demandez à Dieu de vous accompagner. Ce n'est pas la peine de Lui demander quoi que ce soit : Il sait ce qu'il faut faire. Il peut même conduire ; d'ailleurs, il serait plus prudent qu'Il conduise. Vous souvenez-vous de tous vos accidents ? Combien de voitures avez-vous déjà démolies ? Combien de fois avez-vous péri dans un accident de voiture ? Cela est fini maintenant grâce à Dieu et Sa présence corporelle. Sa présence au ciel ne compte pas vraiment : il faut qu'Il marche à vos côtés et conduise vos voitures.

Vous prenez la route qui mène vers l'abondance des champignons. Et puis, vous interrogez le Tout-Puissant : « Pourquoi n'y avait-il pas assez de champignons dans ma forêt ?

- Je voulais qu'on se promène en voiture. Il ne faut pas laisser ta Bentley pourrir dans le garage.
- Aimes-Tu ma voiture ?
- Oui, j'aime conduire de belles voitures.
- Aimes-tu les voitures de sport ?
- Oui. J'aime les Ferrari. Il faut que tu en achètes une.
- Tu me prêteras de l'argent ?
- Je te *donnerai* dix milliards de dollars.
- Pourquoi ne pas vingt milliards ?
- Ce sera mon cadeau pour ton anniversaire.
- Et Noël ? Après tout, c'est la naissance de ton fils. Son anniversaire est plus important que le mien.
- C'est à Lui que je donnerai vingt milliards. »

Les mystiques parlent à Dieu et dinent avec Lui. Dans les ténèbres, ils voient une lumière ; c'est Dieu qui voient. Ils L'accueillent chaleureusement et Dieu va dans la cuisine. Il ne cuisine rien : tout est déjà prêt. Il fait nettoyer la cuisine par les anges à qui Il ne donne même pas d'ordre, et tout le monde se met à table. Comme d'habitude, la conversation roule sur la foi et le ciel. Les mystiques parlent de leurs extases et de leurs révélations ; ils sont tous des prophètes accomplis. Ils racontent à Dieu ce qui arrivera demain, dans deux siècles. Dieu les écoute avec attention ; Il ne leur coupe pas la parole. Ils se trompent, mais Il ne les corrige pas. Qu'ils gardent la foi en leurs propres prophéties !

La mort de Dieu règle beaucoup de problèmes. D'abord, personne ne peut L'accuser de toutes les horreurs qui nous accablent depuis sa mort : les guerres, la Shoah, les tsunamis. Et puis, personne ne peut plus se vanter de son intimité avec Dieu. Il ne conduit pas les voitures de sport ; Il ne ramasse pas les champignons en notre compagnie. Il est loin, très loin. La Vierge Marie ne se montre plus aux enfants, quoi qu'ils racontent à leurs parents. Et les pèlerins marchent vers les lieux de pèlerinage qu'ils connaissent par cœur : il n'y a rien de nouveau sous le soleil privé de Dieu. Les malades visitent ces lieux qui produisent des miracles à la chaîne. Certains malades guérissent, d'autres meurent. Ceux qui guérissent meurent aussi. Ils parlent à tout le monde de leur guérison ; les journaux s'en emparent. Ils meurent ; les journaux ne parlent pas de leur mort.

C'est nous qui conduisons nos voitures et ramassons les champignons. C'est nous qui cuisinons des petits plats immangeables. Un bataillon d'anges ne nettoie pas notre cuisine qui devient de plus en plus crasseuse. Et la bourse continue sa chute ; personne ne la tient dans ses mains.

8

La Vérité n'existe pas ; il ne faut pas être nietzschéen pour le comprendre. Il y a des vraisemblances ou des simulacres. On se dit parfois : « C'est la Vérité. » On s'approche d'elle et on voit que c'est un simulacre, rien d'autre. Il peut être utile, mais il vieillit, meurt et un autre simulacre prend sa place. Dieu n'est peut-être pas mort, mais les simulacres meurent en un tour de main. On dirait même qu'ils meurent à tour de bras. C'est la pulsion de mort par excellence. Le temps les tue ou ils se tuent eux-mêmes. Il y a beaucoup de suicides dans le milieu des simulacres.

C'est l'absence de vérité absolue qui les tourmente. Au début, ils pensent comme tout le monde qu'ils sont la seule vérité. Chaque simulacre se prend pour la Vérité. Et il sait que la Vérité est éternelle, par conséquent il s'étonne quand il aperçoit des rides sur son visage. Il vieillit, il n'est pas éternel. Il se console en se disant qu'il atteindra un certain âge et le vieillissement s'arrêtera pour ne pas contrecarrer les desseins de l'éternité. « Tous les immortels sont plus ou moins vieux », se dit-il. Il se souvient des images qu'il a vues dans le fameux livre de Swift, dans les recueils de Borges. Il meurt et un autre simulacre le remplace. Et cela recommence de plus belle.

L'art ne se trompe pas, ne trompe pas. C'est la raison qui se trompe tout le temps ; notre intuition a toujours raison. Il faut savoir écouter son intuition. Tantôt elle nous parle, tantôt elle nous donne un coup de pied. Il faut ressentir ce coup de pied, même si c'est douloureux – sinon on rate tout. Et l'on ne veut rien rater, pas la moindre miette. La vie doit être une réussite totale, sinon ce n'est pas la peine de vivre. Personne n'aime les ratés et nous voulons être aimés par les foules, par les téléspectateurs.

Si on avait la Vérité sous la main, on n'attendrait rien parce que la Vérité est immobile et immortelle ; elle ne vieillira pas. Jésus-Christ meurt aujourd'hui ; Il meurt sur la Croix tous les jours. Le temps n'intervient pas dans notre dialogue avec Lui. Ni le Christ ni la Croix ne vieillissent, ne se couvrent de rides ; ils n'ont ni tuberculose ni cancer. Nous prenons notre appui sur la Croix, sur le corps du Christ ; un bras nous suffirait. Ce bras ne bouge pas car il est cloué à la Croix. Le bois du Croix ne pourrit pas malgré les pluies et le soleil qui brûle tout et tous. Il n'y a pas d'histoire ; l'histoire s'arrête sur la Croix. Elle est clouée à la Croix, elle aussi.

On dit souvent le contraire. On prétend que l'histoire commence avec le Christ. Nous comptons notre temps à partir de Sa naissance, mais ce n'est pas une preuve de l'existence du temps et de l'histoire. Si la résurrection du Christ règle notre vie, il n'y a pas d'histoire. Il y a une sorte d'attente ; nous attendons notre résurrection, ce qui ne nous empêche pas de vivre. On peut vivre sans histoire, sans temps. On peut aller dans les restaurants et prendre son temps en dégustant un menu dégustation. Mais sans la Croix, sans la Résurrection, ce repas n'a pas de sens. Ce n'est pas ainsi que pensent les hédonistes.

Je ne le pense pas non plus. Dans ma tête il y a une dizaine de pensées qui pensent comme cela ; mais j'ai une centaine de pensées qui pensent autrement, et je les écoute aussi pour ne pas privilégier la douleur et l'espoir. J'attends la fin de mon voyage – la clairière que je n'ai pas encore trouvée ; une attente n'est pas un espoir. J'attends sans espérer ; je pense sans vouloir penser. Autrement dit, je ne force pas la note. Je déteste les pianistes qui forcent la note et oublient la structure des phrases musicales. Ils vont par monts et par vaux au lieu d'écouter la musique.

Debussy dit qu'il faut écouter le vent, au lieu de lire les livres savants. Il faut écouter la vie, regarder les paysages sans intervenir, sans démolir. On peut se promener dans les bois à la recherche d'une clairière ; il ne faut pas la chercher car elle viendra toute seule, s'il elle le veut, si elle fait partie du destin. Elle apparaîtra et on la verra, on s'y promènera. Tout vient tout seul à qui sait attendre. Il ne faut pas attendre non plus ; il faut vivre et écouter l'écoulement de la vie. Pour affiner son écoute, on peut écouter le sable qui se meut dans un sablier. Il faut devenir ce sable. On va quelque part ; on revient. Le mouvement est régulier, calme est nécessaire, inévitable. On le sait et on y consent.

Ce va et vient est une des caractéristiques de la vie. Nous avons une maison qui nous abrite ; nous ne voulons pas y rester enfermés tout le temps. Pendant la guerre, les soldats se réfugiaient parfois dans les bois, dans les grottes lointaines. La guerre est finie, mais ces soldats n'en savent rien ; ils continuent à vivre dans leur

refuge. Les années passent car elles ne peuvent faire autrement ; elles ne savent pas qu'il y a des gens pour qui le temps s'est arrêté. Ces gens pensent que la guerre n'est pas finie : ils n'ont pas vu le film d'Alain Resnais.

Ce sont des exceptions ; ces soldats ne quittent pas leur maison temporaire. C'est leur maison permanente à présent – éternelle, pourrait-on dire. Nous ne suivons pas leur exemple : nous savons que la guerre est bel et bien terminée. Je parle de la Deuxième guerre mondiale. Les autres guerres ne font que commencer ; celle-là est terminée, même si ses effets se font encore sentir. Mais les effets ne sont pas la guerre, même s'ils peuvent tuer les gens. Nos souvenirs sont parfois assassins.

Nous revenons à la maison pour qu'on nous juge, pour que nous nous jugions nous-mêmes. Nous nous regardons dans un miroir qui est aussi notre juge. Notre conscience est notre maison en quelque sorte ; pas tout à fait. Nous ne nous sentons pas bien à l'intérieur de notre conscience. Mais Spinoza nous rassure : il ne faut pas se faire du mauvais sang à cause du passé qui ne reviendra pas. Il doit revenir pourtant, selon Nietzsche ; le tout est de savoir si le temps est nietzschéen et pythagoricien.

Il faut oublier tous ces noms ; il faut vivre sans noms. Il serait mieux d'oublier son nom également ; cela ne sert à rien. Il faut exposer son corps à la vie ; et le corps n'a pas de nom. Il s'appelle « corps », c'est tout. L'ordre du temps est très important ; c'est lui qui juge notre injustice. (Il n'est pas seul : il y a beaucoup de juges.) Il faut essayer de transformer ce va et vient en immobilité, sans pour autant renoncer aux promenades, aux restaurants, à Versailles, à Paris. Alors on ne sera pas puni par les forces extérieures : même pas par nos miroirs. Tout se fera à l'intérieur ; nous aurons chaud, nous aurons froid. Nous sortons et constatons qu'il fait chaud ; nous rentrons et notre air conditionné nous fait du bien. Et tout cela se passe à l'intérieur.

Il y a un équilibre dans l'univers ; c'est pour cela qu'il ne tombe pas. Et pourtant il tombe quelque part ; il est immobile en même temps. La terre tourne, mais nous ne le remarquons pas ; elle nous paraît immobile. Il faut devenir un derviche tourneur sans se mouvoir. La tête me tourne pendant que je me regarde fixement dans le miroir qui se trouve sur une de mes terrasses. Le sable se meut dans le sablier ; il suit le mouvement du temps. Le sablier ne bouge pas.

Le sable sort et revient ; il est en harmonie avec lui-même. Il est imperturbable ; il s'écoule comme le temps, mais il n'est pas le temps. On compare le temps à un fleuve, pas au sable. Il faut descendre le fleuve du temps sans devenir le temps. On reste soi-même ; on ne s'engage pas. On ne compare pas le temps à la mer, mais la mer me rappelle le temps subjectif de saint Augustin. Encore un nom qu'il faudra oublier.

Je me souviens du nom de Debussy, de sa pièce orchestrale intitulée *La mer*. Debussy écoutait le vent et la mer. Sur mon île déserte, j'écoute les deux ; et je me souviens de la musique de Debussy. Je l'adorais dans ma jeunesse. J'ai joués tous ses préludes et beaucoup d'autres pièces. Je le privilégiais par rapport aux compositeurs classiques. Ensuite, je l'ai oublié ou presque : on ne peut pas oublier Debussy complètement. D'ailleurs, ce n'était pas le but. Même à cette époque-là, je n'avais pas trop de buts dans mon cerveau ; je les évitais systématiquement.

La mer me parle quand je me promène le long de la plage ; il suffit d'ouvrir la fenêtre pour qu'elle se mette à parler. Le vent me parle aussi ; il parle aussi à la mer. Leur dialogue est insignifiant ; on s'en rend compte quand on écoute leurs paroles. Ils n'ont pas besoin de paroles ; ils font ce qu'ils doivent faire et cela suffit amplement. C'est cela leur communication.

« Quels sont tes projets pour aujourd'hui ? dit le vent à la mer.

- Rien de spécial. Quelques vagues, toujours les vagues. Et toi ?

- Toujours le souffle. Aujourd'hui je n'ai pas le souffle coupé.
- Hier, je ne t'ai pas entendu.
- J'ai eu une crise d'asthme.
- Je n'ai pas entendu tes râles non plus. Tes râles, tes rafales.
- Je suis discret pendant mes crises d'asthme.
- Tu n'es pas discret du tout quand tu te sens bien. Combien de navires as-tu coulé récemment ?
- Que veux-tu ? C'est mon métier.
- Et les gens ? Penses-tu à ces pauvres noyés ?
- Parfois. Mais je ne les plains pas. La vie n'est pas belle.
- Moi, je suis belle, dit la mer.
- Tu n'es pas toute la vie.
- On peut bâtir une maison dans mon voisinage. On doit limiter sa vie à mes sons, à mes vagues, à mon espace.
- Je suis beau, moi aussi. Mais personne ne me voit.
- J'aime ta musique, dit la mer.
- Moi, je préfère ta musique, surtout l'œuvre de Debussy », dit le vent.

J'écoute la mer, toutes les mers. Il leur arrive de fredonner une berceuse ; mais elles peuvent aussi réveiller les morts et ceux qui ne sont pas encore nés. Elles noient ceux qui ne sont pas encore nés pour rendre service à l'humanité prônée par Schopenhauer. La mer s'inquiète, exprime sa colère ; elle ne nous aime pas toujours. Nous ne pouvons pas toujours nous baigner négligemment. Nous glissons sur les vagues, nous plongeons sous les vagues. Les vagues s'écrasent sur la plage en nous écrasant de temps à autre. Les navires atterrissent sur la plage, comme si c'était leur maison. Ils s'habituent au sable et oublient l'eau, les vagues, l'œuvre de Debussy.

Debussy m'a fait écouter les voiles, par exemple. Je reviens aux voiles, à Debussy. D'habitude, les voiles ne me disent rien : je ne possède ni un voilier monocoque ni un voilier multicoque. À présent, quand je vois des voiles, je m'efforce de les écouter. Pour y parvenir il faut faire abstraction de tout le reste : de la mer, du vent, des sirènes qui continuent à chanter, comme si Ulysse était toujours dans les parages.

Debussy me fait écouter les pas sur la neige. On entend des pas ; quelqu'un marche sur la neige. Et puis on voit les traces des pas ; on les entend aussi. On n'a pas besoin de pas : les traces suffisent. Que faut-il à l'homme ? demande Tolstoï. Ses pas sur la neige ou même les traces de ses pas. Il ne marche plus sur la neige, mais ses traces sont sonores ; on les entend. La neige fond, les traces disparaissent. Mais on entend toujours quelque chose ; l'homme reste sur terre, dans le monde où il a vécu, où il continue à vivre.

Grâce à Debussy, on écoute aussi une cathédrale engloutie. Il y a un monde sous-marin ; c'est un monde dans le monde. C'est peut-être la clairière que je cherche avec obstination. Les cloches continuent à sonner. Quelle est la différence entre ces cloches-ci et ces cloches-là ? L'eau fait la différence ; l'eau a sa sonorité qui se mêle à celle des cloches. C'est l'eau que l'on écoute ; il n'y a peut-être plus de cloches. Mais l'eau se souvient d'elles et reproduit leur sonorité. L'eau devient les cloches et aussi la cathédrale toute entière. « L'eau, l'eau, autour de nous il n'y a que de l'eau », dit une chanson russe. Thalès pensait que l'eau était à l'origine de tout. C'est peut-être la mer qui est à l'origine de tout. Il n'y a rien de mieux que l'eau, pensait Thalès. Il avait peut-être raison.

J'écoute la mer ; j'écoute son rythme implacable. La mer est une des ambassadrices du temps sur terre. Pourquoi faut-il s'occuper tout le temps du temps ? La mer peut se passer d'ajout et de symbole. Elle est la mer et les vagues nous racontent son histoire. Les vagues racontent aussi mon histoire. Elles disent que je suis célibataire, que je vis seul et que je m'appête à fêter le Nouvel An dans la solitude.

Il y a des arguments pour le mariage et contre le mariage. Il est difficile de supporter la solitude ; c'est le premier argument pour le mariage. On a besoin d'un corps féminin (ou masculin) à proximité de son corps pour pouvoir jouir de ce corps sans sortir dans la rue. On sort de chez soi, on rencontre d'autres corps, on dépense beaucoup d'argent pour acheter ces corps. On continue à acheter des corps ; on dépense tout son argent. Il ne reste plus rien pour les restaurants, pour le vin, pour les voitures de luxe. Même une petite Renault n'est plus envisageable. Si on a une femme à la maison, on achète une Bentley et le problème est réglé. Certes, Dieu ne vous conduira pas au restaurant, mais n'importe quel chauffeur peut le faire. L'argent que vous économisez en restant chez vous vous permet d'engager un chauffeur qui vous emmène dans les restaurants et ailleurs. Vous ramassez beaucoup de champignons tout en respirant l'air pur des bois. Vous vivez jusqu'à cent-vingt ans et votre femme est contente. Vous êtes content aussi. Que vous faut-il de plus ?

Peu à peu l'amour se mue en amitié. Vous ne désirez plus votre femme car vous connaissez son corps par cœur. Votre mémoire vous empêche de jouir de ce corps. Dès que vous l'approchez, votre mémoire décrit tous ses galbes par le menu. « Tu connais tout ça, dit la mémoire. Tu dois en avoir assez. » La mémoire a raison et vous sortez de la maison. Tout recommence : vous allez dans les bordels, vous draguez les femmes dans la rue. À quoi bon avoir une femme à la maison ? Elle cache les bouteilles de whisky que vous voulez boire. Elle ne vous autorise pas à faire l'amour avec une autre femme dans le lit conjugal qu'il ne faut pas souiller par crainte de souiller l'amour conjugal. On a toujours peur de souiller quelque chose, quand on est marié. Vous dites un mot et vous entendez : « Tu portes atteinte à notre amour. Ne dis plus rien, sinon je te quitte pour toujours. » Alors vous commencez à parler tout le temps, mais votre femme ne vous quitte pas. Elle vous insulte, injurie, traite de tous les noms. Vous l'avez épousé pour écouter ses injures, ses engueulades. Vous les écoutez patiemment ; mieux vaut écouter la mer.

Il y a d'autres arguments contre le mariage. Vous perdez votre liberté de mouvements – tout le monde le sait. Vous pouvez passer un contrat selon lequel vous et votre femme n'êtes pas obligés de faire serment de fidélité. Elle couche avec n'importe quel homme, n'importe quelle femme. De votre côté, vous faites de même, à condition que tout se passe à l'extérieur : la maison est toujours sacrée. Et vous n'êtes pas tenu de répondre aux questions qu'elle vous pose : « Où étais-tu hier soir ?

- Nulle part.
- On ne peut pas être nulle part. Tu n'es pas encore mort.
- Je ne me souviens pas où j'étais. J'étais ivre.
- Tu ne l'étais pas pour une fois.
- Si. Je sais cacher mon ivresse.
- J'ai trouvé trois cheveux sur ta veste. Ce ne sont pas tes cheveux. Je n'ai pas retrouvé ton odeur sur ta veste.
- Je ne sens pas mauvais.
- Chaque corps a son odeur. L'odeur que j'ai sentie n'était pas la tienne.
- On fume beaucoup dans les clubs.

- Il est interdit de fumer. D'ailleurs, ce n'était pas une odeur de tabac.
- Je suis las. Laisse-moi tranquille.
- Avec qui as-tu passé la nuit ? »

Vous dites à votre femme que votre contrat prévoit ce genre de passe-temps. Votre contrat fait l'économie des questions et des réponses. Votre femme oublie le contrat ; elle oublie tout, sauf sa jalousie. C'est sa jalousie qui continue à vous parler. Cette jalousie ne connaît pas votre contrat : elle ne l'a pas lu. D'ailleurs, aucune jalousie ne sait lire. La jalousie ne sait rien, ne connaît rien sauf elle-même. Elle veille à ce que l'ordre ne soit pas troublé. Pour elle, l'ordre consiste à imposer la fidélité aux époux, quel que soit leur contrat. Elle parle de la morale et fait fi des contrats et des promesses. Les engueulades résonnent dans les maisons, dans les rues, dans les montagnes.

C'est pour cela que je ne me marie pas : je ne tiens pas à ce que ma voix résonne dans les montagnes. Quand je suis en Suisse, je chante souvent dans les montagnes ; je n'engueule personne et les montagnes ne m'engueulent pas. Je tiens à préserver mes arias et mes récitatifs. Je n'ai que faire des duos et même des trios.

*Les poètes parlent à eux-mêmes. Ils parlent
Aux montagnes, à la mer, à la pluie.
Personne et rien ne répond. Pas de réponse. Ils
Répondent eux-mêmes. Ils font les questions
Et les réponses. Parfois, ils ne font
Que des questions. Il faut être modeste :
Une question bien posée vaut un millier de réponses.
Un écho suffit, une question que les montagnes
Répètent. Qu'elles répètent ce qu'elles veulent !
Elles peuvent répéter mon chaos, mon néant,
Ma mélancolie. Elles peuvent répéter mon
Pli baroque ou mon indifférence pour la gloire, pour
L'immortalité. C'est à l'éternité que j'aspire.*

9

Dans ma jeunesse, j'écrivais des poèmes japonais.

*La femme était loin.
Elle s'éloignait vite.
Je l'ai rattrapée en un rien de temps.*

Ce n'est pas un haïku ; je pensais que c'en était un.

*La neige tombait, recouvrait la terre.
Dès que les oiseaux se mirent à chanter,
La neige disparut.*

Encore une petite dose de mes haïkus :

Tu es si tendre.

On te touche

Et les doigts plongent.

Encore un :

On dit qu'il n'y a rien de plus agréable

Que les retrouvailles après une longue séparation.

Un bonheur inconnu. Je n'aime personne.

Encore un :

J'aime toucher les aiguilles d'une montre.

Oh, si le temps pouvait m'obéir

Comme ces aiguilles, comme leur temps.

Encore un :

Il sonne treize fois.

Les aiguilles tombent par terre.

Le temps dort.

Encore un :

A présent, je nie l'amour. Mais

Quelques mesures de Mozart

Me prouveront le contraire.

Encore un :

Au-delà d'une fenêtre

Pleure un réverbère.

Les larmes tombent sur le trottoir.

Encore un :

Elle rêve de trois mélodies.

Trois rides laissent leurs traces

Sur son visage.

Des pas sur la neige. Encore un :

L'âme me quitte. Elle sort

De mon corps, grimpe sur le mur

Et me dit d'ouvrir la fenêtre.

Je sens que mon âme me quitte parfois. Elle sort par les murs, par les fenêtres, par le plafond, par les étoiles. Elle confond les étoiles avec le plafond : pour elle, tout est étoile. Grâce à elle, grâce à mon âme, je tiens à mon enfance, à mes premiers pas sur la neige. Il y avait beaucoup de neige à Moscou à cette époque-là. Je regarde les nouvelles russes ; il y a surtout de la pluie dans la capitale. Le Nouvel An risque d'arriver sous la pluie. (Debussy a écrit une pièce intitulée *Les jardins sous la pluie*.) Il marchera sur des trottoirs pleins de flaques ; ses chaussures ne pourront pas faire face à l'eau qui mouillera ses chaussures, ses pieds et peut-être le reste de son corps. Tout est anthropomorphe, pas seulement Dieu. L'année prochaine sera mouillée – à Moscou, en tout cas.

La maison où je suis né a été rasée. Notre famille a déménagé quand j'avais quatre ans et demi. Nous habitions aux environs de Moscou ; notre nouvel appartement se situait au centre de la capitale. J'avais un tricycle. J'ai enfourché la bicyclette dès que nous sommes entrés dans le nouvel appartement. Je roulais d'une pièce à l'autre, comme si j'étais dans une forêt – comme si j'étais dans la forêt où je me promène maintenant. Il y a beaucoup de cyclistes dans notre forêt ou dans notre parc, et ils roulent à toute allure, comme s'ils étaient sur une autoroute. Il n'y a que des autoroutes aujourd'hui. Plus de sentiers ; plus de chemins qui ne mènent nulle part. Plus de doute ; rien que la certitude. Tous les chemins mènent vers le but. Il n'y a qu'un seul but et tout le monde sait de quoi il s'agit. Pour une fois, on peut se passer des professeurs.

Sur un trottoir, je trouve

Les traces d'une séparation,

D'une confusion, d'un mort.

En Allemagne de l'Est, mon père a acheté un chemin de fer miniature que je construisais dans notre salon pendant les fêtes – les mêmes fêtes que l'on fête maintenant. Je n'ai plus de chemin de fer ; je n'ai que quelques vers et je ne sais pas quoi en faire.

Dans le ciel, je trouve

Les traces de Dieu,

D'un ange, d'une mort.

Dans mon salon, à Versailles, je trouve les traces de mon chemin de fer qui résonne comme des pas sur la neige, le prélude de Debussy ; comme le passé, l'enfance et mon Je. Mon Je est un autre, dit Rimbaud. Mon Je, mon jeu. Cela ne marche pas dans d'autres langues. Pourquoi traduire ma vie ?

Je continue à traduire mes poèmes. Pour retrouver ma jeunesse, mon Je, Moscou des années soixante ?

Notre médecin est malade.

Ses lèvres sont aussi bleues

Que la mer Noire.

Les cendres tombent du ciel.

Un voyageur les ramasse

Et les étale sur sa poitrine.

A gauche, il y a un espace clos.

C'est un Etat de la forêt

Qui n'obéit ni à la chaleur ni aux odeurs.

O, l'obscurité de ton visage,

Le hiéroglyphe de ton bras,

De ton chemin qui mène vers moi.

Ma naissance n'existe plus parce que la maison où je suis né n'existe plus. Il y a beaucoup de plaques commémoratives à Moscou. Elles parlent de naissances, de morts, de vies, de séjour court ou long. Personne ne sait où je suis né ; moi-même, je ne m'en souviens plus. Mes plaques commémoratives sont au ciel ; je les retrouverai un jour.

Très peu de gens savent où j'ai vécu pendant vingt-deux ans. Je vivais en Union Soviétique à cette époque-là. C'est une époque à jamais révolue, comme dit Proust. J'ai quitté l'Union Soviétique à l'âge de vingt-six ans. Je répète la même chose dans tous mes romans ; j'aime la musique répétitive. Je dois me rappeler qui je suis. Je l'oublie de temps à autre ; il faut peut-être continuer ce rite, cet exercice, cet entraînement. L'éternité ne connaît pas les noms. Il y a l'homme. La femme est aussi l'homme ; et l'homme est aussi la femme.

Le nom n'est qu'un bout de papier, un souffle.

Je ferme la bouche et déchire mes papiers.

Tout disparaît à part l'air, l'encre et la mer.

Je suis où je suis. L'air passe à travers

Mon corps, mes pensées, mes pensées aériennes.

La voie passe à travers mon corps terrestre.

La voie, le chemin. Tout passe à travers mon corps qui ne ressent rien. Tant mieux pour lui ; tout est vanité. Il faut rester dans son lit et regarder la télévision. Il faut que je mette mon téléviseur dans ma chambre à coucher. La plupart de gens ont plusieurs téléviseurs chez eux ; je n'en ai qu'un seul. Certaines pièces de mon appartement sont mortes : elles sont privées d'images mouvantes. Il y a des images qui sont là ; elles ne bougent pas. C'est ennuyeux. Je traverse ces pièces de temps à autre, mais cela ne leur suffit pas ; il leur faut un téléviseur. Je ne leur obéis pas au doigt et à l'œil.

Je tombe, je m'évanouis.

Les forces de la vie s'enfuient.

Je respire à pleins poumons.

Il est vrai que je n'ai pas envie de mourir. Il y a cinquante ans, je me suis dit que je ne me suiciderais jamais. Jusqu'ici, j'ai tenu la parole. Il y a quelque chose au-delà des nuages. Pourquoi se fier aux nuages, à leur au-delà ? Il y a quelque chose dans l'arbre qui se dresse devant moi. Je m'approche de lui ; je le touche. Il me récite un poème et je m'en vais en récitant son poème. Il y en va de même pour tous les autres arbres, pour les arbustes, pour les sentiers. Composent-ils des clairières ?

Depuis mes fenêtres, à Moscou, je voyais deux fleuves : notre gratte-ciel était situé au confluent des deux fleuves moscovites. Peu importe leur nom. Je regardais par la fenêtre ; je voyais des barges qui allaient d'un fleuve à l'autre. Elles allaient quelque part. Je me demandais où ils allaient ; ils ne me disaient rien. Mon chemin de fer était bien plus bavard que ces barges. Pour une raison obscure, elles étaient pleines de sable. Elles contribuaient à construire des châteaux quelque part, au-delà de l'horizon. Tout se passe toujours au-delà de l'horizon ; et si cela se passe ici, on vous tue purement et simplement.

Je me promenais le long de ces fleuves ; ils étaient très longs et mes pas étaient trop courts. Je ne suis jamais allé jusqu'au bout de leurs mystères. Ils n'étaient peut-être pas mystérieux du tout ; ils étaient simplement longs. La longueur ne signifie pas toujours le mystère ; la profondeur non plus. D'ailleurs, je crois qu'ils n'étaient pas très profonds. Ils étaient différents à tous les points de vue ; leur couleur, leur largeur, leur allure étaient différentes. À présent, je ne vois et n'entends qu'un seul fleuve qui se souvient.

10

L'eau qui coule n'est pas l'image de l'éternité. On peut y entrer deux fois, mais ce ne sera ni le même événement ni le même temps. L'eau doit geler pour s'approcher de l'éternité tant soit peu.

Un jour, mon père m'a conduit à une patinoire. Il y a eu plusieurs jours comme ça ; je n'ai pas abandonné la partie tout de suite. J'enlevais mes chaussures pour mettre des patins, comme si les patins pouvaient remplacer les chaussures. Il y a des gens qui utilisent des patins à roulette pour se déplacer dans une ville où il y a trop d'embouteillages. Il n'y avait pas d'embouteillages à Moscou dans les années soixante : il n'y avait pas assez de voitures. Personne ne se déplaçait sur des patins à roulettes ; beaucoup de gens se rencontraient sur les patinoires.

Je tombais assez souvent ; j'avais mal aux pieds. Je faisais attention à mes pieds parce que les pianistes sont censés utiliser les pédales pour jouer Debussy, par exemple. Les pédales sont essentielles quand on joue les

préludes ou les études de Debussy. Sur la patinoire, je ne pensais pas à Debussy et par conséquent je tombais assez souvent ; mes pieds me faisaient mal, comme s'ils ne souciaient pas de mon bien-être.

Mais mon bien-être ne dépendait pas de mes pieds : je vivais dans ma ville natale où je me sentais chez moi pour la bonne raison que j'étais chez moi. J'aimais la neige, les patinoires, les patins dont je ne savais pas me servir. Descartes parle de son adhésion à la religion de son roi et de sa nourrice. Je n'avais ni nourrice ni roi ; il y avait le régime soviétique que je détestais. Mais il y avait des patinoires, des églises, des coupôles, le ciel de Moscou, les fleuves que je voyais tous les jours.

Il y avait une paire de skis : je skiais aux environs de Moscou. Il y avait des traces de mes skis sur la neige et je les entendais, je les écoutais. C'était mes préludes de Debussy, mes sonates de Beethoven, mes préludes et fugues de Bach. J'ai ces trois compositeurs sur mon piano ; je n'ai plus ma jeunesse, ma neige, ma ville natale qui n'est plus la même. Et même si elle était la même, elle ne serait plus ma ville, ma mère. Tout à l'heure, j'ai entendu et vu un humoriste célèbre – à la télévision russe, comme d'habitude. « La patrie est le pays où vous habitez », a-t-il dit. Je ne suis pas d'accord. Ma patrie coïncide avec les fleuves que je voyais tous les jours. Ce n'est pas une simple coïncidence. Ces fleuves coulent à travers ma vie ; la Seine est un fleuve que je vois de temps en temps. J'adore Paris, mais cette ville n'adhère pas à mon corps. Elle s'occupe de mon âme ; moi, je m'occupe de mon corps. Et les restaurants de Paris ? Ne s'occupent-ils pas de mon corps ? Et le marché de Versailles ?

Mon corps se souvient des fleuves moscovites, des barges ; elles sont ridicules en comparaison de la Seine et des bateaux qui y naviguent. Pour une fois, le ridicule ne tue pas ; il ressuscite. Pourquoi me ressusciter ? D'autres gens se promènent le long de ces fleuves et je les vois parfois à la télévision. Ils répètent mon enfance sans la répéter : le décor n'est plus tout à fait le même. Il y a de nouveaux bâtiments ; il y a des trous qui n'existaient pas avant. Pourtant je reconnais mon enfance, ma jeunesse, mes espoirs que je n'ai plus. Ils se sont noyés dans ces fleuves ; personne ne les a sauvés.

J'ai pêché à la ligne dans mon enfance ; mon père était un spécialiste dans ce domaine. Il m'emmenait avec lui – même en hiver. On faisait des trous dans la glace ; on demeurait immobiles pendant des heures. À présent, je pêche mes espoirs ; je les libère une fois qu'ils remontent à la surface. Je garde mes poèmes.

Les ombres me barrent le chemin.

Les larmes, le rire. Je m'avance,

Je recule. La mer est très belle.

Un violoniste parle à la lune.

La lune le juge, le condamne

Et le pend sur son archet.

Il y a des ombres partout.

Je cours et je ne trouve rien.

Je trouve enfin mon ombre.

Il s'agit de trois poèmes différents. Ils parlent de la même chose, mais ils sont différents. Tout parle de la même chose ; tout est différent. Tout le monde le sait, mais personne n'en parle, sauf les bouddhistes, les taïstes, les hindous. Je ramasse une pierre – pour une fois, il ne s'agit pas d'un champignon. Il est moi ; le champignon me ressemble aussi. Il n'est pas tout à fait moi ; il lui reste encore quelques centimètres à parcourir. Il les parcourt et devient moi ; l'affaire est réglée. On ne bouge plus.

L'immobilité se traduit par la mélancolie. Je terminerai bientôt, dans une vingtaine de pages. C'est peut-être trop : il y a toujours trop de pages dans un livre. On vous dit qu'il faut couper, couper. Il faut laisser tout ce qui est pathétique ; le reste, on le coupe. Je ne sais pas ce qui est pathétique, ce qui est ridicule. Cela peut être pathétique *et* ridicule. On peut séparer ces deux notions : une grimace ne ressemble pas toujours à un visage qui se décompose de terreur. On peut les mettre ensemble. Tout se ressemble ; tout s'assemble.

« Qui tremble pour sa mélancolie, qui a peur d'en guérir, avec quel soulagement il constate que ses craintes sont mal fondées, qu'elle est incurable ! » Je trouve que cet aphorisme est trop long ; il faut le couper. Pas en deux, pas en trois. Il faut enlever quelques mots à la fin. Quand l'homme mélancolique constate que ses craintes sont mal fondées, il comprend aussi que sa mélancolie est incurable. À quoi bon préciser qu'elle est incurable ? Ses craintes sont mal fondées, c'est tout. Il n'y a plus rien. Il reste un peu de mélancolie. Que puis-je en faire ?

Mon enfance, ma jeunesse. Quand un romancier écrit à propos de gens qu'il ne connaît pas – il les appelle ses « personnages » – ou qu'il connaît à peine, il écrit à propos de sa jeunesse et tout le monde applaudit. Il dit que son frère voulait tuer sa mère ; tout le monde apprécie sa sincérité. On dit qu'il creuse la vie, qu'il est un nouveau Dostoïevski. Il atteint les profondeurs où habitent les Mères de Goethe en racontant comment il est tombé amoureux d'un domestique qui le lavait. Le monde est lavé ; tout est clair. Je ne vois toujours pas de clairière.

Je regardais les barges ; j'écrivais des poèmes. J'ai embrassé une fille de quatorze ans près de mon frigo. Me sauvera-t-elle de l'Enfer ? C'était un baiser pur, très pur. On avait bu un peu de vodka avant le baiser ; à se moment-là on ne savait pas encore qu'on allait s'embrasser. Et puis on s'embrasse et je l'accompagne jusqu'à l'arrêt de son bus. Ce n'est pas très glorieux, mais il s'agit de ma jeunesse qui est sacrée : c'est là que l'on trouve toutes les clairières possibles et imaginables. Il y a des clairières imaginables ; aucune clairière n'est possible.

Je relis les poèmes que j'ai écrits il y a cinquante ans et je ne trouve rien ; je ne trouve même pas mon ombre. J'ai perdu mon ombre à l'instar des héros romantiques. Je ne perds toujours pas ma mélancolie, mais je me rends compte qu'elle est aussi ridicule que ma joie, que la joie de n'importe qui. J'ai travaillé toute la nuit et je suis fatigué, ce qui se comprend. Le monde ne comprend rien, mais il comprend ma fatigue. Hier soir, j'ai réservé une table dans un restaurant qui se trouve dans le bois de Boulogne. Ce matin, je me rends compte que je suis trop fatigué pour y aller. Je pourrais le faire, mais je n'éprouverais aucun plaisir en lisant le menu et la carte des vins. Et ce sont les plaisirs qui comptent ; il n'y a rien d'autre ni dans le ciel ni sur terre.

Je reste à la maison et la maison apprécie ma fidélité. Elle ne peut m'offrir le décor que j'ai perdu au moment où j'ai annulé ma réservation. J'ai perdu trop de choses au cours de ma vie. J'en retrouve quelques unes de temps à autre, mais je ne retrouve pas l'ensemble, le monde entier. Je ne le retrouverai jamais.

On comprend les mots quand tout le monde les soutient et les confirme ; on ne les comprend pas quand ils sont isolés, quand ils se tiennent dans un coin. Il y a beaucoup de coins sur notre globe ; il y a des gens dans ces coins. Il y a aussi des mots. Ils ne bougent pas ; ils restent dans leur coin. Ils y sont heureux.

Je ne suis heureux ni dans mon coin ni sur une grand' place. J'ai agrandi mon coin, mais je ne m'y sens toujours pas bien. Faut-il composer encore quelques psaumes ? Au lieu d'écrire à propos des femmes – je ne suis ni Dante ni Pétrarque –, je ferais mieux d'adresser mes épîtres à Dieu.

*Mon cher Dieu. Je t'adresse mon épître.
J'ai oublié les femmes, les hommes. Je me
Souviens de mon chat et de Toi.
Je me souviens de Toi et de mon chat.
Mon chat se souvient de moi :
Il se frotte contre mes jambes quand il passe
À côté de moi. Il se couche à mes côtés.
Où est Tu, mon cher Dieu ? Marches-Tu à mes
Côtés ? Es-Tu allongé près de mes pieds ?
Mon chat miaule ; Tu ne dis rien.
Bergman n'était pas content. Il T'a renié.
Il n'était pas Pierre, mais il T'a renié parce qu'il sentait
La souffrance humaine. Il sentait aussi
La souffrance des animaux : des chevaux, entre autres.
Un jour, je sentirai les souffrances de mon chat.
J'espère que mes souffrances précéderont les siennes.*

Je regarde la photo de mon chat. Il ne change pas ; il est toujours avec moi. Il sera avec moi après sa mort, si sa mort précède la mienne. Je ne demanderai pas au monde de m'enterrer dans la même tombe, dans sa tombe. J'ai mes rites, mes enterrements. Je répondrai à sa mort ; j'ai une réponse à cette question. J'en trouverai d'autres, j'en suis sûr. Mais les questions sont toujours plus importantes que les réponses. Les questions restent en suspens, sauf s'il s'agit de questions banales. Si on me demande ce que je suis en train de faire, je répondrai par un mot : « Champagne. » Si je pouvais répondre ainsi à toutes les questions, je serais heureux.

Cette photo est éternelle : même si on la brûle, elle restera dans la mémoire du monde. Le regard de mon chat perce le temps et le tue ; je salue cet assassinat. Je perce le temps pour retrouver mon enfance, ma jeunesse. Mon chat le perce comme cela, pour rien. C'est ce rien qui compte probablement. Il ne cherche rien ; il retrouve tout. Et puis il y a des bois, des belles au bois dormant ; il y a des princes et des contes de Noël. Le Nouvel an est dans cinq jours.

11

Encore un psaume :

*Mon Seigneur ! Tu ne me guides nulle part.
C'est vers cette contrée que Tu me guides.
Elle s'appelle « nulle part ». Elle s'appelle
« Personne ». Elle s'appelle « Moi ».*

C'est Moi ; c'est l'Autre. C'est un paysage.

On regarde les arbres, les montagnes ;

On se reconnaît partout. Un miroir, rien

D'autre. Un miroir, deux miroirs.

Je ne sais pas si je suis un ou deux ou trois. « Trois » est un nombre que tout le monde respecte ; cela ne veut pas dire que je dois singer la Trinité. Je ne singe rien ; je suis un singe de toute façon. Un animal, un arbre, un arbre de vie, un arbre de nirvana.

Les mots sont encore plus astucieux que les femmes. Que disent-ils ? Ils parlent de l'espace. Tout le monde parle d'espace et de temps. Je suis las de tous ces espaces et de tous ces temps. Pourquoi faut-il s'occuper de ces notions abstraites ? On ne peut ni les manger ni les boire. Ce ne sont pas des pâtisseries. Ce ne sont ni les Haut-Brion ni les Palmer. À quoi bon occuper un espace où il n'y a rien ?

Il y a encore un psaume dans cet espace, à l'intérieur de ce temps. Il faut multiplier les prières. Multipliez-vous, chères prières. Dieu vous a demandé de le faire ; et Dieu a toujours raison.

Je prie mais je ne multiplie pas Dieu.

Il n'y a qu'un Dieu et les multiplications

Concernent surtout ma prière,

Ma dévotion, mon amour, mon amitié –

Ma participation. Je suis dans le monde ;

Je participe au déroulement du temps.

Il se déroule ; je vois le rouleau du

Temps. Il y a quelque chose à côté

Du temps. Je suis une petite chose, ce corps

Qui survit grâce à quelques miettes

Qu'on jette. Des miettes philosophiques.

Mon enfance ; un poème de Pouchkine que j'ai lu à l'âge de six ans. Je me rappelle quelques vers de ce poème ; je me rappelle mon enfance, mon Moi, mon Toi. Je me rappelle tous les mois, tous les jeux, tous les Jésus. Ils passent, ils chassent les marchands de tous les temples que les géographes connaissent. Jésus oublie les banques qui sont des temples, elles aussi. Tout le monde oublie quelque chose ; même Jésus est oublieux.

C'est l'amour qui unit les gens. Ils s'aiment, ils s'entraident, ils se donnent la main. Il n'y a pas de poignard dans cette main : rien que l'amour. Il n'y a pas de revolver non plus. Le revolver est derrière le dos.

Encore un psaume :

Dieu ! Je ne tire pas sur les gens.

Je n'ai pas de revolver à la maison –

Ni ailleurs, d'ailleurs. Je les aime ;

J'aime tout le monde. L'amour

Sauve le monde ; la beauté aussi.

*Il n'y a que l'amour et la beauté.
 Autour de nous il n'y a que cela ;
 A l'intérieur de nous aussi – rien que
 Cela, cela, cela, beauté, amour,
 Beauté, amour, baisers, caresses.
 Je me caresse ; je caresse les autres.
 L'Autre, c'est moi. Moi, je suis l'Autre.
 On se mélange à volonté. Notre cocktail
 Plaît au Seigneur. Comment l'appeler ?
 Appelons-le « amour » ou « amitié ».
 Appelons-le plutôt « La Cité de Dieu ».*

Où est ma clairière ? Elle n'est pas encore à moi : ce n'est pas *ma* clairière. L'enfance, ce n'est pas cela. Tout le monde s'accroche à l'enfance : « J'étais pur, j'étais pur, j'étais pur et simple. J'étais curieux, je découvrais le monde. Je connais le monde, je suis vieux. Non, je suis un petit enfant qui découvre tout : sa mère, les étoiles, les arbres. Tout est merveilleux. C'est le meilleur des mondes. Je n'en connais pas d'autres, mais c'est certainement le meilleur des mondes parce que Dieu nous aime. Nous aimons Dieu ; c'est un amour réciproque. Il crée un monde pour nous ; nous créons nos chefs d'œuvres pour Lui. Dante écrivait pour Lui ; Léonard peignait pour Lui. Il n'aurait pas peint la *Joconde* pour nous : nous ne la méritons pas. Il l'a peint pour Dieu. Dieu regarde la *Joconde* et se dit : 'Il n'est pas mal, ce tableau.' C'est ainsi que nous communiquons avec Dieu. Nous lui envoyons une série de *Joconde*. »

Ce n'est pas mon enfance ; ce n'est pas ma bicyclette, mon chemin de fer. Il y avait une petite locomotive ; elle ne m'emmenait nulle part. Mon chemin de fer ne menait nulle part. Ma mère n'était pas une des Mères de Goethe. Goethe ne l'a pas connue. S'il l'avait connue, il lui aurait sans doute trouvé une place dans le Royaume des Mères ; une petite cabane. Hélas, ma mère est née après la mort de Goethe. Cela ne s'arrange pas ; le temps sort de ses gonds et perturbe l'ordre du monde.

Ma clairière, ma lumière. Je feuillette des livres et je trouve des pages, des mots. Ils me disent quelque chose ; je sais ce qu'ils me disent. Je comprends ce qu'ils me disent, mais cela ne sert à rien. Il y a des voitures qui roulent au-delà de mes fenêtres : elles ne roulent pas dans ma chambre. Je ne risque pas être écrasé par une voiture dans ma chambre. Le plafond peut m'écraser, s'il le veut ; je ne sais pas ce qu'il veut. Même le baldaquin de mon lit peut m'écraser. Je n'ai pas parlé de mon baldaquin dans ce livre. Il y a un baldaquin ; il peut m'écraser. Aujourd'hui, il n'a pas voulu le faire.

Je parle à mon lit. Je lui dis : « Pourquoi supportes-tu mon poids ?

- J'aime ton corps, répond le lit.
- Pourquoi l'aimes-tu ?
- J'aime les corps en général. C'est ma raison d'être.
- Tu ne vois pas la différence entre mon corps et celui de l'Autre ?
- Tu es l'Autre. Il n'y a pas de différence.
- Ton baldaquin risque de me tuer un jour.
- Tu seras tué un jour – par un lit, par un ami, par la vie.

- Pourquoi m'empêches-tu de m'endormir ?
- Parce que tu es insomniaque.
- Tu dois obéir à ma volonté. C'est pour ça que je t'ai acheté. Je veux dormir cette nuit.
- Dors, meurs. Fait ce que tu veux. Je fais partie des meubles.
- Tu es mon ami, je t'aime. J'aime tout ce que Dieu a créé. Dieu est un excellent ébéniste.
- Oui, c'est Lui qui m'a créé. Je Lui en suis très reconnaissant.
- Veux-tu qu'on prie ensemble ?
- As-tu écrit un autre psaume ? »

Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu.

Je te prie, je te supplie, je crie.

Donne-moi ceci et cela et encore

Ceci. Donne-moi un autre lit,

Une autre vie, un autre Dieu.

Merci, merci, merci, merci.

- Tu ne penses pas à ton corps, dit mon corps.
- Si, si.
- Pas toujours, pas toujours. Je fais partie de ton cerveau. En ce moment, c'est moi qui pense à toi.
- Penses-tu vraiment à moi ? Y a-t-il quelque chose qui pense à moi ?
- Moi, ton attention, une partie de ton cerveau.
- Et le reste de mon cerveau ?
- Je ne sais pas ce qui se passe ailleurs. Pourquoi penser aux autres mondes ?
- Il n'y pas d'autres mondes, je lui réponds.
- Il y a d'autres cerveaux, me dit-il. J'appartiens à ton cerveau et je lui suis fidèle.
- Merci, merci », je dis.

Je ne parlerai plus jamais à mon cerveau – même pas à une partie de mon cerveau. Je parlerai aux paysages et même aux voitures qui passent et disparaissent. Je parlerai à tout ce qui disparaît.

Les vraisemblances passent et me font un clin d'œil. Je ne comprends pas ce clin d'œil, mais ce n'est pas une question de vie ou de mort : une vraisemblance n'est pas une vérité. Seule une vérité peut nous faire vivre jusqu'à cent-vingt ans ou nous tuer. Et la Vérité Absolue nous transporte dans le Royaume des Immortels. Je préfère le Royaume des Eternels.

Tout le monde communique. Que peut-on attendre du monde ? On communique, on se parle, on se console. Vous perdez un enfant ; vous en aurez un autre. Il y a beaucoup d'enfants qui attendent leur naissance. Ils ont leur royaume et ils nous regardent. Ils choisissent leurs parents et naissent au moment où leur envie de connaître le monde prend le dessus sur d'autres envies. Ils connaissent d'autres mondes, mais ils ne connaissent pas le nôtre. Notre monde recèle beaucoup d'autres mondes ; c'est pour cela qu'ils veulent le connaître.

Certains enfants se ravissent au dernier moment : ils renoncent aux mondes, à tous les mondes. Ils meurent en espérant de ne plus jamais renaître. Ils renaissent parce que la résurrection est à l'ordre du jour ; elle est toujours à l'ordre du jour. Et tout recommence. Les enfants se mettent dans le ventre de leur mère et leur mère

porte son enfant. Il voyage avec elle ; il mange avec elle. Elle ne boit pas de champagne car elle pense que c'est mauvais pour l'enfant. L'enfant veut boire du champagne – et pas n'importe quel champagne. Cet embryon sait que les vieux champagnes sont excellents. Il donne des coups de pied à sa mère pour lui faire comprendre qu'il faut aller à Epernay, dans la salle de ventes, pour acheter quelques bouteilles de vieux champagne.

Sa mère sent les coups, mais elle ne va pas à Epernay ; elle regarde la télévision. L'enfant boit de la Volvic. Il n'arrive pas à se plaindre ; les coups de pieds ne servent à rien. Sa mère est bouchée et il renonce à sa naissance. « Je ne veux pas naître, dit-il. Ma mère ne comprend rien. J'aurai de mauvais gènes. » Il est né ; il a de mauvais gènes.

Que peut-on dire à propos de la naissance, de la continuation ? La race humaine survit à tous les cataclysmes. On tue tous les Juifs, tous les Slaves, tous les Tsiganes. Nous sommes toujours là ; nous sommes Juifs, Slaves, Tsiganes. Pourquoi ? Parce que nous voulons éprouver la pulsion de mort. Pour pouvoir l'éprouver, nous avons besoin de la pulsion de vie, sinon la pulsion de mort n'aurait pas de sens.

La fin de ce livre. Je ne dois pas la regarder ; elle n'est pas sur l'écran de cet ordinateur. Cette fin n'est pas devant moi ; aucun ange ne l'apporte dans ses pattes. Cette fin n'est pas sur le plafond non plus : elle n'est pas un lustre. Je veux dire que cette fin ne pend pas du plafond. Elle ne pend pas dans mon armoire. Comme d'habitude, je ne sais pas ce qu'elle est. Elle est peut-être la fin tout simplement.

Résumons-nous. Il y a un enfant qui n'est pas assez fort pour surmonter l'épreuve de la naissance ; il meurt sans voir à quoi ressemble le monde où je vis actuellement. Donc, l'enfant préfère mourir pour renaître dans un autre monde. Sa mère saigne et il s'en va avec le sang. Le sang est son élément et il aime nager ; tant mieux pour lui. Mais sa mère souffre et il faut la comprendre. Nous la comprenons ; tout le monde la comprend. Tout le monde sait ce que c'est que perdre un enfant.

On ne le perd pas vraiment car il ne s'agit pas encore d'un enfant, d'un être en chair et en os. Il s'agit d'un embryon qui est un morceau de matière. (Les matérialistes en savent quelque chose.) Il nage dans un liquide et mange ce qu'on lui donne par l'intermédiaire de tubes, de veines et d'autres vases communicants. Il mange, il grossit. Un jour il se dit : « Je suis un embryon. Je suis bien où je suis. Je ne veux pas quitter le ventre de ma mère. Tout le monde veut rentrer dans le ventre de sa mère. J'y suis déjà. Pourquoi partir ? Pourquoi vivre dans le monde en espérant retrouver ses pénates, le ventre de sa mère ? Est-ce le but de la vie ? Je ne crois pas. Autant mourir tout de suite. Pourquoi devenir un enfant ? D'ailleurs, je n'ai pas envie de téter ma mère. Pour quoi faire ? Soit tout vous tombe du ciel ou de la bouche de votre mère, soit vous préférez le néant. J'ai fait mon choix. Adieu. »

Nous chantons, nous passons ; il ne reste que des pas sur la neige, quelques traces. Il y a un enfant qui naît et dit : « Je suis heureux d'être parmi vous. » Nous applaudissons et ouvrons une centaine de bouteilles. Nous dansons, nous tombons. Nos enfants triomphent ; ils savent que la vie leur appartient. Ils ne savent pas encore que la vie ne leur appartient pas ; elle n'appartient à personne.

Tout à l'heure, je suis allé dans un magasin. Je fais la queue ; la caissière parle à tout le monde. Elle me demande d'où je viens. Je lui dis que je suis belge. « Je savais que vous étiez un homme nordique », dit-elle. Je ne dis rien. Je souris comme d'habitude ; l'Autre est en face de moi. L'Autre est multiple et tous ces autres parlent pour ne rien dire. J'admire cette façon de parler. Pourquoi parler pour dire quelque chose ? Il n'y a rien à dire ; il n'y a rien à faire. Faisons la queue ; achetons du champagne.

Une femme dit à la caissière : « Je ne vais plus à la piscine.

- Pourquoi renoncez-vous à ce plaisir ? dit la caissière.
- Parce qu'on me drague.
- C'est plutôt flatteur.
- Je n'aime pas quand on me drague tout le temps.
- C'est plutôt flatteur, dit la caissière.
- On me drague tout le temps. »

On ne me drague pas ; je fais la queue comme tout le monde. Je fais la queue pour naître demain. Cela n'a rien à voir avec les naissances spirituelles ; je parle d'une naissance physique. Pour pouvoir manger, je dois faire la queue ; je fais la queue.

Il y a un mari qui comprend quelque chose ; il est le premier de la classe. Il dessine la chambre de son enfant ; il dessine le lit et ses accessoires. Sa femme admire le dessin ; elle est d'accord avec tout ce qu'il dessine et raconte. L'enfant meurt. Il n'est pas à la hauteur du dessin ; il est à la hauteur du destin. Que se passe-t-il après ?

Une femme parle à son enfant qui est dans son ventre. Elle lui demande d'en sortir le plus tôt possible : on donne naissance aux enfants pour pouvoir les habiller. Tout est clair, tout va bien. Elle est joyeuse, elle attend un enfant. Il n'y a rien de plus joyeux dans le monde. Vous attendez un enfant et vous riez aux éclats. C'est normal ; tout le monde applaudit. On regarde votre ventre et on applaudit, comme si vous aviez joué les trois dernières sonates de Beethoven. Votre ventre joue toutes les sonates, toutes les fugues, parce qu'il abrite un enfant.

Cet enfant deviendra Mozart sans doute ; ou plutôt un oligarque. Il aura beaucoup d'enfants et il dira à tout le monde : « J'ai gagné assez d'argent pour mes enfants et pour mes petits enfants. » Et puis sa femme demande le divorce. Elle lui prend tout ; il ne lui reste plus rien. Alors il se dit : « Je n'ai pas gagné assez d'argent pour mes enfants. » Il vit dans un HLM.

Il y a d'autres enfants et d'autres femmes. Elles veulent toutes avoir des enfants ; elles ne se demandent même pas si les enfants veulent les avoir. Tous les enfants ne veulent pas avoir une mère, un père, un frère, une sœur. Toutes les sœurs ne veulent pas avoir des frères ; tous les frères ne rêvent pas de nièces et de cousins. L'évolution des espèces ne compte pas sur ces gens-là ; elle compte sur les optimistes.

Une femme veut soigner le nombril de l'enfant qui n'est pas encore né ; par conséquent, il n'a pas de nombril. Elle veut le soigner. Elle peut caresser son ventre, son vagin ; c'est tout ce qu'elle peut faire. Elle ne le fait pas ; elle pense qu'elle a tout le temps et son enfant aussi. Son enfant n'a pas le temps, mais elle ne le sait pas encore. Elle n'a pas le temps non plus – pas pour cela, en tout cas. Elle ne le sait pas. Elle n'est pas clairvoyante ni prophétesse. Elle ne prédit pas la mort de son fils.

Elle cite la Bible : « L'épée transperça mon âme. » Elle sent quelque chose, la douleur qui sera la sienne. Je connais cette épée. Je me promène et je sens qu'un objet me pénètre peu à peu. C'est un objet ou un être ; il ne s'agit pas d'amour ni de haine. Quelque chose ou quelqu'un veut habiter dans mon corps. Pour cela, il faut me transpercer. On habite dans mon corps en me tuant. Comment peut-on habiter dans un corps mort ? Tous les corps sont bons pour la vie. Elle s'abrite partout ; elle pousse partout. Même les cadavres sont une maison où la vie gambade et boit du champagne. Buvez ce que vous voulez ; je vous donne mon corps.

Pourquoi multiplier mon corps ? Mon âme est solitaire ; mon enfant n'aurait pas mon âme, même pas une parcelle. Mais mon corps est disponible ; les générations futures pourraient en servir. Non, je garde mon

corps pour moi-même ; je ne le multiplie pas. Je ne le distribue pas aux pauvres ; je ne le pends pas sur les arbres. Mon corps est mon corps ; il doit être ici, près de moi. Je veux le caresser ; il est unique. Il n'est pas ailleurs. Je le sens ; mes doigts sont dans mon corps. Je ne dois pas l'appeler ; je ne dois pas le localiser. Il est là, à portée de la main. C'est moi, Je, mon, ma, mes. Ce sont mes jambes, mes oreilles. Aucun enfant ne m'enlèvera les membres de mon corps.

La vie n'est pas drôle : on peut perdre son enfant. Vous êtes très riche ; on veut vous priver d'une partie de votre richesse. On enlève votre enfant et on vous téléphone pour vous dire que vous devez donner deux milliards de dollars à un homme dont la voiture se trouve près de la Tour Eiffel. Vous mettez trois milliards de dollars dans votre voiture, mais on tue votre enfant.

Ce n'est pas le cas ; il n'y a pas de milliards. Il n'y a même pas de centimes. L'enfant disparaît ; c'est l'espace qui le tue. C'est la vie qui le tue. La vie ne supporte pas un trop-plein d'enfants. La vie choisit l'enfant de cette femme pour le tuer dans son ventre ou à la sortie de son ventre : je n'ai pas très bien compris l'histoire. Je ne comprends pas les histoires. Je comprends l'épée qui me transperce ; le reste ne m'intéresse pas. Les enfants sortent, meurent, rentrent. La vie rétrécit, rebondit ; il y a des résurrections partout. Les gens montent au ciel, descendent sur terre. Le monde continue à vivre ; tant mieux pour lui.

Je regarde un film russe. Il y a une vieille femme qui dit à sa nièce : « J'aimerais revenir sur terre. Je serai sans doute dans le cosmos d'ici quelques semaines. J'aimerais revenir. Peux-tu m'aider ? Je veux renaître dans ton corps. Je serai ta fille. Tu auras beaucoup d'enfants. Je serai parmi eux. Quand je sortirai de ton corps, je te ferai un clin d'œil. Comme ça, tu sauras que c'est moi. Je veux revivre sur terre grâce à toi. » Il faut que je trouve une nièce pour vivre dans mille ans. Je n'ai pas de nièce ; il faut en créer une. Comment ? Il faut faire un clin d'œil ; je peux faire cela. Je ne peux faire tout ce qu'il faut faire pour revenir sur terre, pour prendre racine. Dieu m'invite sur terre et je prends racine.

Flaubert a dit qu'ils étaient dans le vrai. Il y avait un couple et un enfant. Soit ils le portaient, soit ils poussaient un landau. Flaubert écrivait une de ses madame Bovary. Il regardait ce couple, cet enfant ; il se disait qu'ils étaient dans le vrai, l'enfant aussi. Il aurait pu ne pas naître ; il aurait pu mourir dans le corps de sa mère. Il a eu plusieurs occasions pour le faire ; il ne l'a pas fait. Il ne regrette même pas cette perte. Il vit, il crie, il est content. Ses parents sont contents aussi. Et Flaubert a tort : il n'a pas d'enfant. Il a madame Bovary et d'autres femmes, des hommes ; il n'a pas d'enfant.

Mon chat m'appelle ; il ne veut pas vivre, mais il vit quand-même. Il ne se pose pas de questions. Il n'y a pas de questions. Il y a quelqu'un qu'il peut appeler pour que ce quelqu'un le touche, le caresse, joue avec lui. C'est une manifestation de la vie. La vie n'a pas besoin de se manifester ; elle est partout. Il faut suivre son mouvement, bon gré mal gré. Je suis son mouvement ; je me promène dans les bois. C'est le mouvement de la vie, les détours de la vie. Elle rebrousse chemin, repart, recommence ses bêtises. Il n'y a que des bêtises, mais il faut les recommencer pour ne pas perdre le temps. On perd le temps ; on le retrouve. La vie continue, comme si de rien n'était.

Un enfant perdu. « Vous avez fait tout ce qu'il fallait faire, mais la Vie n'a pas voulu. » Ainsi parle le médecin de la vie. Il n'est pas Zarathoustra ; il parle quand-même. La Vie n'a pas voulu. Je suis toujours en vie ; la Vie me veut, tant mieux pour elle. Je fais tout ce que je peux pour la Vie : j'écris des poèmes, des romans et je joue du piano. Je fais tout ce que je peux. Cela doit plaire à la Vie, sinon elle m'aurait déjà expulsé, enlevé de son ventre. Qu'aurais-je fait en dehors de son ventre ? Le cosmos est aussi son ventre.

Je suis une photo ; c'est ainsi que je pourrai survivre à toutes les tragédies, à tous les tsunamis. Je suis une photo et je me regarde ; je suis mon chat. Nous nous regardons ; nous nous comprenons. Ce n'est pas la peine d'essayer de comprendre quelqu'un, quelque chose ; il faut regarder, écouter. J'écoute et j'entends mon chat qui m'appelle ; cela suffit pour mon bonheur. Ma photo regarde le monde et le dépasse ; elle trouve la vie ailleurs. Il n'y a pas d'ailleurs ; c'est toujours le même monde, le même regard, le même Dieu. Tant mieux.

Mes enfants sont là, eux aussi. Ils ne disent rien ; personne ne les entend. Ils sont là quand-même. Je ne suis pas seul ; je suis entouré de mes enfants. Ils ne crient pas, ne pleurent pas, ne chuchotent pas. Ils parlent un langage familier.

Moi, je parle aussi ; et puis, je m'arrête, je reprends mes forces. Je cherche mes forces et je ne les retrouve pas. Je me dis que ce n'est pas la peine de chercher mes forces. Elles sont quelque part : derrière un arbre, une étoile. J'attrape une étoile filante et je me dis que mes forces sont à l'intérieur de cette étoile. Elles sont peut-être à l'extérieur et je continue à les chercher.

Il y a des jardins d'Epicure ; il y a des jardins tout court. Je me promène dans ces jardins. Je ne vois pas grand-chose. Pourquoi faut-il voir quelque chose ? Nous regardons, nous ne voyons rien. Tant mieux. Les forces ne sont plus là, mais les jambes nous portent quelque part. C'est un sentier battu, un chemin qui mène quelque part, parce que c'est un chemin.

D'accord, tu me portes quelque part, mon chemin. Je ne sais pas qui tu es, mais je compte sur toi. Porte-moi quelque part. Je vois, je vois. Tu me portes vers le bonheur, vers un paradis terrestre ou céleste. Choisis ton paradis, cher chemin. Ce n'est pas l'Enfer qui m'intéresse. Il y a beaucoup de paradis, j'imagine : nous sommes en démocratie. C'est à toi de choisir. Je te fais confiance.

Qu'as-tu choisi ? Montre-moi quelque chose, une image, une photo. Mon chat me regarde ; c'est cela mon paradis. Je n'ai pas besoin de mes jambes pour m'y rendre. Mon chat ne mourra jamais ; cette photo est garante de son éternité, de l'éternité de mon chat, de mon éternité. Regardez-moi, la photo et le chat. Vous me voyez ? Je suis avec vous. Je me mets à vos côtés. Nous sommes ensemble à présent. Tout se passe maintenant, même l'avenir qui n'est qu'une photo, notre photo. Nous nous regardons ; vous nous regardez.